U. OF NEW BRUNSWICK LIBRARIES
3 9950 00745256 9

843
D869 pi

LIBRARY
21871
University of New Brunswick

LA PIERRE D'HOREB

DU MÊME AUTEUR

Chronique des Pasquier

LE NOTAIRE DU HAVRE ..... 1 vol.
LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES ..... 1 vol.
VUE DE LA TERRE PROMISE ..... 1 vol.
LA NUIT DE LA SAINT-JEAN ..... 1 vol.
LE DÉSERT DE BIÈVRES ..... 1 vol.
LES MAÎTRES ..... 1 vol.
CÉCILE PARMI NOUS ..... 1 vol.
LE COMBAT CONTRE LES OMBRES ..... 1 vol.

Vie et aventures de Salavin

CONFESSION DE MINUIT ..... 1 vol.
DEUX HOMMES ..... 1 vol.
JOURNAL DE SALAVIN ..... 1 vol.
LE CLUB DES LYONNAIS ..... 1 vol.
TEL QU'EN LUI-MÊME ..... 1 vol.

INVENTAIRE DE L'ABÎME (*Mémoires tome I*) ..... 1 vol.
BIOGRAPHIE DE MES FANTÔMES (*Mémoires tome II*) 1 vol.

Romans

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 ..... 1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917 (Prix Goncourt 1918) ..... 1 vol.
LA PIERRE D'HOREB ..... 1 vol.

Essais

LA POSSESSION DU MONDE ..... 1 vol.
POSITIONS FRANÇAISES ..... 1 vol.

GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Pierre d'Horeb

ROMAN

Vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau.

Exode, XVII-6.

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

WITHDRAWN

LIBRARY
843
D869 p1
University of New Brunswick
21871

12146
Cette édition a été imprimée en vertu d'une entente privée entre Les Éditions Variétés de Montréal et Le Mercure de France, éditeur à Paris, France.

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by MERCVRE DE FRANCE 1926.

PRINTED IN CANADA

A GEORGES HEUYER

I

L'odeur du monde? Elle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Pour être précis, c'est pendant l'année 1903 que s'est produit le grand changement.

J'ai parfois la faiblesse d'aborder cette question avec certains de mes amis, hommes instruits et délicats, fort propres à juger d'un cigare ou d'un vin. « Sans doute, disent-ils, l'odeur du monde... Mais pensez que l'industrie, l'automobile... »

L'automobile et l'industrie n'ont rien à voir dans l'affaire. J'habite la Ferté-Milon. C'est une bourgade agricole que l'industrie n'a pas encore trop défigurée. L'odeur du monde, on la respire à la Ferté-Milon comme partout.

Quand je parcours les routes des plateaux, en avril, j'aime d'arrêter ma voiture à quelque carrefour, pour y savourer la solitude. Le soleil, délivré des nuées l'espace d'une minute, lance un chaud coup de langue sur les emblavures, et chaque brin d'herbe, aussitôt, donne son parfum. D'autres fois, je traverse, à l'automne, un canton forestier, et c'est comme si je marchais, insecte, dans l'intérieur d'un grand champignon vermoulu. D'autres fois encore, j'entre chez des paysans qui cuisent leur pain, ou je regarde un berger qui fait brûler des plantes mortes, ou je vais, à l'aube, m'asseoir, pour pêcher, parmi les sali-

caires et les prêles. Toutes ces odeurs, mêlées dans mon souvenir, voilà ce que j'appelle l'odeur du monde. Nous la croyons éternelle, immuable : nous nous trompons.

Je ne dis point que, depuis 1903, le monde ait perdu son odeur. Je dis qu'il en a changé, comme ces belles dames capricieuses qui abandonnent une eau de toilette pour en essayer une nouvelle.

Et, pourtant, l'ancienne odeur n'est pas morte. On la dirait exilée. Elle revient, parfois, furtive, insaisissable ; elle traverse ma vie comme ces douleurs qui vous percent les côtes et qui sont déjà passées quand on s'avise d'en souffrir.

Hier, j'étais dans mon jardin, au bord de l'Ourcq. Ma voisine m'a hélé, par-dessus la clôture : « Monsieur Rességuier, voulez-vous sentir mes iris ? » Je suis allé sentir les iris. Comme j'avais le nez dans le bouquet, l'excellente dame a dit : « Qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas bien ? » J'ai répondu : « Parfaitement bien. » Pouvais-je expliquer cette chose étonnante ? Pendant une seconde, les iris ont senti comme ils sentaient jadis. Ça n'a duré qu'une seconde. Après quoi, les iris ont repris sagement leur odeur normale, celle de 1924, mettons celle du XX^e^ siècle.

A Paris même, où je vais souvent, je constate que la vieille odeur n'a pas été totalement expulsée des choses. Parfois elle s'échappe d'une boutique et me saute au visage. Aussitôt, je m'arrête, j'ouvre toutes grandes les narines. C'est fini. De nouveau, le monde est ce qu'il est, rien de plus. Parfois, je feuillette un livre, sur les quais, et, d'entre deux lignes, coule une

mince odeur qui est, exactement, l'ancienne odeur du monde. J'achète ce livre. Je l'emporte chez moi. Je le flaire. Inutile : il sent le vieux bouquin, c'est tout.

Je ne suis pas plus entêté que de raison et ne perds pas ma vie à pourchasser des fantômes. J'aime assez le monde tel que le voici ; mais je regrette l'ancienne odeur. Ce qui prouve bien, n'est-ce pas ? que mon cœur n'a pas vieilli.

II

En vérité, que viennent faire cette bouffée d'iris, ces salicaires, ce feu d'herbe sèche, cette forêt d'automne, au moment que je me prépare à raconter l'hiver 1902-1903 ? Rien de moins bucolique, rien de moins embaumé que ce vieil hiver.

Quand je le revois, en songe, c'est d'abord la figure de Cyrille Bombaert qui m'apparaît. J'aperçus cet homme-là, pour la première fois, dans une courette pavée, rue du Fer-à-Moulin. Je ne peux dire qu'il me fit bonne impression. Il tenait, de chaque main, par les cheveux, une tête humaine coupée net au milieu du cou. Ses doigts disparaissaient dans les tignasses, dont l'une était longue et grise. Il heurta, du genou, à certaine porte basse et, comme on tardait à répondre, il se servit d'une des têtes pour frapper.

J'étais tout empesé de courage ; un courage neuf, un peu insolent ; pourtant Cyrille me déplut. Il me considéra, cligna de l'œil en signe d'intelligence, disparut un instant et revint s'installer dans l'entrebâillement de la porte.

Il avait l'air d'un nègre : cheveux frisés, lèvres grasses, nez largement étalé. A part cela, fort blanc de peau, un blanc calcaire, malsain. La petite vérole lui avait tiré un pétard en plein visage. Ajoutez au

personnage un parler nasillard et cet accent parisien auquel je n'avais pas l'oreille faite et qui n'a pas encore cessé de me déplaire.

Il cligna de l'œil une deuxième fois, en s'essuyant les mains à son tablier de grosse toile.

— C'est vous qui m'avez écrit, dit-il. Eh bien, oui, c'est moi Bombaert. Ça se prononce comme Bombart. Mais, quand vous me voudrez, c'est Cyrille qu'il faudra demander. Ici, on ne connaît que Cyrille.

Il m'alla chercher un assez gros paquet enveloppé d'un journal, compta l'argent que je lui donnais, prit, derrière son oreille, un vieux bout de cigarette et, de nouveau, ferma l'œil droit avec une énergie prodigieuse.

— Des frères, s'écria-t-il, bien sûr, c'est moi qui vous en refilerai. Et choisis, ayez pas peur ! Et maigres et bien propres !

Il dit encore, avec cet orgueil tranquille des valets qui font, obscurément, marcher un ministère et parfois même l'Etat :

— Ici, c'est moi qui dirige tout. Demandez seulement Cyrille. Et puis, au fait, tâchez de vous loger au pavillon A, que je vous aie sous les yeux.

Il me tendit deux doigts humides, à la peau fripée. Je serrai ça bravement.

Une minute plus tard, j'étais dehors, mon paquet sous le bras. La pluie tombait. Je pris quand même le parti de rentrer à pied. J'ai toujours aimé la marche. En outre, j'étais fort exalté, je sentais le besoin d'exercice. L'idée de rencontrer des femmes et de

les dévisager à mon aise m'était assez agréable. Enfin j'avais établi mon budget et ne voulais pas, dès l'essai, en compromettre l'équilibre par des dépenses inconsidérées.

Payé mes frais d'études et mon logement, il me restait soixante francs par mois pour vivre. J'étais bien sûr de me tirer d'affaire avec cette somme et ne désespérais pas d'obtenir de mon père, à chacun de mes congés, quelque supplément pour le linge et les habits.

Je connaissais mal Paris et j'avais dû préparer mon itinéraire : suivre la rue Monge jusqu'au square, prendre ensuite une autre rue dont je ne me rappelais plus le nom et qui coupait ma rue Saint-Jacques. Par celle-ci, remonter droit jusque chez moi.

J'éprouvais, à dire « chez moi », un plaisir glorieux que le temps a vite usé.

Le fameux « chez moi » se trouvait alors au sixième étage d'une de ces vieilles maisons qui forment la portion étroite de la rue Saint-Jacques. Une seule pièce, dont les meubles m'appartenaient. Mon père m'avait dit : « Que te faut-il ? Un lit, une commode, une table, trois sièges. Emporte. Prends ce que tu voudras. Le garni te dégoûterait comme il m'a dégoûté moi-même. Et puis, c'est une économie sensible. »

J'aurais sans doute à parler de mon père. Il est préférable, pour l'instant, que je ne le jette pas en travers de mon récit. Deux mots seulement : quand je vins m'installer à Paris, mon père était veuf de-

puis une dizaine d'années. Dix et huit : dix-huit. C'est bien exact, puisque j'avais perdu ma mère peu avant mon entrée en pension. Malgré ses deux enfants — j'ai une sœur — mon père était tombé tout de suite à des marottes de vieux garçon. Il était estimé, comme médecin, à la Ferté-Milon, cette petite ville que nous avons toujours habitée ; mais, irritable et valétudinaire, il décevait sa clientèle et avait quelque peine à joindre les deux bouts. Ses soupirs ! Ses haussements d'épaules ! Ses efforts incessants pour dompter un estomac rebelle ! Sa façon de faire craquer les articulations de ses grands doigts velus... Non ! Nous parlerons de tout cela plus tard.

J'emportai donc de la maison quelques meubles, l'indispensable. Ils ne méritent aucune mention, si ce n'est le lit, antique, en forme de bateau, avec des appliques de style Empire. Particularités historiques : c'est dans ce lit que je suis né ; en outre, s'il faut en croire la vieille Alphonsine, c'est dans ce lit que ma mère est morte. Rien à tirer de mon père sur ce chapitre, d'ailleurs sans grand intérêt. Peut-être dirait-il : « C'est dans ce lit que j'ai souffert, en 1895, pendant ma crise d'hyperchlorhydrie. » Rien de plus. Revenons à mon récit.

J'avais fait le possible pour abriter mon paquet de la pluie. Le papier en fut mouillé quand même et, au moment où je le déposais sur la table, il creva. Une foule de petits ossements s'échappèrent ; plusieurs roulèrent sur le plancher. J'achevai d'éventrer le paquet et je fis un tas de son contenu. « Un demi-mec », avait dit le nommé Cyrille. En effet,

les pièces détachées de la moitié d'un squelette. La tête était entière, avec beaucoup de dents.

Je posai la tête sur un livre ouvert, ce qui me parut composer un tableau de caractère hautement philosophique. Pour les autres os, je les rangeai par ordre de taille, non sans les avoir quelque peu manipulés. Ils étaient savonneux au toucher et sentaient la chandelle.

La nuit tombait. Je bourrai ma pipe et l'allumai. Je me proposais de méditer sur la mort jusqu'à l'heure du dîner. Pourtant, au bout de quelques minutes, j'éprouvai le plus pressant besoin de prendre l'air, de voir des lumières, des femmes. Rien ne m'empêchait de sortir. N'étais-je pas un homme libre ? Ne trouverais-je pas mille autres occasions de méditer sur la mort ?

Je secouai ma pipe et m'allai promener jusqu'au soir sur le boulevard Saint-Michel.

La nuit qui suivit fut ma seconde nuit de Paris. Je la passai dans mon lit bateau, entre deux draps qui fleuraient encore la lessive provinciale. Cette odeur avait, pour moi, moins de vertu que celle de la ville — brouillard et fumée — moins de pouvoir que cette âcre haleine dont je me grisais pour la première fois et qui me semblait le parfum même de la liberté.

Je ne parvenais pas à m'endormir, soucieux que j'étais de retracer, de perfectionner sans relâche le plan de mon existence. Tout d'abord, travail à outrance, travail lucide et victorieux : j'étais destiné, par nombre de signes, connus de moi seul mais irré-

cusables, à devenir un grand savant et, de manière moins étroite, un grand homme. Second point, vie intense : amours véhémentes, de préférence furieuses ; le génie aime les cœurs brûlants. Troisième point, mériter et cultiver des amitiés ferventes, à caractère mystique, de celles où le héros et l'épagneul... Quatrième point... il faut quand même, en faveur d'un corps harmonieux et robuste... une saine gymnastique.

III

Je n'avais encore eu que trois femmes. Il y en a qui disent « possédé ». J'avoue que, pour ces trois femmes, le mot me semble un peu gros. Trois ! Le dénombrement sera donc simple : la Clotilde qui habite dans le haut du Marché, conquête dont je ne me vantais guère, la Clémence de Reims et, en dernier lieu, « celle de mon baccalauréat ». Je l'appelle ainsi parce que je n'ai jamais su son nom.

Je n'avais de goût que pour les jeunes filles et les prostituées. Est-ce à dire que j'ignorais les infinies ressources du sexe ? Peut-être, et même sans doute. Mais il y avait, à ce penchant, des raisons positives et parfaitement définies. Seules, prostituées et jeunes filles me semblaient, vis-à-vis de l'amour, en état de pureté, ou, si vous préférez, de vacance.

Les autres femmes étaient en proie à une nuée de soucis que je ne trouvais, bien sûr, ni vains ni ridicules, mais qui étaient autant d'obstacles, je le croyais du moins, à une parfaite disponibilité. Les unes, comme ma cousine Marianne, étaient des hommes d'affaires. Marianne Rességuier avait bien dix ans de plus que moi, ce qui, en ce temps-là, me paraissait énorme. Elle possédait une gorge admirable dont la seule pensée me faisait battre le cœur et suffisait à troubler mon sommeil. Riche d'une telle

gorge, elle dirigeait pourtant, et non sans adresse, une cohue d'ouvriers et d'employés ; elle donnait des ordres, embauchait, tançait, congédiait ; elle vivait de chiffres. Quand je l'étreignais, dans mes rêves, j'avais grande envie de lui dire : « Laisse-moi tes seins toute la nuit et retourne à ton bureau. Tu m'intimides. »

D'autres, comme la fraîche petite dame Vidal, étaient livrées à la marmaille. Aux coins de leur nez, sur leur front, une fatigue précoce dessinait des plis. Quand la gracieuse bouche de Mme Vidal s'entr'ouvrait, c'était pour parler de la coqueluche ou de la classe de huitième.

D'autres s'occupaient exagérément de cuisine, d'autres de meubles, d'autres du monde. Plusieurs étaient si nerveuses et si tristes qu'elles devaient passer dans les larmes tous leurs instants de solitude. Certaines, que j'avais chéries, jeunes filles, et que j'avais, non sans rancune, vu marier, me devenaient, d'un mois à l'autre, étrangères. Je les trouvais sérieuses à pleurer, même dans leurs jours de bonheur, même dans leurs minutes de folie. Elles se négligeaient ; elles engraissaient tout de suite. Elles glissaient, dans leurs propos, d'innombrables adjectifs possessifs : elles ne disaient plus « la maison », « le déjeuner », mais « ma maison », « mon déjeuner », et cela m'irritait, bien que j'aie trouvé tant de goût à dire « chez moi ». Elles ressemblaient à des princesses déchues, reléguées dans la buanderie. A peine initiées à l'homme, elles reconnaissaient l'homme partout, me traitaient, moi, blanc-bec,

comme un monsieur et ne toléraient plus la moindre privauté.

Je les chassais de mes rêves, sans procès. Dommage que les femmes mariées doivent se recruter dans le troupeau des jeunes filles, qui s'en trouve ainsi perpétuellement appauvri.

Ce que j'adorais, dans les jeunes filles, c'est, au contraire, leur absolue dévotion à l'amour. La plus réservée d'entre elles me semblait, malgré qu'elle en eût, offerte aux caresses. Tout en elles, était désir et hommage au désir : ces rougeurs, ces sourires, ce décolleté craintif, cette façon de serrer les jambes et de ramener la jupe sur les chevilles, cette ceinture un peu trop basse et qui déclare plus de hanche qu'il n'y en a réellement, cette blouse soulevée par un sein imaginaire. Même celles que le travail ou le deuil avait assombries de bonne heure, je savais bien, moi, qu'elles n'étaient qu'amour et invitation à l'amour, attente et promesse. Je les aimais toutes : celle-ci pour son élan, celle-là pour sa fierté malhabile, cette autre pour sa lascive langueur, cette dernière pour sa simplesse. Je les aimais comme les vraies femmes entre les femmes. Encore aujourd'hui... Mais ne me suis-je pas promis d'oublier ce jour d'hui ?

Quant aux autres, aux professionnelles, aux demoiselles de la carrière, il n'est pas nécessaire de s'expliquer bien longuement à leur endroit.

IV

Vers minuit, j'entendis rentrer ma voisine. J'étais à peu près sûr d'avoir vu, le matin même, une jupe s'envoler à l'extrémité du couloir. Une jupe point disgracieuse.

« Ce n'est pas une servante, pensais-je : elle n'a pas de pantoufles, mais des chaussures de ville. D'ailleurs, elle vient de déposer un parapluie dans un coin de la pièce. Elle arrive de l'extérieur ; elle est employée dans quelque bureau. Elle travaille bien tard ! Je n'entends plus rien. Elle rêve, assise sur une chaise. Ah ! la voici qui se lève. Elle fait quelques pas. Elle est triste et seule. Comme moi, justement, car je suis seul et peut-être triste. Eh bien, oui, très triste, comme elle. Ah ! la voici qui dénoue ses cheveux. »

J'entendis le bruit léger que font, en tombant, les épingles à cheveux. Puis un grand soupir tout semblable à un gémissement. Enfin, des froissements assourdis : robes qu'on laisse choir. Je pensai : « Elle est nue » et la sensation que j'éprouvai fut aiguë, presque déplaisante, comme si tous les poils de mon dos s'étaient redressés en même temps. Alors me parvint un murmure d'eau transvasée, un peu plus tard, le lit cria, derrière la cloison, tout près de moi, si près que j'eus peur. N'était-ce pas dans mon

lit que tombait soudain ce corps de femme ? Un corps fastueux, ferme et chaud, à la suave senteur de blonde.

Il ne m'était jamais arrivé de passer toute une nuit avec une femme. Cette nuit-là fut peut-être ma première nuit d'amour. Je m'étais d'abord couché sur le dos pour avoir les deux oreilles libres, pour ne perdre aucun des bruits qui pouvaient m'atteindre à travers la cloison mince et sonore. Un peu plus tard, je vins, en rampant, coller mon oreille à cette cloison.

J'apercevais, à mes pieds, la tache lie de vin de la croisée, mais, en moi, colorées de mille flammes, des images que je nourrissais et enrichissais avec ferveur. Parfois, ma belle voisine se retournait, et je distinguais de nouveaux soupirs, des balbutiements, une parole, peut-être. Dormait-elle maintenant ? Rêvait-elle ? Qu'invoquait-elle dans sa brûlante solitude ? Qu'invoquais-je moi-même, les dents serrés, les poings durs ?

L'idée me vint de gratter doucement au mur, et je commençai de le faire. Mais, rien que d'imaginer l'embarras où me jetterait une réponse, quelle fût-elle, je m'arrêtai, l'haleine courte, hérissé d'angoisse.

Un peu avant l'aube, je fis un dénombrement des femmes que le sort avait disposées, à mon intention, dans le voisinage immédiat : ma douce voisine d'abord, puis la servante du restaurant, cette rousse à peau duvetée, puis la jeune fille du boulanger, indolente et dédaigneuse, avec son air d'impératrice

en blouse. Oui, elle aussi, comme les autres ! Place au jeune fauve ! Ces trois-là pour commencer.

Je m'endormis avec le jour.

Le bruit d'une porte, que l'on fermait tout près de moi, me tira soudain du gouffre de moiteur où m'avait plongé ce mauvais sommeil matinal. J'étais déjà sur pied, en chemise ; déjà la clef tourmentait la serrure. Je lançai dans le corridor un coup d'œil infructueux. J'entendis un pas menu se perdre dans l'escalier. Trop tard : ma voisine était partie.

Cette journée-là fut occupée de diverses démarches et de soins préalables à une installation sérieuse. Je ne pouvais, pour mon ménage, supporter les frais quotidiens d'une femme de charge. Du moins me fallait-il en chercher une qui m'accordât deux ou trois heures par semaine et me délivrât des grosses besognes. Muni de quelques adresses, je battis le quartier. En vain. Vers dix heures du matin, j'échouais rue Laromiguière, chez une concierge joviale et barbue qui finit par me déclarer : « J'ai votre affaire. »

Elle m'entraîna dans la cour de sa bâtisse et fit retentir une voix d'adjudant : « Angèle ! Eh ! Angèle ! »

Je n'oublierai jamais la tendre figure qui parut alors à l'une des fenêtres : regard de madone, traits déliés, un peu las, dents lumineuses. Ma commère déployant ses mentons, tête renversée, expliquait mes embarras. Angèle souriait, approuvait des paupières. « J'irai, dit-elle, dans une heure, voir votre logement et m'entendre avec vous. »

La concierge me reconduisit, ricana, toussa, finit par me pousser dehors : « Prenez-la toujours. Ça durera ce que ça durera. »

Ainsi donc, Angèle était capricieuse. Vraiment ? Eh bien, on s'arrangerait pour l'attacher, la retenir. Elle avait des bandeaux bien lisses qui modelaient son front de vierge...

Je refis mon compte : premièrement, ma belle voisine, — allons au plus près, — ensuite la servante du traiteur, la boulangère et, bien entendu, ma petite Angèle. Quatre, en tout, ce qui n'était pas trop mal pour un début.

Je rentrai chez moi mettre un semblant d'ordre dans mon linge et dans mes nippes. Un peu après onze heures, j'entendis l'escalier gémir sous un pas si lourd et si languissant que je ne m'en souciai guère. Presque aussitôt on frappait à ma porte. J'ouvris : c'était Angèle.

Elle s'appuya d'abord au chambranle, esquissant un sourire incolore. Elle respirait avec peine et, bien que je ne fusse pas encore fort instruit de ces questions spéciales, je m'aperçus tout de suite qu'elle était grosse d'au moins sept ou huit mois.

— Entrez, mademoiselle, fis-je d'une voix mal assurée.

Elle ne refusa pas de s'asseoir dans mon fauteuil et, cherchant son souffle, affirma sur-le-champ : « C'est haut. » Puis elle regarda mon logis, et dit sans hésiter : « C'est grand. »

Cette dernière remarque eût pu me faire sourire ; elle me remplit d'orgueil. Je contemplai mon do-

maine, dont je pouvais, presque sans bouger de place, toucher les quatre murs et je convins, modestement : « C'est assez grand. »

Angèle promenait, sur les meubles, un regard qui me parut dépourvu d'énergie, mais fort touchant. Elle secoua la tête et murmura : « Il y a beaucoup de travail. Les livres ! Les vêtements ! Oh ! Cette tête de mort ! Quelle horreur ! »

— Je vous demande pardon, mademoiselle, fis-je en dissimulant la fameuse tête.

Je jugeais bon de l'appeler mademoiselle, ayant observé qu'elle ne portait pas d'alliance. Je me sentais assez penaud, assez confus ; cependant, en imagination, je reconstituais la vie d'Angèle, le drame d'Angèle, et j'étais envahi d'une pitié enthousiaste qui, bientôt, devint volubile.

— Mademoiselle, m'écriai-je, il est d'abord nécessaire de ne pas vous fatiguer. Bien entendu, je ferai le plus gros. Pour le reste, il est évident qu'une main de femme, un œil de femme...

Je poursuivis mon discours dans une sorte d'ivresse charitable, expliquant à Mlle Angèle que sa présence intermittente, que son assentiment lointain suffiraient à maintenir la bonne ordonnance de mon intérieur, qu'elle me donnerait surtout des conseils, que je pourrais même, à l'occasion, en faisant mes emplettes, lui rendre de menus services. Je m'arrêtai, à court de vent, au moment que j'allais, sans doute, lui offrir de veiller à ses besoins, d'assurer son avenir.

Alors nous convînmes du prix. Elle demandait

dix sous de l'heure. J'acquiesçai, non sans bredouiller, et avec le sentiment intime d'affamer mon personnel.

Angèle se retira, m'abandonnant à de passionnantes méditations humanitaires.

L'après-midi, j'allai rendre visite au secrétaire de la faculté. C'était un ami de mon père et j'avais une lettre de recommandation. Après une bonne heure d'attente, je fus introduit dans un cabinet d'une austérité sépulcrale. Un homme à barbiche folle me fit signe de m'asseoir, dans un fauteuil si bas et si profond qu'en m'y abîmant je perdis toute contenance et me sentis humilié. L'homme expédiait quelques lettres sans se préoccuper de moi, puis il m'adressa la parole d'une voix distraite et cordiale.

— Eh bien, monsieur Rességuier ?

Je prononçai, tellement quellement, la petite dissertation que j'avais préparée dans ma tête en marchant le long des trottoirs. Le secrétaire, m'écoutait du sourcil, l'air absorbé. Il me coupa la parole :

— Vous ressemblez beaucoup à votre père.

Je me sentis rougir et protestais :

— Je ne le croyais pas.

— Eh bien, vous vous trompiez, conclut le vieil homme.

Et il m'entraîna vers la porte, tapotant, d'une façon débonnaire, l'une de mes mains entre les deux siennes, saisi, au moment de me congédier, d'un curieux accès de générosité prolixe :

— Venez me voir quand vous voudrez. Tout ce

que je pourrai faire, je le ferai. Mes amitiés à votre papa. Ah ! Comme vous lui ressemblez ! Voilà qui doit vous être agréable.

Je me retrouvai dans la rue, en proie à une émotion absurde qui me faisait refluer le sang aux joues.

Entendre tous ces imbéciles déclarer que je ressemble à mon père, rien ne me fâche davantage. Je respecte mon père, c'est entendu ; mais j'ai passé une bonne partie de mon existence à faire en sorte de ne lui point ressembler. J'ai surveillé ma démarche, épié mes réactions, châtié mes gestes. J'ai, pour ce, mille raisons dont je me suis bien promis, d'ailleurs, de ne pas parler ici.

Une vive colère me souleva jusqu'au soir. Elle n'était pas encore apaisée quand je rentrai chez moi.

Je venais d'entendre sonner neuf heures. J'étais si mécontent que je ne pus, tout d'abord, rester assis. J'avais allumé ma lampe et je marchais, d'un mur à l'autre : trois pas dans la plus grande dimension. Un moment passa. Je bourrai ma petite pipe quand j'entendis toquer à la porte. Je n'espérais personne ; je ne connaissais personne. Je fus si surpris, tant d'idées ridicules se présentèrent à moi, en même temps, que, d'abord, j'oubliai de répondre. Alors on frappa pour la seconde fois et la porte s'ouvrit.

Le personnage qui parut mérite description. C'était un petit vieillard, flottant dans une longue redingote. Il avait des pieds d'enfant et, sans doute pour se grandir, des chaussures à talons hauts. Une

barbe grise, étalée en éventail, ne cachait pas totalement une régate de batiste raide. Sa chevelure disparaissait sous une calotte de sacristain. Il m'aperçut, leva très haut deux mains de poupée et poussa quelques cris :

— Un jeune homme ! Un tout jeune homme ! Presque un enfant !

— Monsieur, commençai-je...

Il m'interrompit :

— Mille excuses. Je pensais avoir affaire à un vieillard, et même à un vieillard souffrant. Vous avez si mal dormi la nuit dernière ! Dieu me pardonne ! L'ai-je rêvé ? Il m'a semblé que l'on grattait à la cloison. J'allais me lever, voler au secours, et de qui, s'il vous plaît ? D'un adolescent en parfaite santé. Bien entendu, je n'ai rien demandé à la concierge. Méfiez-vous de notre concierge, cher monsieur. Pour moi, depuis bientôt dix ans, je me dispense d'adresser la parole à cette personne impossible. Ah ! pitoyable imagination ! Il est temps de vous dire, monsieur, que je suis votre voisin.

— Mon voisin ?

Il désigna, du doigt, la cloison, derrière mon lit :

— Votre voisin ; mais oui, monsieur... Monsieur ?

— Antoine Rességuier.

— Rességuier. Parfaitement. Il y a des Rességuier dans le Jura. Une famille estimée, une famille honorable et qui, sous le second Empire, comptait deux magistrats et plusieurs membres du corps enseignant. Ah ! une belle tête de mort. *Alas ! Poor Yorick !* Vous êtes étudiant, monsieur ?

Je fis « oui », des paupières. Le vieillard avait saisi le crâne entre ses mains et le manipulait d'un air tragique. Cependant, je m'appliquais à remettre un peu d'ordre dans mes pensées. Ainsi donc, ma belle voisine... Nouvelle rougeur que, je l'espère, déroba la pénombre. Nouvelle bouffée de colère. Par bonheur, ma « belle voisine » se reprit à parler avec une telle vivacité que je n'eus pas le temps de chercher si cette colère était tournée tout entière contre moi-même.

— Une tête de mort sur un livre ouvert ! Vous êtes, je le vois, monsieur, un véritable philosophe. Ne dites pas le contraire : je m'y connais. Faites-moi, je vous prie, l'amitié d'une courte visite. Oui, tel que vous voici, avec vos chaussons, en voisin.

Sa main fluette s'accrochait à mon veston :

— Laissez votre lampe allumée : je vous rends votre liberté dans cinq minutes. Ah ! Que je me présente : Aimé Lefaur. Ce nom ne vous dit rien, monsieur, évidemment. Eh ! comment vous dirait-il quelque chose ? Je ne suis rien, en effet, rien, au regard de la société. Une ombre, un moucheron. Aimé Lefaur, employé aux magasins du Bon Marché, rayon des rubans. Un moucheron qui pense, monsieur, tout simplement.

Nous avions quitté ma chambre et pénétré dans la sienne, réduit encombré d'un si grand nombre de bibelots, de brimborions, de débris, que l'on voyait à peine les pièces essentielles de l'ameublement : l'armoire et le lit. Une foule de petits cadres aux murs, des miniatures, des daguerréotypes, des pho-

tographies et des assiettes décorées de timbres-poste. Dans l'encadrement du miroir, une incroyable quantité de tickets de métro, de cartes à jouer, de menus, d'images de communion. Deux antiques lampes à huile, avec des chapes de velours figurant des lapins. Et que sais-je encore ? des livres, des jumelles de théâtre, des statuettes, des jouets d'enfant et des pièces de mécanique.

— Oui, c'est un peu fouillis, fit-il avec un geste circulaire. Qu'importe ! Un moucheron qui pense. Tenez, monsieur le philosophe, un simple coup d'œil.

Il ouvrit l'armoire : elle était remplie de rouleaux blancs, semblables à des rouleaux de papier hygiénique.

— Vous ne comprenez pas, s'écria-t-il, et c'est bien naturel. Toute une vie de pensée, monsieur, toute ma vie ! Je suis, depuis plus de trente ans, vendeur au rayon de rubans. Je garde les bandes de papier qui enveloppent la marchandise, et c'est là-dessus que j'écris, que j'écris toutes mes pensées.

Il avait saisi l'un des rouleaux et, s'approchant de la lampe :

— Lisez, dit-il. Quelques lignes seulement.

Sur le papier, dont les bords étaient jaunis, courait une écriture scolaire, naïve, d'une élégance appliquée. Il répétait :

— Lisez-en un petit peu. Dix ou quinze centimètres.

Je lus : « Ce qui rend la condition de l'homme si douloureuse, c'est la disproportion entre la gran-

deur des désirs et la petitesse des moyens d'action. Imaginons un homme d'une puissance illimitée... »

Le petit vieux répétait, d'une voix tremblante et déchirée :

— Toute ma vie ! Ma vie ! Un moucheron qui pense.

Et, ranimé soudain, il eut un sourire d'enfant :

— Comment trouvez-vous ça, vous qui êtes de la partie ?

Je répondis :

— Très fort !

— Eh bien, monsieur, tout cela disparaîtra. Tout sera brûlé, oui, incinéré, avec moi. J'ai pris mes dispositions... Ah ! vous regardez le moulin.

Il avait saisi, sur la table, un petit moulin de bois aux pièces délicatement assemblées.

— Ce moulin, monsieur, toute une histoire ! Je l'ai construit au rayon, taillé, poli, enluminé moi-même. Et personne ne s'en est aperçu, ni mes chefs ni mes collègues. Ah ! quand je veux quelque chose.

J'esquissais un mouvement vers la porte. Il s'en aperçut et son visage se contracta :

— Vous voulez vous en aller ? Déjà ! Tant pis ! Oui, je sais : votre travail. Allez, monsieur. Mais revenez de temps en temps. Je voudrais vous rendre service, à l'occasion. Ça peut arriver. On ne sait jamais. J'aurais tant de plaisir si vous me laissiez vous rendre un petit service.

Il fit un geste vers l'armoire :

— Et puis, si vous en voulez lire encore, je vous

en prêterai quelques rouleaux. Mais pour vous, pour vous seul.

Quatre pas et j'étais chez moi. La clef tournée, je me déshabillai, sans trop de hâte. Je ne pensais pas encore très précisément à M. Aimé Lefaur : c'est plus tard, beaucoup plus tard, que l'image du vieillard est souvent revenue hanter mes méditations. Non, je pensais à moi. Je ne pensais qu'à moi-même et je murmurais, les sourcils froncés : « Attention ! Deux grosses erreurs de diagnostic dans une seule journée. C'est beaucoup trop. Attention ! Du calme ! Ne pas s'emballer. »

Au lit, je retrouvai le calme demandé. Ma liste de la matinée se trouvait sensiblement raccourcie : n'y figuraient plus que la servante du restaurant et la petite boulangère, deux femmes à qui je n'avais d'ailleurs pas encore adressé la parole. Enfin, c'était à voir.

Dans le demi-sommeil, j'entendis M. Lefaur se mettre au lit. A certaine émotion, je compris que ma « belle voisine » ne pouvait, d'une heure à l'autre, se trouver bannie, sinon de la réalité, du moins de mes rêves.

V

Deux ou trois jours plus tard, les travaux pratiques d'anatomie commencèrent.

Je m'étais, suivant les conseils de mon père, fait inscrire à l'amphithéâtre de Clamart. Il a été construit sur l'emplacement d'un ancien cimetière, en sorte que depuis des siècles, au sein de la cité vivace, ce lieu mélancolique demeure dédié aux offices de la mort. Cerné de quartiers populeux, il est tout replié sur soi : asile de silence, oasis funèbre. Au sud, les hautes maisons de meulière tournent peureusement de dos ; ainsi les pavillons de l'amphithéâtre ont l'air de ramper dans une fosse. Vers le nord, la halle aux cuirs et les tanneries vivent accroupies sur leur besogne fétide. Occulte comme le Styx et ravalée au destin d'un égout, la Bièvre roule, sous ce paysage désespéré, des eaux qui ont perdu tout souvenir du vallon natal. On entrevoit parfois la rivière déchue, dans une cour, entre deux collines de tan ; on la devine ailleurs, on la sent toujours.

La plupart des Parisiens ignorent ce quartier, perdu comme un viscère honteux parmi les entrailles de leur ville. Le promeneur qui se fourvoie dans la rue du Fer-à-Moulin, et qui longe les murailles de l'amphithéâtre, ne se demande même pas quel est, plus taciturne qu'une prison, cet édifice que décore

un étendard charbonneux, et au fronton duquel on déchiffre trois mots dont le sens est usé partout, tragique ici : liberté, égalité, fraternité.

Tel est pourtant le visage que Paris me montra d'abord. Tel est l'aspect sous lequel, pendant plus de six mois, m'apparut cette ville légendaire, réputée de par le monde comme un paradis de folles réjouissances. L'impression, sur un esprit adolescent, fut si cruelle que même aujourd'hui, traversant les riches quartiers de l'ouest, où tout semble ordonné par un orgueil fastueux, je ne peux oublier ni la détresse ni l'odeur de cette vieille cité des morts qui m'accueillit autrefois.

Le jour fixé pour le début des études, je me rendis à Clamart, plus curieux de mon travail que je ne l'étais, la veille encore, de mes plaisirs.

Nous étions une centaine de jeunes gens, rassemblés dans la cour pavée, où j'avais aperçu Cyrille Bombaert portant ses deux têtes humaines. Beaucoup de femmes et, presque toutes, jeunes. Je leur distribuai quelques regards que je voulais froids et hardis. Ces femmes, à mes yeux, n'étaient pas « des femmes comme les autres » : en elles, je distinguais déjà des condisciples, des concurrentes. Me vint tout de suite à l'esprit l'idée qu'il faudrait les vaincre deux fois, que les prendre dans ses bras ne suffirait pas, qu'il importait, aussi, de les soumettre d'autre façon.

Je suis plutôt féministe, comme on disait en ce temps-là. Je professe que la femme doit être, en tout, l'égale de l'homme. De l'homme, sans doute.

Non de moi. Le sentiment que je pouvais être supplanté par une femme dans mes études, dans mes conquêtes intellectuelles, ce sentiment me remplissait de vergogne et de colère. A voir des femmes dans nos rangs, je me sentis fouaillé d'ambition superbe.

Dans cette foule, je remarquai plusieurs Françaises, d'allure timide et réservée. Les autres gazouillaient en groupes, avec un bruit de volière exotique. Je sus bientôt que c'étaient, pour la plupart, des juives russes.

Aux hommes, je n'accordai que peu : presque tous jeunes benêts de la bourgeoisie. Je les avais en horreur, sans examen ni distinction. A leur société, se mêlaient quelques têtes grises. Et je me demandais quelle absurde espérance engageait ces vieux hommes à tenter, si tard, la fortune des écoles.

On nous introduisit bientôt dans le cœur même de la citadelle mortuaire : un jardin, un long jardin rectangle, planté d'arbres essoufflés. Un soupçon de lumière verte courait sur le terreau des pelouses. Des pavillons bas tenaient conseil autour de ce tapis. Par leurs fenêtres, j'apercevais d'étranges tables, recouvertes d'une chape de plomb. Je m'attendais à voir des cadavres. Je ne fus pas complètement déçu : on eût dit des cadavres de tables.

Les premiers jours furent consacrés à l'étude préliminaire du squelette. On nous entassait dans un hémicycle dont le plafond vitré laissait choir des lueurs troubles. Devant le tableau noir, pérorait un homme à face de Chinois. Les os servant aux démonstrations étaient, précaution qui me parut dis-

courtoise, suspendus à une tringle par des chaînettes d'acier.

L'homme à face de Chinois manipulait ces débris humains avec une excessive familiarité ; il brandissait le fémur comme un sceptre, réclamait le silence en assenant des coups de tibia sur la table, prodiguait les chiquenaudes à l'omoplate, jouait distraitement d'une rotule.

Je porte aux choses de la vie un respect si sourcilleux que l'abstraction, même sous ses formes les plus bénignes, me blesse et me révolte. S'agit-il des animaux ? Dit-on, devant moi : « Le chien est remarquable en ceci... Le chat se nourrit de telle manière... » Je songe : « Quel chat ? Quel chien ? » Toute généralisation répugne à mon esprit et, même quand elle intéresse des êtres aussi éloignés de moi que les bêtes ou les plantes, me semble comporter quelque atteinte à la liberté individuelle, à ma chère, à ma propre liberté. Ils disent : « l'homme ». Quel homme ! Je connais des hommes. J'ignore, je veux ignorer l'homme. En 1908, je me suis brouillé gravement avec mon ami Deroze parce qu'il prétendait intituler sa thèse : *L'Anglais et la morale politique*. Y a-t-il vraiment un Anglais qu'on puisse appeler l'Anglais !

Voilà, penserez-vous, une inquiétante disposition chez un étudiant qui se destinait à la carrière des sciences. Soit ! Ma nature n'est pas seule en cause ; je vois là quelque effet de l'aversion que j'ai toujours éprouvée pour les manies spirituelles de mon père. Il poussait à l'extravagance le goût des géné-

ralités. De ses concitoyens : quinze ou seize cents âmes, cette poignée, il disait volontiers : « Le Milonais est défiant et vindicatif. » Il entendait appliquer son système à chaque groupement, à chaque famille. Parfois, au retour d'une visite, il proférait, d'un air pénétré : « Les Bretonneau m'ont présenté leur cousin Jules. C'est un pur Bretonneau, c'est-à-dire une savate. » Il me dit, un jour, montrant, du bout de sa canne, un vieillard, notre voisin, que nous avions toujours connu veuf et sans postérité : « Ces Ralph ! Quel pitoyable clique ! » — « Qu'en sais-tu ? répliquai-je. Il est seul de son espèce. » Mon père haussa les épaules, en homme qui renonce à partager son expérience.

Le préparateur à visage asiatique, saisissant donc un os long et robuste, disait avec assurance : « Le fémur, dans sa partie moyenne, présente trois faces... » Il poursuivait sur ce ton, si bien que le fémur devenait, à nos yeux, une sorte de mythe géométrique, un phénomène isolé, abstrait, une figure arbitraire qui paraissait de moins en moins compréhensible et, malgré les mots, se refusait à la description. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le gaillard dont ce fémur avait, jadis, charpenté la cuisse vivante. D'une main rêveuse, je palpais ma propre cuisse et pensais : « Je possède donc aussi deux fémurs, mes bien-aimés fémurs ; se peut-il qu'ils aient quelque rapport avec cet objet inhumain à l'usage des savants ! J'ai donc deux fémurs dont chacun doit, un jour, se détacher de moi, Antoine Rességuier, au point de n'être plus que cette pièce anatomique, unique, innombrable, le fémur ? »

Sans doute ai-je, par la suite, éprouvé comme une infirmité redoutable mon inaptitude à l'abstraction ; sans doute m'a-t-il fallu renoncer cet amour du concret, cette dévotion superstitieuse à l'individu, à la particularité. Mais aujourd'hui, pardonnez-moi, je vous raconte une histoire d'un autre âge. Et croyez bien que j'ai dû, depuis longtemps, reconstruire un homme nouveau sur les ruines de celui que je tâche à vous présenter.

Le mauvais temps précipitait la décadence de l'automne. Souvent, la leçon s'achevait dans une obscurité comparable à celle des souvenirs. La pluie dansait sur le plafond vitré. Nous étions envahis d'une somnolence que l'aridité de notre étude ne pouvait qu'aggraver encore. Nous percevions comme un bruit vain les paroles du conférencier. De temps en temps, au bout de leurs chaînes, les os, s'entrechoquaient, éveillaient une grêle musique macabre.

Pour ne pas m'assoupir, je regardais mes compagnes. J'étais toujours résolu fortement à n'abandonner aucun article de mon programme : travail, amour, etc... Epuisées mes ressources d'attention, je me ravivais l'œl et l'esprit sur ces femmes que je ne connaissais pas encore et qui, pour de longues années, allaient, par la force des choses, devenir mes camarades, mes amies peut-être, croiser et recroiser, sans cesse mon chemin.

A la tombée du jour, je m'en allais, évitant avec soin la société de mes condisciples mâles : il fallait attendre, procéder par sélections subtiles. Une fa-

rouche réserve m'inclinait à différer les épanchements de l'amitié. L'amour d'abord.

Je m'appliquais à varier mon itinéraire et j'explorais ce pays de la Bièvre. Il est fertile en étonnements. Petit à petit, je m'accoutumais à l'odeur des peaux sanguinolentes, pliées en carré, comme des draps, et que les tanneurs amoncellent sur les trottoirs. L'âcre odeur du cuir, aussi, me devenait amicale. Entre la puanteur et le parfum, le passage est parfois rapide, presque insensible. Je me hasardais dans les cours abandonnées, dans les culs-de-sac où, parmi les ferrailles et les loques, moisissaient des légions de charrettes, brancards au ciel, comme implorant grâce. Des lucarnes, pendaient les dépouilles boursouflées des lits : édredons immolés, traversins fourbus. Une troupe d'enfants dépenaillés ne suffisait point à mettre en déroute l'épaisse nuée de silence appesantie sur ce quartier. J'allais, ma pipe aux dents, éprouvant d'un pied distrait l'antique pavé sur lequel, aujourd'hui, les automobiles renâclent et prennent peur.

Pour rejoindre le quartier des écoles, je longeais l'hôpital de la Pitié, aux murailles couleur de houille. Un ciel soluble se désagrégeait par paquets dans les remous du vent. Devant moi, les réverbères s'allumaient; brusquant la nuit. Une si savoureuse, une si poignante impression de solitude et de fière tristesse s'emparait de mon cœur que je ne doutais plus d'être promis à de hautes destinées.

En pouvait-il être autrement, alors que je possédais cette fortune, ce trésor secret, « mes idées » ? En ce

temps-là, j'avais toujours quatre ou cinq idées que j'estimais m'appartenir en propre ; des façons suprêmement originales de juger Dieu, le monde et les hommes. Je les dénombrais, le soir, avant de m'endormir ; je les cultivais en secret, m'efforçant de les purifier, de les enrichir, de leur donner un tour personnel et saisissant. Une passion jalouse m'empêchait le plus souvent de produire « mes idées » en public ; du moins ne le faisais-je qu'avec circonspection. Parfois, emporté par la fièvre oratoire et désireux de frapper un grand coup, j'aventurais dans l'entretien quelqu'une de mes idées, comme un vaisseau amoureusement gréé, que l'on risque au hasard de la mer. Souvent, « mon idée » me revenait si délabrée que je désespérais de la remettre à flot. Certaines coulaient, sombraient dans ces combats, et je ne repêchais que des épaves. Après quelques jours de désarroi, je m'appliquais à recompléter mon escadre.

Je fis, bien des années plus tard, la rencontre d'un vieil homme intelligent et bourru. Comme je lui parlais de « mes idées », il me coupa la parole. « Avoir des idées, fit-il, c'est une façon de ne rien savoir. Les idées sont des fardeaux morts, encombrants, qui empêchent le voyageur de marcher vite et d'aller loin. Un homme vrai se moque des idées. Il lui suffit de savoir réfléchir sur toutes choses. Les idées empêchent de réfléchir. »

Le vieillard me regardait sévèrement. Je me sentis les joues chaudes. Depuis je n'ai plus d'idées.

VI

Je n'avais encore jamais vu de cadavres.

Puis-je appeler cadavre cet employé du chemin de fer, tamponné par un convoi et que j'étais venu regarder, avec mon père, dans la gare de la Ferté-Milon ? Couché sur un brancard, ses vêtements en ordre, il semblait dormir, un peu pâle. Mon père avait dit : « Emportez-le ! » Ce n'était pas un cadavre, c'était Joseph Molineau.

Je vis des cadavres.

Nos études préliminaires achevées, la dissection commença. J'avais affûté, graissé, vérifié vingt fois mes instruments. J'allais enfin connaître une besogne sérieuse, vraiment digne d'un homme : découper en menus morceaux une autre créature humaine.

Le premier jour, Cyrille Bombaert reparut en scène et m'aborda, dès la porte.

— Ah ! C'est vous ! Où vous a-t-on casé ?

— Pavillon A.

— Ça colle. A bientôt.

Avec le flot des étudiants, je pénétrai dans le pavillon A. Les cadavres étaient là. Tous mes camarades affectaient un calme parfait, un peu cynique, ce qui me déplut. Pourtant, à me voir, il eût été difficile d'imaginer mes pensées. Je fus aussi content de mon courage que fâché de celui des autres.

Les cadavres étaient là, rangés tout autour de la salle, un sur chaque table, et si complètement nus que j'eus honte. Oui, c'est bien cette nudité suprême qui me frappa, plus que le fait même de la mort. Ils avaient tous, hommes et femmes, l'air très pauvre. Posés sur le dos, ils s'offraient, ils s'abandonnaient sans réserve et rien ne me parut jamais plus humble, plus misérable que la végétation des touffes de poils sur ces corps répudiés. Plus tard, en les rasant, en les dévêtant de leur peau, j'eus l'impression paradoxale de faire disparaître cette nudité, de les rhabiller, d'accomplir un geste de pudeur pour eux, pour moi de pitié.

On nous répartit dans la salle : cinq par table. Nous tirâmes au sort pour savoir quelle partie du corps devait échoir à chacun de nous, ce qui me rappela certaines histoires de naufragés en détresse, la chanson du *Petit Navire*.

La table qui me fut désignée portait une femme, un cadavre de femme. L'aspect était jeune encore, le ventre intact. Sur les bras, des tatouages bleus et noirs. J'obtins la tête.

Notre conférencier à face de Chinois surgit, pressé, soucieux. En quelques mots, il nous exposa le rudiment de notre besogne et comment il fallait manier pinces et scalpels. « La peau est toujours plus résistante qu'on ne le croit. Et c'est ce qui déconcerte les assassins novices. » Il ajoutait : « Faites correctement vos incisions. J'y tiens. J'y veillerai. » Il dit et s'en fut. Nous ne devions le revoir de longtemps.

Mes camarades ricanaient et se harcelaient de questions oiseuses. Pour ne les imiter en rien, je pris le parti de ne pas me jeter tout de suite au travail, de réfléchir, de rassembler mes idées. Je pivotai sur moi-même pour regarder par la fenêtre et, ce faisant, je heurtai, du coude, le nez de la jeune femme, je veux dire du cadavre. Je m'entendis aussitôt murmurer « Pardon », avec la politesse la plus empressée. Et de rougir et de jeter les yeux du côté de mes camarades, qui, par bonheur, ne se souciaient pas de moi.

Je me remettais à peine de cette petite émotion qu'une voix goguenarde retentit à mon oreille :

— Eh bien ! Vous êtes content. Une belle petite. Et pas trop grasse.

C'était Cyrille, avec son mufle de nègre blanc. Quelque chose, en ma personne, devait lui agréer, car il me fit une sorte de sourire. Je sentis qu'il allait me prendre sous sa protection et que ce ne serait pas à mépriser.

— Passez-moi le rasoir, dit-il. Ah ! je vois : vous ne savez pas encore vous en servir.

Je me pris à balbutier. J'avais, au menton, trois brins de poil follet sur lesquels le rasoir n'avait point encore passé.

Cyrille saisit l'instrument, l'affila contre sa paume et se mit à l'œuvre. Par mèches, puis par masses, une longue chevelure noire tombait. Le visage glacé prenait un aspect sévère, sculptural. Cyrille se déplaçait de-ci, de-là, comme un coiffeur, tournant la tête du cadavre, sans brutalité, d'un geste sûr et

prompt, un geste d'ouvrier. Quand le crâne fut complètement net, Cyrille glissa sous la nuque un billot de bois et déploya le cou.

Je ne regardais plus le cadavre ; toute mon attention allait à Cyrille. Il m'étonnait, je l'avoue. Cet homme qui m'avait, tout d'abord, indisposé par son jargon, son accent, ses manières de cannibale, cet homme montrait soudain ce visage sérieux et intéressé que j'ai revu, depuis, aux menuisiers et aux mécaniciens qui ont du goût pour leur métier. Il tirait un peu la langue, dans les moments difficiles, et me signalait des particularités notables, certaines façons de placer la main, les menus artifices techniques. Oui, j'avais devant moi un ouvrier : un bon ouvrier en cadavres. Il cessa de me faire horreur.

— Vous êtes calé, lui dis-je.

Il répondit, se rengorgeant :

— Manquerait plus que ça ! Depuis vingt ans.

J'avais saisi mon scalpel. Il me le retira des mains. l'y replaça convenablement :

— Si vous voulez faire de l'ouvrage propre, tenez le scalpel comme ça, et pas comme un surin de boucher. Bien ! Allez-y ! Franc et léger ! Ce muscle-là, ils l'appellent le peaucier. Attention !

C'est ainsi que je dus à un garçon de salle ma première leçon sérieuse.

Je travaillai, sans lever le nez, jusqu'au crépuscule, qui marquait la fin de la séance, car on n'allumait pas de lampes dans les salles.

Cyrille revint et me donna quelques conseils pour panser ma préparation. Déjà trois de mes compa-

gnons d'équipe avaient plié bagage et lâché pied. Seule demeurait, à l'autre bout de la table, une jeune fille que, jusqu'ici, je n'avais presque pas remarquée. Elle devait être un peu myope, car elle penchait très bas le front sur son ouvrage, ne me montrant qu'un lourd flot de cheveux ambrés.

Je l'enveloppai d'une attention si soutenue qu'elle finit par se redresser, avec un soupir. Eclairé par la fenêtre à laquelle je tournais le dos, son visage me parut plaisant, fin, effacé quelque peu. Mais le regard était magnifique, les yeux largement ouverts, débordants d'une lumière riche et tendre : des yeux de myope, je l'avais deviné.

Elle posa ses instruments, tordit, pour les délasser, deux mains un peu grasses et me fit un sourire.

— Je commence à comprendre, dit-elle.

Je répondis d'une voix sèche :

— Ce n'est pas difficile.

A son tour, elle m'examinait, sans ruse, sans ombre de gêne, ce qui m'indisposa.

— Vous avez de la chance, reprit-elle, vous êtes bien avec le garçon.

Je haussai les épaules :

— C'est un ami.

La jeune fille essuyait et rangeait ses instruments. J'eus l'impression qu'elle lanternait un peu, comme pour m'attendre. Puis elle se mit debout, révélant une petite stature. Etait-ce l'effet de sa blouse à fronces et de son tablier, la jeune fille me sembla ronde, potelée, « plutôt forte », comme disent les femmes. Elle eut un nouveau sourire et demanda, de but en blanc :

— Comment vous appelez-vous ?
— Antoine Rességuier.
— Vous n'êtes pas de Paris ?
— Non.

C'était un vilain « non », tout durci d'insolence. J'en voulais à la jeune fille de m'avoir parlé si net et peut-être de ne m'avoir laissé ni le temps ni les moyens de composer mes réponses. Ce « non » sec ne la troubla guère. Elle prit sa trousse et s'inclina :

— Moi non plus, je ne suis pas de Paris. Au revoir, monsieur.

Deux secondes plus tard, j'étais seul à ma table, et presque seul dans la grande salle. Les derniers étudiants se retiraient. L'ombre du soir montait, de toutes parts, comme les vapeurs d'un sacrifice. Les corps immobiles reprenaient possession de leur empire. Un vol de pensées absurdes et romantiques m'assaillit. A voir les vivants s'en aller, les cadavres n'éprouvaient-ils pas du soulagement ? N'avaient-ils point hâte de se retrouver entre eux, chez eux, dans l'intimité de la mort ? Ne restait-il vraiment rien dans ces dépouilles de ce qui les avait si longtemps animées ?

Ils n'étaient déjà plus aussi nus. On avait emmailloté leurs membres dans de grands lambeaux de linge. Ils avaient l'air assoupis. Je tentai d'imaginer un dortoir, une salle d'hôpital, un champ de bataille... Non ! Cet extraordinaire tableau ne ressemblait qu'à soi-même! Une pénétrante odeur d'antiseptiques et de chair conservée figurait l'encens de ce temple. A laisser rêveusement errer mon

regard, j'éprouvai l'inquiétante illusion de voir, ici et là, bouger une main, tourner une tête. Par chance, la voix de Cyrille retentit et me délivra.

— Assez pour aujourd'hui ! Je vas fermer les portes.

Dehors, il faisait une molle et fumeuse soirée d'automne. Je m'en fus, tout seul, cherchant les rues vides. J'étais content de moi, fier de mon travail. Je me répétais tout bas : « Ça va bien. Bon début. Marcher résolument. » J'avais, je ne saurais dire pourquoi, le cœur visité d'une merveilleuse angoisse.

VII

Plusieurs jours passèrent pendant lesquels, grâce à Cyrille, je fis de rapides progrès dans l'intelligence de mon travail. Aux minutes de détente, alors que je sentais mon attention fléchir, j'observais mes camarades. Par avance, j'avais décidé qu'ils ne seraient pas intéressants. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de surveiller leurs gestes, de suivre leurs conversations et de porter des jugements, non sans rigueur.

Outre la jeune fille aux beaux yeux de myope, travaillaient à ma table trois damoiseaux bien vêtus, bien nourris et si soigneusement peignés que, dès l'abord, je les baptisai « pommes à l'huile ». J'attendais l'occasion de leur lancer quelque délicate impertinence, un de ces traits mordants qui fondent la réputation des hommes d'esprit. A mon grand regret, une telle occasion ne me fut point offerte.

La table qui se trouvait à gauche de la mienne était occupée par cinq garçons aux manières farouches. Ils ne parlaient à personne, mais, entre eux, poursuivaient tout bas un entretien perpétuel, haché de rires. Leurs voix, s'élevant par accès, accusaient un accent rustique, assez agréable. Ils disséquaient en chœur un gros vieillard qui leur donnait

apparemment beaucoup de peine, car celui d'entre eux qui possédait la tête et, de ce fait, travaillait à mon niveau, poussait des jurons comiques et jetait, de biais, maints coups d'œil sur ma préparation. Je sus bientôt que celui-là s'appelait Huc. Il montrait un visage couperosé, tout en angles, et des cheveux plats, indociles, d'un blond décoloré.

A ma droite, c'était Babel. J'aperçois d'abord, acharné sur une jambe, un Nivernais nommé Mariéton, hercule bavard, exalté qui zézayait furieusement, massacrait son cadavre, ameutait chaque jour la salle en jonglant avec les billots et les tabourets, querellait sans fin son « voisin de jambe ». Celui-là, Polonais chétif, s'appelait Mazurkiewicz. Il portait un binocle fort épais, derrière lequel brûlaient deux yeux froids, pareils à des joyaux cocasses. Il professait une philosophie amère.

Aux clameurs de Mariéton répondaient les roucoulements de Bourbasse, un Provençal à voix, possédé de Massenet, qui barytonnait sans discrétion et semblait fort marri qu'on ne l'applaudît point. Il trônait devant une tête, entre deux curieuses figures : un Finnois long, sec, laconique, à nez pointu, et un juif français nommé Simon dont il me faudra reparler.

La table suivante, à droite, avait été prise d'assaut par un clan de Russes, hommes et femmes. Ils discutaient entre eux, dans leur langue, avec une telle passion qu'ils semblaient, à certains moments, s'évader du monde sensible et que leurs yeux extasiés pourchassaient, par-dessus nos têtes, un peuple d'i-

mages en déroute. Dès l'abord, ils m'inspirèrent une antipathie presque physiologique.

De table à table, on se rendait de fréquentes visites, si bien que, pour la plupart des élèves, l'après-midi se consumait en menues parlotes, dans la fumée des cigarettes.

Pendant une semaine, je m'abstins de lier commerce avec mes voisins. Il y a, dans le silence, une vertu vénéneuse, de la griserie, du vertige. Moins je parlais, moins les raisons de prendre la parole me paraissaient urgentes ou même valables. Parfois, un propos, surpris au vol, m'échauffait le sang et me décidait à sortir du mutisme. Je composais une réplique décisive, dans mon cœur. Cependant l'entretien roulait et ma réplique, enfin parée, se révélait inopportune. Je retombais au silence avec une sorte de volupté, comme le dormeur à son néant. Les circonstances favorisaient assez bien l'attitude que j'avais résolu de soutenir. Précisément parce que ma nature est toute d'ardeur cordiale et de liant, je rêvais de passer pour glacial et insociable. Je mettais un soin ingénu à jouer les énigmatiques et, chaque fois que le regard d'un camarade s'arrêtait rêveusement sur moi, il me plaisait d'y lire des pensées analogues à celles-ci : « Quel est donc ce jeune homme extraordinaire ? Comme il a dû souffrir pour devenir à ce point sombre et taciturne ! Quelle admirable mélancolie dans ses yeux noirs, etc..., etc... »

En fait, je dois avouer que très peu de regards s'arrêtaient, rêveusement sur moi. Seule, la jeune fille

aux cheveux ambrés me prêtait attention. Elle travaillait avec beaucoup de constance, mais, à ses minutes de repos, m'adressait son fidèle, son affectueux sourire. J'aurais peut-être souhaité que ce sourire fût moins limpide, plus mystérieux, plus inquiétant. Telle, cette sympathie ne me trouvait pas insensible. Mon silence commençait de m'étrangler.

Un jour, mon voisin de gauche, celui que ses compagnons appelaient Huc, vint se planter, tout debout, derrière mon dos. D'abord, il me regarda travailler sans mot dire. Je sentais cependant qu'il allait ouvrir la bouche et, déjà, je me préparais à répondre : « Non, monsieur, le dispositif normal des veines superficielles... »

Huc ouvrit en effet la bouche et dit, d'une voix de paysan :

— Des fois, tu n'aurais pas une pipe de caporal ?

Un flot de joie me submergea le cœur et je répondis :

— Tiens, voilà ma blague !

J'ajoutai, dans mon enthousiasme :

— Il est peut-être trop sec pour toi, qui est grand fumeur.

J'étais guéri du silence, délivré de mon personnage énigmatique ; j'étais soulagé, détendu. J'aurais voulu embrasser Huc.

Il me fit connaître ses copains. Je ne suis pas trop pressé de les dépeindre : ils ont tenu quelque place dans ma vie et je ne pourrai aller loin sans les retrouver.

Irréductible à l'égard des « pommes à l'huile »,

je fis brusquement des avances à mes autres condisciples. Le Finnois, surtout, excitait ma curiosité. J'aimais de lui arracher, bribe à bribe, des confidences. Il avait grandi dans un palais de bois colorié comme une châsse, à l'orée de ces forêts fabuleuses dont les divinités narguent encore la faim des scieries mécaniques. Et maintenant, serré dans une longue jaquette, roidi de politesse austère, il s'initiait à l'occident. Mais il regrettait la neige, les lacs glacés, les bouleaux fleuris de givre, les nuits sans ténèbres de l'été septentrional. Il s'appelait Toïvo Anttila.

Le voisinage de Bourbasse semblait l'incommoder beaucoup. Dès que le baryton abandonnait la partie et s'éloignait, Anttila se prenait à soupirer une petite mélopée bizarre, toujours la même.

— Que chantez-vous là ? lui dis-je un soir que nous étions seuls.

Il releva la tête en souriant :

— Un air de chez moi : ce que nous appelons une chanson de traîneau.

Je poursuivis, en manière de plaisanterie :

— Il faudrait l'apprendre au Provençal, notre grand chanteur.

L'homme du nord secoua la tête.

— Il ne la comprenait pas.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

Anttila s'assura, de l'œil, que nul ne pouvait l'entendre et dit, à mi-voix :

— C'est l'histoire d'un veau qui monte sur une colline et qui est frappé par la beauté de la vie.

Ce Finnois me devint bientôt très sympathique, malgré sa réserve excessive.

— Pourquoi, lui demandais-je, ne parlez-vous jamais aux gens de la table voisine ?

Il répliquait, le visage durci :

— Je n'ai rien à leur dire ; ce sont des Russes.

— Presque tous juifs, je crois.

— Des Russes quand même.

Et Les Russes, quand je les entretenais d'Anttila, repondaient avec un étrange sourire :

— Vous ne connaissez pas ces gens-là !

En revanche, le Finnois faisait bon ménage avec Simon, le juif français, une des plus curieuses figures qu'il m'ait été donné de rencontrer pendant ma vie scolaire.

Simon était, pour moi, presque un vieillard : il avait plus de quarante ans. Ses cheveux étaient crépus, sa barbe grise, annelée. Parmi tout ce poil, rayonnait un regard intelligent et bon.

Un soir, au sortir de l'amphithéâtre, il me pria de l'accompagner jusque chez lui, en attendant l'heure des cours où nous fréquentions ensemble. Il tenait, avec sa famille, avenue des Gobelins, une petite institution mixte, pour garçons et fillettes. Il ne prenait pas d'internes, mais faisait la demi-pension, en sorte que l'appartement fleurait à la fois la cuisine et l'école. J'aperçus une demi-douzaine de vieilles femmes dodelinant du chef et drapées dans des châles-tapis. Simon m'offrit un verre d'anisette et, tout aussitôt, nous repartîmes.

A peine dans la rue, Simon me dit, avec une émo-

tion bien surprenante chez cet homme sarcastique :

— Inutile de raconter aux autres que vous m'avez rendu visite. Ils ne sont pas mauvais ; mais, à leur âge, l'indulgence est assez rare.

Il me saisit le bras et reprit, d'une voix toute secouée de passion :

— Vous comprenez, Rességuier, nous sommes, mes frères et moi, à la seconde génération. Notre père était fripier, rue d'Argout. Il y en a qui vont très loin, dès la seconde génération. Pour moi, j'ai commencé trop tard, et je tente sans doute une folie, une entreprise au-dessus de mes forces. J'ai la mémoire engourdie et, pour devenir un homme de premier plan, il faut d'abord posséder une mémoire puissante. Mais j'ai deux fils dont vous entendrez parler un jour, je vous le promets.

Quelques instants plus tard, Simon se remit à plaisanter, car il avait l'esprit prompt. Jamais plus il ne souffla mot de sa famille.

Je goûtais son entretien, toujours libre et fort imprévu. Il poussait volontiers son tabouret près du mien, considérait ma préparation, me demandait le nom de chaque organe, le répétait trois ou quatre fois et secouait la tête :

— Non, je suis trop âgé : les juifs vieillissent plus vite que les autres hommes. Il leur faut arriver plus tôt. J'ai la mémoire toute ratatinée déjà. Et pourtant, Rességuier, vous ne pouvez savoir comme on est jeune à quarante ans. Une autre jeunesse que la vôtre. Tenez, je suis plus gai que vous : vous ne savez même pas rire.

Il riait aussitôt et se prenait à philosopher, ce qu'il préférait à l'anatomie :

— On a dit sur nous toutes sortes de bêtises. Le peuple juif est un peuple gai, justement parce qu'il a beaucoup souffert.

Il pinçait entre ses doigts la joue du cadavre, la malaxait quelque peu, soupirait :

— C'est ainsi. Voyez, mon cher : rien ne paraît plus malléable ; rien n'est plus obstiné. La mort, la destruction seule y saurait changer quelque chose. Un peu plus de graisse, un peu moins de muscles : la belle sera la belle et la laide sèchera d'envie. On remuera des montagnes, mais on ne parviendra pas à changer quelque chose au visage de l'homme. Il faudrait y penser avec plus d'énergie et de persévérance que nous n'en possédons, malheureux que nous sommes.

Je le surpris, un jour, rêvassant devant une table. Avec la pointe de son scalpel, il désigna le centre du cadavre et se mit à sourire :

— La muqueuse, ainsi protégée, garde une sensibilité merveilleuse. Du moins, je l'imagine. Prescrire de supprimer cela, c'est peut-être de bonne hygiène, mais c'est une grande sottise, une folie !

Et son sourire se muait en franc rire.

Montrant la table des Russes, il murmurait :

— Je les comprends cent fois mieux que vous ne pouvez les comprendre, et je vous comprends comme ils ne vous comprendront jamais. Ma situation est excellente : je suis chez moi, ici, là et partout.

J'avouai que les juifs russes ne m'inspiraient pas grand attrait.

— C'est, dit-il, que vous ne faites aucun effort pour les connaître. Ingrat, vous n'avez pas même regardé Daria Herenstein. C'est une beauté incomparable.

Il désignait, du doigt, une jeune femme à cheveux très noirs dont je ne voyais guère que le dos. Timidement, je hasardai une question :

— Vous, Simon, vous avez épousé une juive ?

Il devint grave, tout à coup :

— Quelle femme pensiez-vous que j'eusse épousée ?

— Mais si vous aviez rencontré quelque femme d'une autre race et qu'elle vous ait plu vraiment ?

— Vous croyez, Rességuier, qu'elle aurait pu me plaire ?

Il bavardait souvent avec Mazurkiewicz, qu'il se plaisait à taquiner, à piquer de mille menus traits.

— Vous êtes bien malicieux, lui dis-je. N'empêche que le Polonais travaille comme une fée. C'est un des moins sots de la bande.

— Sans doute, fit Simon ; mais il y a, contre lui, contre tous ses semblables, une chose bien grave...

— Et laquelle ?

— C'est qu'en polonais le verbe continuer n'existe pas.

Cette réflexion mordante me jeta dans une profonde perplexité. Pensant que Simon s'était gaussé de moi, j'attendis patiemment une occasion de tirer la chose au clair. Malgré ce qu'une telle démarche pouvait avoir de blessant, je comptais poser à Mazurkiewicz lui-même la question qui me troublait.

Un jour donc que nous étions arrivés avant tous les autres, je lui dis, d'une voix aussi sérieuse et calme que possible :

— Est-il vrai, Mazurkiewicz, que, dans la langue polonaise, le verbe continuer n'existe pas ?

Le petit homme, sans quitter sa besogne, me jeta de biais un rapide coup d'œil. Il ne répondit pas tout de suite. Enfin, avec âpreté :

— Non, je ne crois pas que nous possédions un tel verbe. Mais nous en avons un qui ne figure pas dans votre langue à vous, un que vous ne pouvez même pas imaginer et qui signifie : « résister comme une pierre ».

Un silence tomba que je ne rompis point.

Ainsi devisaient les vivants par-dessus les morts. Et les lourdes tables plombées me semblaient parfois des dolmens, des autels barbares offrant leurs victimes à des prêtres frivoles pour quelque sacrifice rituel.

J'accepte d'être pris pour un homme d'imagination ; il me faut pourtant l'avouer, j'admire qu'au regard de tant de gens la mort ait l'absurde pouvoir de retirer soudain tout sens à cette prodigieuse matière humaine si minutieusement ciselée par les années de souffrance et les heures de joie. Si j'étais curieux des secrets de Simon, de Mazurkiewicz ou d'Anttila, je ne l'étais pas moins de ces figures abandonnées dont nos petits couteaux précipitaient l'anéantissement.

Tous ces cadavres, quand nous nous étions appesantis sur eux, empruntaient à nos propres bras un

semblant de chaleur et, par contagion, de vie. Ils s'assouplissaient, s'humanisaient. Je leur donnais des souvenirs et faisais, malgré moi, en les détruisant, effort pour les ressusciter.

Ils n'avaient perdu ni toute vertu ni tout intérêt. Beaucoup conservaient, au contraire, non seulement sur leur visage, mais encore dans les attitudes arbitraires que notre étude leur imposait, un vestige de caractère. Certains avaient l'air aimable, malgré les plaies, malgré les clous. Je trouvais celui-ci jovial, cet autre terrible. Je guettais le moment où la dépouille cesserait d'être un visage pour devenir un objet. Ce moment reculait sans cesse. J'ai vu d'innombrables débris qui possédaient encore je ne sais quoi de sympathique, d'avenant. Et je compris fort bien Simon le jour que je l'entendis murmurer, cependant qu'il grattait un os :

— Celui-là, je pourrais le réduire en poudre qu'il m'intimiderait encore.

VIII

Anne ! Anne ! Il faut que je me décide à parler de vous. Il faut que je vous nomme, ce soir, que je vous appelle, tout bas, dans le repos de mon cœur ingrat, dans ce repos comparable à la sérénité des steppes : odeurs folles, herbes vagabondes, coups de vent. Toutes mes ombres sont réunies autour de moi. Venez, montez, surgissez de la profondeur. Parlez, vous, la silencieuse. Parlez, seule, dans mon silence. Et souriez encore une fois, souriez pour moi qui l'ai si peu mérité.

Je vis, depuis longtemps, dans une solitude où les passions affamées brûlent, se dessèchent et retombent au lieu même de leur élan. Mes orages grondent sur place. Nul n'en peut deviner ni le chaud, ni le froid, ni les fracas, ni les ravages. Je ne distingue plus toujours où s'arrête mon sommeil, où la veille me surprend. Déjà, je suis heureux comme les morts. Et pourtant, qu'au plus lourd de cette paix une porte vienne à s'ouvrir, et mon cœur frémit, trébuche. Les portes ne s'ouvrent pas si vite que l'esprit n'ait le temps de mille rêves. Chaque fois, je me demande si l'être qui va se révéler, jaillir dans l'entre-bâillement n'est pas celui-là même qui doit bouleverser ma vie, souffler sur les tisons, jeter pâture aux monstres enchaînés. Que j'aperçoive, tout

au bout de la route, quelque infime silhouette en marche à ma rencontre, je me prends à trembler, je halette d'une peur qui ressemble à l'espoir et j'imagine, une minute, qu'un nouveau destin vient vers moi.

C'est vous, chère Anne, qui m'avez ouvert le cœur à ces angoisses.

Je ne pouvais me douter que la jeune fille au riche et tendre regard, aux lourds cheveux ambrés allait, pour moi, devenir Anne. Anne dans ma vie, Anne au plus profond de mon souvenir, à jamais !

En ce temps-là, l'amphithéâtre de Clamart avait ceci de particulier qu'on y jouissait d'une liberté excessive, ce qui était avantage pour les uns, péril pour la plupart. Peu ou point de surveillance : les jeunes maîtres chargés de notre enseignement se gardaient bien d'exiger une discipline dont ils eussent été, tout autant que nous, incommodés. De loin en loin, ils apparaissaient, telles les manifestations météoriques d'une providence surmenée. Ils nous distribuaient des conseils, le regard ailleurs, et passaient le meilleur de leur temps parmi nous à soigner leur gloire, travailler leur concours et fignoler de mystérieuses préparations.

Des professeurs, des savants sans mandat, des chercheurs isolés venaient aussi disséquer à l'amphithéâtre. Ils enfilaient une blouse, demandaient un cadavre comme on demande une consommation dans un café, s'attablaient et se livraient à des manœuvres auxquelles nous n'entendions rien. Quand nous avions l'audace de les aborder, ils nous donnaient

volontiers quelque avis. L'un d'eux, qui hantait notre salle, fit sur moi une impression si profonde qu'elle ne s'est pas encore évanouie. Il s'appelait M. d'Etagnac et occupait je ne sais plus quelle place importante à la Faculté. Il représentait assez bien cette vieille noblesse appauvrie qui ne consent pas à l'effacement et cherche un renouveau de lustre dans les carrières de l'esprit. Maigre, chenu, vêtu de noir à la ville, le chef courbé, semblait-il, sous le fardeau du savoir, il offrait l'image parfaite d'un type de savant déjà presque mystique à cette époque et qu'on ne rencontre plus de nos jours. Sa grande urbanité m'intimidait. Il n'avait ni l'arrogance ni la précipitation fiévreuse de nos jeunes maîtres. Souvent, il s'arrêtait de travailler pour méditer interminablement, tout debout devant la fenêtre, en regardant, je ne sais quoi dans le jardin galeux. Je pus lui parler quatre ou cinq fois et acquérir la certitude, si précieuse pour un adolescent, de me trouver en présence d'un homme supérieur, d'un sage.

Cependant, nous vivions, je le répète, dans une indépendance voisine de l'abandon, arrivant et partant à notre bon plaisir. En général, je travaillais jusqu'aux extrêmes limites de la clarté. Il y eut un jour de fête et, Cyrille m'ayant fait entendre que je pourrais en profiter pour m'exercer dans une solitude propice, je vins, dès le début de l'après-midi, m'installer à ma table. Ma camarade y était déjà.

C'est ce jour-là qu'eut lieu la métamorphose. Anne se révéla dans la jeune fille aux longs cheveux.

Qu'il me soit donné d'exprimer, par ces mots inhabiles, l'impression que nous éprouvons quand un être nouveau nous naît, si j'ose dire, quand il cesse d'être une ombre étrangère pour pénétrer d'un pas ferme et décisif dans notre vie secrète, dans notre connaissance.

Ce fut une après-midi miraculeusement calme. Les cadavres, tout autour de nous, semblaient tenir une assemblée muette et que nous n'avions nul désir de troubler. Je ne saurais dire pourquoi, je me sentais vigoureux, vaillant, ivre de ma vie, de cette puissance souveraine qui semblait ne s'être retirée de tant de corps humains que pour flamber plus ardemment en moi.

Vers le soir, comme je me préparais à partir, la jeune fille se leva :

— Attendez-moi, monsieur Rességuier, dit-elle, nous sortirons ensemble.

Au vestiaire, dépouillée de sa grosse blouse à fronces, elle m'apparut toute différente, curieusement nette : corsage à peine ouvert sur la gorge, robe dénuée de parure, chapeau de feutre souple. Elle se tenait droite, devant moi, les mains nues et un peu hâlées ; elle avait l'air libre, tranquille.

— De quel côté logez-vous ? dit-elle.

— Rue Saint-Jacques.

— Vous êtes seul ?

— Seul.

Je répondais sans réticence, mais sans empressement. J'ai l'horreur de ces interrogations. Elle s'en aperçut et sourit :

— Le plus simple est encore de demander ce que l'on veut savoir.

Comme je ne demandais rien, elle dit, au bout d'un moment :

— Je m'appelle Anne Souvestre. Je suis seule à Paris. J'habite place Saint-Sulpice. Que faut-il encore vous dire ?

Je secouai la tête. Cette franchise me déconcertait. Mes compagnes d'étude, je l'ai dit, ne m'apparaissaient pas comme de simples femmes. Des adversaires surtout. Et celle-ci se présentait sans armure. Prêt au combat, allais-je me trouver vaincu par la paix ? Pendant une grande minute, je me sentis très sot, hésitant et sûrement fort rouge. Devais-je abandonner la partie, balbutier une confuse défaite, tourner le dos, prendre la fuite ? Par bonheur, Anne Souvestre se mit à rire et j'en eus le cœur éclairé. Tout autre rire m'eût sans doute meurtri, celui-ci me gagna. Je me pris à rire aussi, sans oser lever les yeux. Le crépuscule favorisait l'armistice et je m'abandonnais à un véritable sentiment de gratitude, songeant : « Il fait heureusement trop sombre pour qu'elle puisse voir mon visage. »

Misère admirable de la jeunesse. J'avais des chaussures médiocres, neuves et beaucoup trop étroites. Je marchais raide, majestueux, la tête rejetée en arrière, mesurant mes pas, soucieux de paraître à mon aise. Je ne me fusse, pour rien au monde, avoué qu'un cor, développé depuis peu sur mon pied droit, me faisait cruellement souffrir. Hélas ! nulle douleur n'est perdue. Celle de ce cor

absurde a, pour s'épanouir, attendu près d'un quart de siècle. C'est aujourd'hui que je l'éprouve, à raconter cette promenade, bien que j'aie les orteils au large dans des brodequins sans orgueil.

Tout en marchant, je considérais ma compagne et me livrais à des réflexions : « Ne peux-tu penser victorieusement aux femmes qu'en leur absence ? Ta douce Angèle, ta belle voisine, ta boulangère et la rousse du restaurant : des images, des nuées. Mais, attention ! Voici, chair nacrée, chevelure odorante, une femme véritable. Il te suffit d'étendre le bras pour t'assurer qu'elle est là, près de toi, cent fois plus puissante que le plus puissant de tes rêves. »

Comme l'enfant qu'un maître nageur exhorte à se jeter dans l'eau, je reculais et me trouvais mille excuses spécieuses : « Toute femme n'était pas une femme... Une femme n'était pas nécessairement la femme... » Que sais-je encore : « La femme était peut-être plus fragile de corps et plus dorée de peau. La femme qu'il fallait étreindre n'était-elle pas, tout d'abord, celle qu'on avait envie de battre ? Avec son sourire désarmant, celle-ci... »

En ce temps-là, j'étais si préoccupé de mes pensées que je ne songeais pas le moins du monde à deviner celles des autres. Non, je l'avoue, pas une seconde je n'eus, durant ces débats intimes, la curiosité de ce qui pouvait s'agiter dans le cœur de la jeune fille. N'avais-je pas assez que de faire mon point, de trouver mon orient, de frayer ma route ? J'y songe avec étonnement en narrant cette histoire, car le temps est déjà venu où, las de mon âme, je

ne trouve plus intérêt qu'à celle d'autrui. Ainsi les amants vieillis ne goûtent de plaisir qu'à celui qu'ils pensent donner.

Nous avions donc, cheminant côte à côte, quitté le quartier de la Bièvre. Nous longions les murs de l'ancienne Pitié. Ceux qui voient aujourd'hui, face au Jardin des Plantes, sourire, comme une allusion à d'autres climats, les coupoles et les tours de l'Institut Musulman, ne peuvent imaginer quelle tragique masure servait autrefois de refuge à la détresse populaire.

Du doigt, Anne Souvestre toucha la muraille enfumée :

— N'allez-vous pas encore à l'hôpital ? dit-elle.

— Non. Je crains de n'y rien comprendre.

Elle hocha la tête :

— J'y vais depuis quelques jours. C'est très pénible.

Puis, tout aussitôt :

— Venez avec moi, monsieur Rességuier. J'assiste, chaque matin, à la consultation de chirurgie. Je pourrai vous présenter au chef de service.

Il n'était pas dans les principes directeurs d'Antoine Rességuier d'être présenté par une femme en quelque lieu que ce fût. Et, pourtant, j'acceptai tout de suite.

— Vous m'accompagnerez jusque chez moi, dit-elle. Ce n'est pas un bien grand détour.

J'allai de bon cœur jusqu'à la place Saint-Sulpice et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, il pleuvait. Un peu avant l'heure

fixée, Anne m'attendait déjà sous un arbre, dans une allée du Jardin des Plantes. Elle vint au-devant de moi, les mains ouvertes :

— Vous n'êtes pas en retard. J'aime de me promener. Je suis ici depuis longtemps, pour mon plaisir. Et, maintenant, allons.

Pour la première fois, j'eus, ce jour-là, le sentiment de prendre contact et de lier partie avec une humanité farouche que, jusque-là, je n'avais fait qu'entrevoir à travers mes lectures et les conversations de la société. Je ne peux dire que je reconnus le modèle d'après ses peintures. Les historiens et les narrateurs épuisent toujours leur vertu à vouloir figurer, selon toutes ses dimensions, un univers dont chaque seconde défait le nombre et la substance. Dieu lui-même, en qui volontiers nous rêvons d'une puissance absurde, ne saurait, s'il en avait la folle envie, reconstituer, au prix d'une éternité de soins, cette œuvre abandonnée dès l'origine au délire amplificateur. Les grands tableaux me découragent : je m'y noie, je m'y dissous ; je ne m'y enrichis pas. Mais peindre une goutte d'eau qui brille à la pointe d'un cil, suivre une poussière en voyage sur un rayon de soleil dans une chambre aux volets clos, siffler, tout bas, tout doux, comme fait parfois le temps dans le silence d'une âme inquiète, que cette ambition démesurée soit du moins permise aux plus fervents d'entre les hommes.

Quand j'étais petit garçon, il y avait, dans le salon de notre demeure, un plateau de laque japonaise. L'artiste y avait représenté non point toute la terre

avec ses richesses au soleil, non point la lune flottant sur un étang la nuit, mais seulement un reflet de la lune sur un frisson de l'étang. Que de fois, songeant devant cette figure délicate, il m'est arrivé d'imaginer, à l'entour du reflet mobile, l'étang nocturne, ses poissons, ses roseaux, puis la campagne illuminée de cerisiers en fleur, puis les maisons, les villages, les villes et, toujours plus loin, les volcans, les mers hantées de navires et, par delà les mers, les continents chargés d'histoire, et le soleil glorieux, et l'espace.

A quoi bon, vraiment, parler de ce plateau magique alors que seul, replié sur le siècle, je m'efforce, pour mon plaisir et ma tristesse, de retracer la vie de ce jeune homme que je fus vers ma dix-huitième année ?

Non, je n'oublierai pas ce jour que, pour la première fois, je descendis, comme le poète florentin, dans le royaume des douleurs. Et pourtant, depuis, j'ai traversé tant de drames, assisté tant de passions, plaidé tant de causes perdues que je pourrais avoir oublié cette préface à mon histoire. Il n'en est rien : c'est où le péril est grand que ma mémoire s'acharne ; c'est aux choses de jadis bien plus qu'à celles de naguère qu'elle aime d'appliquer sa volonté de résurrection.

Je l'ai dit, mon existence est, aujourd'hui, presque délivrée de soucis personnels. Je suis célibataire, je travaille sans être asservi par le besoin, ma santé ne m'occupe guère ; je goûte un bonheur comparable au renoncement. Tout cela me laisse une dis-

ponibilité presque infinie. Si j'étais peintre ou poète, je m'efforcerais de retracer la souffrance car, moi qui ne souffre pas pour mon compte, moi qui semble vide, vacant, je ne suis que plus accessible, et de toutes parts, à la souffrance des autres. N'était la crainte de l'orgueil, je voudrais me comparer à ces ermites qui, nets de péchés, peuvent assumer plus librement les fautes et les crimes d'un peuple. Mais que je me trouve assailli d'une douleur propre, même minime, elle suffit à me distraire : un misérable furoncle me trouble, me rend à moi-même. Sa petite pointe enflammée me cachera peut-être toutes les souffrances du monde. Et je viens à me demander si les grandes âmes, si les saints qui ont porté, chanté, immortalisé la douleur de leur temps, n'étaient point, par grâce divine, exempts de tout, même de rhumes de cerveau, de dents gâtées, de maux d'estomac, de procès et de querelles.

Je rêve, je m'évade et risque d'oublier mon récit.

Nous entrâmes dans l'hôpital et gagnâmes la salle de consultation. Anne me fit donner une blouse. Plusieurs élèves étaient déjà rassemblés. Anne allait de l'un à l'autre, serrant des mains, rangeant des paperasses, préparant les pièces de pansement, montrant cette aisance ménagère des femmes qui sont tout de suite et partout chez elle.

Le chef de service arriva. Je lui fus présenté. Dès le premier regard, il me déplut. C'était un jeune chirurgien du type athlétique : col de taureau, poignes épaisses, réflexes de boxeur. Il parlait d'abondance, prodiguant les plaisanteries sauvages et les

formules inflexibles. Je percevais en lui, malgré les continuelles affirmations de personnalité, je ne sais quoi de non authentique. Je n'avais pas encore assez d'expérience pour deviner, à première vue, qu'il imitait quelqu'un. Je le compris un an plus tard en reconnaissant, dans un maître illustre, l'original, le modèle.

La consultation commença. Quelques femmes se présentèrent. Notre chef distribuait des ordres et des coups de bistouri. Malgré moi, je pensais à Clamart ; mais, ici, les corps frémissaient, résistaient, répandaient du sang et des cris.

J'en étais là de mes observations quand un nouveau personnage parut : un petit bonhomme sautillant, loquace ; binocle, dentier apparent, dure barbe blanche.

— On a, s'écria-t-il, apporté cette nuit dans mon service un vieux vagabond qui est mort en arrivant. Vous qui êtes amateur de cocasseries, venez donc voir ça, Marceau. L'affaire peut vous intéresser de plusieurs manières.

Notre chef s'était levé avec empressement, nous faisant signe de l'accompagner. Tête nue, blouse flottante, nous traversâmes un labyrinthe de cours et de couloirs à la suite de nos patrons, et pénétrâmes, derrière eux, dans la salle des autopsies. Basse, voûtée, d'une fraîcheur de catacombes, elle avait, à la fois, l'air d'une cave à vin et d'une salle de torture. Sur une table d'ardoise, j'aperçus le cadavre d'un vieillard.

— Eh bien, mon cher maître ? demandait en souriant notre chef.

— Eh bien, Marceau, que ce vieux bougre ait été proprement escoffié, cela ne fait aucun doute. Nous allons le repasser aux légistes. Mais il porte sur soi certaine petite chose qui pourrait bien représenter une sérieuse pièce à conviction. Cherchez, mon ami.

Marceau, sans plus attendre, se prit à palper, à flairer, à manipuler le cadavre avec une sorte d'adresse fureteuse que je ne connaissais pas encore. Il me faisait songer à un chien. Le médecin barbu de blanc l'encourageait, l'excitait en ricanant.

— Allez-y, mon petit ! Vous n'y êtes pas encore. Et vous, jeunes gens, regardez. Apprenez que l'observation reste le meilleur de notre science. Eh ! Marceau, vous brûlez, mon cher. Oui, la victime a du sang aux lèvres. Ce n'est pas, dites-vous, nécessairement son propre sang. Pas si mal raisonné. Vous feriez un adroit policier, Marceau. Tout bon médecin cache un détective. Le malade le plus confiant cherche toujours à nous duper. Ah ! Marceau, je crois que vous y êtes. Mon ami, vous allez toucher la prime.

Marceau avait écarté les lèvres du cadavre et pesé sur le menton pour disjoindre les mâchoires. Il eut un grognement de triomphe :

— Oh ! magnifique !

De la bouche du mort, il venait d'extraire quelque chose que nous regardions avec étonnement : un petit doigt, un petit doigt d'homme, à l'ongle dur et long.

— Eh bien, Marceau, qu'en pensez-vous ? Je l'y avais trouvé, je l'y ai remis, pour vous offrir l'occa-

sion de l'y dénicher à votre tour. N'est-ce point curieux ?

Notre jeune chef réfléchissait, les sourcils froncés.

— Patron, dit-il, confiez-moi l'objet jusqu'à midi.

— Parfaitement. Je vous vois venir. Allez, mon cher, et donnez-moi des nouvelles.

Marceau glissait, dans la poche de sa blouse, le doigt enveloppé d'une compresse. Deux minutes plus tard, nous étions de retour à la salle de consultation. Marceau donna tout bas quelques ordres à l'un de nos infirmiers. La procession des malades reprit.

Encore que je fisse bien des efforts pour paraître impassible, j'étais vivement ému. Je me sentais soulevé d'un grand dégoût, les jarrets brisés, la tête pesante. Je pensais avec obstination à certain chemin de chez nous : un sentier de terre qui rampe dans les labours, sur le plateau, vers le bois de Bourneville. Combien j'eusse été heureux de m'y promener par cette froide matinée d'automne, en écoutant les corneilles crier au-dessus des éteules ! A mon oreille, un élève disert s'enthousiasmait, comme au théâtre : « N'est-ce pas inouï ! N'est-ce pas admirable ! » Je cherchai le regard d'Anne. Il était là, fidèle et si brillant que j'en eus le cœur réchauffé. Il répondait à mes pensées : « Oui, le chemin sur le plateau, entre les chaumes et les buissons... Mais l'homme que vous voulez être doit se faire place ici, parmi les hommes. Patience ! » Et je répondais, de la même façon : « Merci ! Nous sommes deux ! Tout va bien ! »

Pendant plus d'une heure, nous vîmes défiler des jeunes filles et des femmes. Marceau criait, d'une voix brusque et goguenarde : « Déshabillez-vous. Ça suffit. Filez de ce côté. On va vous panser. Il faut enlever ça. Pas un mot de plus ou je vous mets à la porte. » Il se retournait parfois vers nous, pour de brefs commentaires : « La véritable humanité, c'est de ne pas les laisser réfléchir... Demander leur avis, c'est trop souvent signer leur arrêt de mort... Il est permis de se tromper, non d'hésiter. »

Il se tut, soudain, le front plissé. On commençait d'introduire les hommes.

Au bout d'un instant, je vis l'œil de Marceau s'éclairer, imperceptiblement. Un grand gaillard avançait, la casquette sous le bras, le visage tuméfié, une oreille à demi détachée de la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Marceau d'un air indifférent.

— Morsure de chien.

— Ah ? Bien. Teinture d'iode, compresse de gaze. Attendez. Et ça ?

De l'index, il désignait un pansement que l'homme portait à la main droite.

— Un petit accident de travail. Presque rien.

— Quel métier ?

— Tourneur.

— Montrez toujours.

— Pas la peine. Bah ! si vous voulez.

L'homme avait eu un léger mouvement de recul. Déjà, Marceau, le prenant au poignet, déliait le léger bandage qui recouvrait la main blessée.

— Où est votre doigt ?

Le gaillard restait immobile ; mais son mufle se fripait, se contractait, comme celui d'un chat furieux. Je vis se raidir tous les poils de sa moustache.

— Vous pensez bien que je ne l'ai pas cherché. Par terre, dans l'atelier, bien sûr...

Marceau se prit à rire.

— Eh bien, moi, je l'ai retrouvé, là même où vous l'avez laissé.

Et, fouillant d'un geste prompt dans la poche de sa blouse, il en sortit le petit doigt découvert entre les mâchoires du cadavre.

— Ah ! Ah ! Vous n'êtes pas malin ! Vous auriez pu changer de quartier. C'est comme ça qu'on se fait pincer !

Je crus que le misérable allait bondir, foncer vers la liberté, tête basse, à travers la cohue des malades et des élèves. Il jetait de brefs regards autour de soi. Mais il se ressaisit bien vite : trois hommes, chapeau melon, favoris, mâchoire épaisse, venaient d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Le bandit se redressa, très calme :

— C'est bon ! Je suis fait.

Il ajouta, se tournant vers Marceau qui exultait :

— Tu n'as pas honte de travailler pour les mouches ?

Les policiers lui passèrent les menottes. Il nous regardait tous avec une paisible insolence. La scène avait été si brutale que j'en demeurais stupide. Marceau, tout à coup, se tourna vers moi :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien, monsieur.

Il me considérait d'un œil ironique.

— Bon ! Allez refaire le pansement de cet individu, avant que ces messieurs ne s'en mêlent. M^lle^ Souvestre vous aidera.

Je remis le pansement en place. Mes doigts tremblaient un peu. L'homme s'en aperçut et dit avec une impatience hautaine :

— Tu me fais mal.

Le bandage en place, il m'ordonna tranquillement :

— Ramasse-moi ma casquette.

Ce que je fis.

Telle fut ma première journée parmi les gens de l'hôpital. Il était plus de midi quand nous sortîmes. La pluie tombait encore. Le ciel roulait, si bas et si confus qu'il semblait vouloir s'humilier, se traîner avec nous dans la boue parisienne. D'un même pas, Anne et moi, nous traversâmes la rue pour gagner le Jardin des Plantes. Il était à peu près désert, à cette heure, et nous recueillit, tel un havre de silence. Nous marchions presque serrés l'un contre l'autre. De lourdes sphères de vent tombaient de la nue, erraient avec une véhémence farouche, labouraient les flaques d'eau, couraient d'un arbre à l'autre comme pour en éprouver la résistance et, secouant toutes les ramures, en faisaient choir une récolte de pluie.

Anne se mit à parler tout bas, pour elle-même eût-on dit :

— Le premier soir, quand je suis arrivée ici, quand

je me suis trouvée toute seule ici, j'ai été saisie d'un accès de désespoir. Et maintenant que le temps est en route et que chaque jour apporte son fardeau de choses révoltantes ou lamentables, maintenant, comme c'est étrange, j'éprouve le besoin de résister, de ne céder à aucun prix. Oui ! il faut connaître tout cela et tout le reste, et s'arranger, quand même, pour être heureux.

Contre le vent qui lui coupait l'haleine, elle cria :

— Je ne peux même pas imaginer que je ne serai pas heureuse !

Cette exclamation, qui devait répondre à je ne sais quoi de mal formulé dans le fond de mon cœur, me procura du soulagement. Anne s'était tournée vers moi.

— Quel âge avez-vous ?

Cette franche fièvre de curiosité ne me blessait plus. Elle me fit sourire, au contraire.

— Dix-huit ans.

— Moi, dix-neuf. Je suis votre aînée.

Elle éclata de rire.

— Savez-vous que nous avons l'air de deux enfants abandonnés. Souhaitez-vous de vieillir ?

Cette parole touchait au plus vif de mes soucis.

— Vieillir ? dis-je. Oui. Trois ans, quatre ans peut-être. Je serai sauvé. Je serai moi-même. Je serai...

— Sauvé ? Qui vous menace ?

— Rien. Tout. Que vous dire ? Je voudrais être plus fort de quatre ans, voilà. Libre, indépendant ! Je voudrais être sûr de certaines choses.

Anne m'écoutait avec passion et soudain :

— Et vos parents ? Vous avez des parents ?

— J'ai mon père, c'est tout.

— Ah ! Vous n'aimez pas votre père ?

— Qui vous l'a dit ? Je n'en sais rien. Et pourquoi pensez-vous que je n'aime pas mon père ?

Anne eut un geste évasif.

— Pour moi, reprit-elle, la situation est claire. Je suis seule, absolument seule. C'est mon oncle Souvestre, de Rennes, le professeur, qui m'a fait tant bien que mal élever. Si j'aimais quelqu'un, si j'avais quelqu'un à aimer, vous le sauriez déjà. Je vous l'aurais dit. Je n'aurais parlé que de ça.

Nous étions parvenus tout près de la Seine, dans cette partie du jardin où languissent les plates-bandes de l'école botanique. La pluie nous fouaillait le visage, ce qui me faisait grand bien ; mais elle me mouillait les mains, ce dont j'ai horreur. J'y songeais, malgré moi.

Anne s'écria :

— Nous n'avons pas déjeuné.

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien, rassurez-vous, orgueilleux : moi non plus, je n'ai pas faim. Il faut pourtant manger, par sagesse.

Elle se mit à courir.

— Attendez-moi. Ne vous éloignez pas, je vous prie. Je reviens tout de suite.

J'attendis cinq grandes minutes, arpentant l'allée, machinalement, de long en large, si attentif aux débats de mon esprit que je ne sentais plus ni la pluie, ni le vent, ni le mal-être de mon corps.

Anne rapporta deux petits pains et des tablettes de chocolat.

— Mangeons, dit-elle. C'est sans doute du pain pour les éléphants ou les ours, je ne sais ; mais il me fait plaisir. Il faut manger.

Il me vint une idée fort ridicule et je rougis en l'exprimant :

— Voulez-vous me dire combien...

Elle haussa les épaules :

— Nous ne sommes pas assez riches pour faire des comptes. Vous êtes pauvre, n'est-ce pas ?

De la tête, je fis un signe affirmatif qui me coûta quelque peu. Je n'étais pas encore à l'âge où l'on tire orgueil de sa pauvreté. Anne le devina :

— Pour un homme, dit-elle, être pauvre est une grande force. Oh ! vous verrez combien j'ai raison.

Elle secoua les miettes qui mouchetaient son corsage et me dit avec simplicité :

— Maintenant, donnez-moi le bras. Ah ! que vous voilà saisi ! Allons, donnez-moi votre bras et marchons : je commence à ne plus avoir très chaud.

Je tendis mon bras avec quelque maladresse. Quand je sentis contre moi le bras de la jeune fille, le calme et l'assurance me revinrent. Ce n'était pas si difficile. Nous nous promenâmes assez longtemps, peut-être une heure. Enfin Anne, qui semblait avoir décision sur toute chose, me dit :

— Allons à l'amphithéâtre. C'est le moment. Nous nous sécherons au feu du vestiaire.

Etrange après-midi, celle de ce jour-là. Le ciel s'était encore alourdi. La plupart des élèves, décou-

ragés par la pénombre, avaient déserté notre salle. Dès trois heures, nous demeurâmes moins d'une dizaine à lutter contre l'obscurité croissante. M. d'Etagnac, le vénérable savant à visage de philosophe dont j'ai parlé tantôt, travaillait, non loin de nous, sur un cadavre que Cyrille avait soumis à de minutieuses préparations. De temps en temps, le vieillard déployait ses longs membres fragiles, se levait et s'en allait méditer devant la fenêtre pendant de longues minutes. Un moment, il me parut qu'il écrivait quelque chose sur la vitre avec un solitaire qu'il portait à la main droite. J'entendis le diamant mordre le verre.

Huc, demeuré seul de son groupe, s'efforçait de retourner son cadavre. Il s'y prit fort mal et le fit tomber. Cyrille dut prêter main-forte pour rendre une assiette correcte à cette dépouille lamentable qu'on eût prise, de loin, pour un ivrogne en loques.

Quand j'avais les yeux trop las, je me retournais et, comme M. d'Etagnac, je regardais, par-dessus le jardinet inondé, la nuque des grandes bâtisses et les courettes ténébreuses percées de fenêtres à torchons et à pots de fleurs.

M. d'Etagnac finit par s'en aller. De la tête, avant de sortir, il fit dans ma direction un signe d'amitié.

Une si pesante mélancolie s'abattit sur mon cœur que, n'y tenant plus, je me levai pour partir, à mon tour, et, comme Anne me regardait :

— Allons-nous-en, je vous prie, murmurai-je.

Au moment de pousser la porte, je fus saisi d'une curiosité singulière.

— Voulez-vous, dis-je à la jeune fille, m'attendre au vestiaire ? J'ai besoin de voir quelque chose ; je vous rejoints tout de suite.

Je gagnai vivement la fenêtre devant laquelle M. d'Etagnac méditait presque chaque jour. Il faisait déjà si noir que j'eus peine à distinguer ce que je cherchais. J'y parvins pourtant. D'un trait plus délié que l'un de ses cheveux blancs, le vieux philosophe, sur la vitre embuée, avait écrit « merde ».

IX

Aux semaines qui vinrent ensuite répond la période la plus trouble et pourtant la plus aiguë de ma vie. Je peux le dire, aujourd'hui qu'après mille ressauts j'ai toute ambition résignée, jamais mieux qu'en ce temps-là je n'ai ressenti cette certitude subjective du génie qui enivre souvent les jeunes hommes tant qu'ils n'ont point encore, par des actes, blessé puis mis à néant le dieu qui les soulève.

Si je tâche de discerner les raisons d'une telle ardeur, je crois les découvrir dans le contraste, chaque jour plus rude, entre ma joie, mon juvénile besoin de joie et la désespérante amertume des spectacles qui m'étaient offerts. Une carrière toute de béatitude et de clarté m'eût assurément moins exalté. Mais partir à la conquête du monde sur un vaisseau chargé de victimes, entonner son chant de triomphe dans le silence d'un sépulcre, restaurer sans répit sa confiance et sa gloire ! C'est ainsi que m'apparaît aujourd'hui l'aventure de mon adolescence. Je n'affirmerai pas que j'avais alors la claire intelligence de cette situation ; je n'en saisissais pas moins, à mon ivresse comme à mes tourments, le caractère exceptionnel et la gravité.

Chez certains de mes camarades, un tel conflit se résolvait en acharnement studieux : ils s'enfonçaient dans leur besogne, tête basse, à la façon des

bêtes de somme, ils se choisissaient des maîtres, s'exerçaient à la flagornerie, sacrifiaient tout orgueil et toute expansion aux exigences d'une fortune engloutie dans l'avenir.

Les autres se réfugiaient dans le plaisir, les gueuleries et le cynisme.

— Ecoutez-les, me disait Simon. Ils chantent de formidables obscénités. Franchement, ça me choque moins, dans l'endroit où nous sommes, que ne le ferait une romance sentimentale. Pas de petite fleur bleue sur la charogne.

Il ajoutait :

— Si je vais jusqu'au bout de mon affaire, je veux devenir accoucheur ; je suis optimiste et patient. Dès maintenant, je fréquente dans une clinique spéciale. Baudelaire parle des hideurs de la fécondité ! Croyez-vous pas qu'il veut s'exciter, le monstre ? Je vous assure que la vue des mères en gésine n'empêche pas les sages-femmes de faire l'amour, au contraire. Quant au spectacle des cadavres, ça ne glace pas du tout ces sales gosses, on dirait plutôt que ça leur fouette le sang.

Chaque jour, nos compagnons nous prouvaient, de quelque manière, que l'irrespect, chez les êtres jeunes, est, même dans l'outrance et la grossièreté, une protestation, un acte de foi. Je n'en étais pas moins révolté, peut-être parce que ma jeunesse se manifestait autrement.

Pendant les premiers jours de décembre, notre pavillon faillit manquer de cadavres. Le conférencier à figure chinoise fit une brève apparition.

— Patientez, dit-il. L'alimentation de l'amphithéâtre subit un temps d'arrêt.

Ce mot d'alimentation souleva tout aussitôt un rire énorme. Le conférencier parti, les élèves se livrèrent à maintes extravagances. Les uns jouaient à la boucherie avec les déchets de leurs préparations, installaient un étal et simulaient des marchandages ; d'autres, retranchés derrière les tables, finirent par se battre avec les débris.

— Ah ! les galopins ! disait Simon. Hier encore, ils auraient pleurniché à cause d'une coupure, d'un bobo. Et les voilà mûrs pour danser la danse du scalp.

L'arrivée de Cyrille mit fin à cette comédie.

— Vous n'êtes que des sauvages, hurla-t-il. Oui, des cochons. Si vos parents vous voyaient, ils vous flanqueraient des claques.

Ses grosses lèvres retroussées sur les dents, il semblait plus blême que de coutume. Il recueillit, dans un coin de sa blouse, les débris qui jonchaient le sol sablé. Nous l'entendions gronder sourdement :

— S'il y en a un de vous qui n'est pas content, qu'il vienne me le dire en face.

La salle se calmait, murmurante, intimidée. Simon secoua la tête :

— Il est épatant, le croque-mort ! Mais à quoi bon se fâcher ? Tous ces petits bougres, qu'ils le sachent ou non, sortent de l'âge métaphysique. Ils jouent les effrontés. Ils ne savent qu'inventer pour boucher le trou de leur âme.

Voyant que je ne le comprenais pas très bien, Simon se mit à rire.

— A votre âge, les gens de votre race cherchent à rattraper Dieu, jusqu'au jour qu'ils rencontrent soit une petite femme, soit un chef, soit quelque autre démon.

Et, brusquement :

— Vous, Rességuier, croyez-vous encore en Dieu ?

J'étais pris au dépourvu. J'esquivai la question :

— Et vous, Simon ?

— Oh ! répondit-il, halte-là ! Nous ne pouvons nous expliquer à ce sujet aussi simplement que vous autres. Pour nous, Dieu se confond avec une chose que, si je ne craignais pas les grands mots, j'appellerais le génie de notre race. Il me semble que, tant que je croirai en moi, je croirai en Dieu.

Simon n'avait pas été sans observer que la camaraderie nouée entre Anne et moi devenait chaque jour plus étroite. De ses longs yeux veloutés, enfouis dans le poil, il surveillait nos entretiens, nos promenades, tout notre manège. Il avait une façon de remuer la tête qui ressemblait à un signe d'intelligence, à un petit geste de familiarité encourageante et qui n'était peut-être, en réalité, qu'une ébauche de ce dodelinement propre aux juifs touchés par l'âge. Un jour que nous devisions ensemble, Simon et moi, Anne m'appela. Comme je tardais à le quitter, Simon me poussa du coude :

— Allez donc, mon vieux.

Je devins fort rouge et, me redressant comme un jeune coq :

— Aller où ? Que voulez-vous dire ?

Simon me frappa sur l'épaule :

— La conversation d'un birbe, même quand c'est un copain et qu'il s'appelle Simon, ne vaudra jamais, pour un garçon de dix-huit ans, la société d'une femme charmante.

Je m'étais mis à gratter le sol du pied, frémissant de colère et de confusion. Simon baissa la voix :

— Il n'y en a pas deux de cette qualité-là dans tout le pavillon. Allez, Rességuier. Je vous applaudis des deux mains. C'est une femelle de votre race, celle-là. Vous pouvez faire des petits ensemble.

Je fus sur le point d'éclater :

— Simon, je vous en prie... Mlle Souvestre est mon amie. Je ne peux tolérer...

— Allons, ne vous fâchez pas, Rességuier. Vous êtes un excellent type et vous ne pouvez croire que je vous dis des gaudrioles, moi, vieux père de famille. Je suis sérieux, très sérieux. Vous auriez pu tomber moins bien. Et, maintenant, montrez de la galanterie : on vous attend.

Je répétais, décontenancé : « Mlle Souvestre est mon amie. » Simon me poussa vers la porte avec un geste amical :

— Je le sais bien, petit père, et c'est pourquoi je vous parle si librement.

Ce bref colloque eut pour effet d'accroître mon trouble. A toutes les causes d'exaltation que j'ai tâché d'expliquer tantôt s'en mêlait une plus secrète encore. Depuis quelque temps, je me trouvais admis dans la compagnie et presque dans l'intimité d'une femme, chose que, deux mois auparavant, je n'aurais même pu imaginer avec quelque précision.

Ma mère est morte alors que j'avais huit ans ; elle était malade depuis de longues années ; elle n'a laissé, dans mon souvenir, qu'une image indécise, douloureuse et que je ne parviens pas à dérober aux ténèbres. Ma sœur, plus âgée que moi, élevée dans un pensionnat rigoureux comme une prison, avait été, dès sa libération, casée, expédiée : elle voyageait et voyage encore, de préfecture en préfecture, à la suite de son mari qui fait, dans l'armée, une carrière indolente. On ne peut donner de sexe à la vieille Alphonsine, notre servante, manière de gendarme cordial dont les plus tendres caresses ressemblaient à des raclées. Mon expérience de la femme, je la devais à la littérature et aux conversations de mes camarades. Ajoutez les trois épreuves sommaires que j'ai cru bon de signaler tout au début de ce récit et qui m'avaient laissé, toutes les trois, plus anxieux de ma santé que de mes sentiments.

Je rencontre parfois de ces enfants élevés hors du gynécée. Je les reconnais comme peuvent se reconnaître, entre eux, les adeptes d'une confrérie secrète.

Le fait de n'avoir partagé avec les femmes aucun des sentiments qui, outre l'amour, forment le complexe tissu d'une existence, n'avait pas peu contribué à humilier ma représentation de la femme : une proie, l'objet d'un assaut, l'enjeu d'une entreprise conquérante qui, même dans le consentement mutuel, se devait d'être un peu comparable à un attentat. J'étais, sans doute, au moment où, chez tout être, les énergies se rassemblent et s'orientent

sous l'empire du démon central ; mais, enfant instruit parmi les mâles, j'avais aggravé cette pression naturelle d'une foule de considérations systématiques.

Toute femme était donc, dans mes pensées, évaluée à raison de ses capacités sensuelles : les plus jeunes pour ce qu'elles permettaient déjà, les plus usées pour ce qu'elles offraient encore. Les autres, celles que leur âge rejetait en deçà ou en delà des limites extrêmes, celles aussi qui se trouvaient hors de classement à cause de quelque laideur inadmissible ou de quelque difformité vraiment exclusive, les autres me paraissaient à peu près dépourvues d'existence, moins réelles que les images, moins féminines que les belles bêtes.

Quand ma sœur, qui m'était presque inconnue, revint chez nous pour ses noces, je me surpris à regarder avec une attention singulière ce que l'on pouvait voir de ses jambes et de sa gorge. J'avais seize ans. Je fus tiré de cette contemplation non par les scrupules religieux qui me poignaient encore à cette époque — l'instruction religieuse que j'avais reçue ne mentionne guère ce genre de désordres, — mais par je ne sais quel souvenir des poèmes antiques.

A mes heures d'oisiveté, toutes mes pensées s'organisaient autour du souci capital. Le monde entier, espace et temps, semblait promis aux gestes, offert aux exigences d'un couple dont j'étais toujours le principe mâle. Qu'offrait l'hiver à l'amour ? Que lui proposait l'été ? Pourrait-on s'exalter sur cette

colline, s'enfouir dans ce champ de blé, se retrancher dans cette grange ? Considérais-je une maison, une chambre, je me surprenais à penser : « Là, on serait bien. » Ainsi l'oiseau, une branche au bec, cherche la place de son aire.

Faut-il ajouter qu'en toute créature reconnue, adoptée pour femme, les parties s'ordonnaient, à mes yeux, selon une hiérarchie mystérieuse, dans les rapports plus ou moins manifestes qu'elles affectaient avec l'asile médian, le refuge suprême des désirs. Ce refuge, malgré mes quelques expériences, malgré mes lectures, malgré les gravures de l'encyclopédie médicale, se présentait à mon imagination moins comme une figure aux linéaments déterminés que comme un emblème mystique. Il n'y a là rien d'étonnant, je connais de grands libertins qui seraient fort embarrassés s'il leur fallait portraire avec exactitude ce paysage d'argile palpitante sur lequel, sans répit, leur frénésie ramène des regards aveugles.

Je voyais Anne chaque jour. Le matin, pour faire route avec elle, j'allais l'attendre sous les galeries de l'Odéon. Etais-je en avance ? Je feuilletais revues et livres à l'étalage du libraire. J'affectais d'être attentif à ma lecture ; mais, l'oreille dressée, j'analysais les rumeurs de la ville. Elles emplissaient ma tête d'un tumulte souverain jusqu'au moment où je les sentais, toutes ensemble, reculer et s'évanouir : Anne approchait. Il me semblait percevoir le rythme de sa respiration, le murmure de sa jupe en mouvement. Ses souliers faisaient, sur le trottoir,

un bruit vif et franc. Je distinguais jusqu'au menu cliquetis que produisaient, en sautant, les lacets sur le cuir.

Je ne me retournais pas tout de suite. Je préférais simuler la surprise. Anne me touchait l'épaule et nous partions..

Nous n'abusions pas de la parole. Mais que le silence d'Anne me plaisait ! Comme il était animé ! On y devinait des inflexions, des mouvements, de véritables phrases, avec virgules et points. Parfois, un cri, parfois d'étranges pauses, qui étaient, parmi ce silence léger, comme un autre silence, profond. Quand Anne se mettait à parler, il me semblait l'entendre affirmer, dans le langage de tous, ce qu'elle avait d'abord suggéré dans ce langage qui n'était qu'à elle seule et que je me figurais pour moi seul.

Je ne sais si ce que l'on appelle le caractère a quelque sens et quelque valeur dans l'absolu et j'ai bien peur que notre goût du permanent ne nous incline à chercher le caractère où n'est que la réputation. J'ai vu des hommes, fort poltrons parmi les braves, devenir soudain très courageux chez les couards. Au sortir des chaudes querelles que j'avais presque chaque jour avec Simon, je me disais : « Antoine ! Antoine ! ô bavard, ô phraseur ! » Mais quand je me séparais d'Anne après deux heures d'entretien muet, je pensais, en toute bonne foi : « O nature impénétrable, cœur discret, ô très silencieux Antoine ! » L'étrange est que, dans ces dialogues sans paroles, j'avais parfois l'impression de bril-

ler. Chère Anne, qu'un homme plus pénétrant ou plus mûr vous en aurait su de gratitude !

Il nous arrivait de prendre le petit déjeuner ensemble, debout, dans un bar, au milieu des ouvriers. C'est Anne qui m'y entraîna tout d'abord : je n'y eusse point été de mon propre mouvement. Elle y semblait fort à l'aise ; je finis par m'y trouver bien.

Nous passions la matinée à l'hôpital. Là, comme à l'amphithéâtre, le mérite d'Anne était de faire en sorte que ma vanité de jeune mâle fût toujours sauve. Elle me donnait des conseils en ayant l'air de m'en demander ; elle m'indiquait le chemin en demeurant derrière moi ; elle avait une façon toute maternelle de se montrer petite fille. Tout cela, c'est plus tard, beaucoup plus tard que je l'ai compris, quand j'ai vu, chez d'autres femmes, cette singulière vertu prendre visage de ruse.

Après un repas frugal, dans quelque restaurant de cochers, l'après-midi nous ramenait à Clamart. Le soir, quand nous n'allions pas entendre les cours, Anne m'offrait une tasse de thé, dans sa chambre.

Il faut que je raconte notre premier tête-à-tête dans cette chambre. Il eut lieu moins d'une heure après ce fameux entretien que j'ai rapporté déjà et dans lequel Simon m'avait si vivement ému.

Nous n'allions pas au cours, ce jour-là. D'un commun accord, nous avions gagné les quais de la Seine et nous nous y promenions, côte à côte, au crépuscule, sous une brise équivoque, tantôt tiède et tantôt froide, comme l'haleine selon qu'elle vient du fond de la gorge ou qu'elle glisse entre les lèvres

serrées. Je fus soudain piqué d'une pensée venimeuse : « Simon s'était moqué de moi. N'étais-je donc à ses yeux qu'un béjaune, un coquebin, le sigisbée des demoiselles, un benêt sans conséquence ? » La colère monta : cette belle colère toute neuve des jeunes hommes, prompte et cabrée, comme le désir. Colère contre Simon, contre moi. Colère contre Anne, puis contre les dalles du quai, contre les sirènes des remorqueurs, contre les passants, les voitures, la ville, l'univers entier. « Eh bien, j'allais me faire connaître, éclater comme une grenade, déchaîner cette passion qui, depuis si longtemps, grondait dans ma solitude... » Je me répétai, mot pour mot, l'admirable « théorie de la femme » qui était alors une de mes « idées » favorites. Mais Anne ? — Anne ? Allais-je me perdre en complications oiseuses, en subtilités divagantes ? Non ! Une femme !

Je fis, pour me représenter son corps, un effort injurieux dont je peux dire maintenant qu'il était, aussi, excessivement intellectuel. Il faut beaucoup de souvenirs pour nourrir la convoitise. Je décidai de me porter sans retard à quelque extrémité, ne fût-ce que pour me prouver que je n'avais rien abdiqué de mon programme, que j'étais toujours l'homme d'action, le réaliste ambitieux, l'implacable Antoine dont l'énergie, bousculant tout obstacle...

Il faut croire que cette fougueuse méditation ne laissait pas de défigurer mon silence, car Anne se tourna vers moi, me regarda, longuement, d'assez près, comme à l'ordinaire, et dit :

— Vous avez l'air souffrant. Venez jusque chez moi, je vous ferai du thé.

Je fus sur le point de crier : « Oh ! non ! Pas chez vous ! Ne comprenez-vous donc rien ! » A ce moment, un camion passa si près de nous que mon cri me resta dans la gorge et que cette lâcheté me fut épargnée. J'eus le temps de me ressaisir et répondis d'une voix blanche :

— Oui, je prendrai bien une tasse de thé.

Nous n'étions plus qu'à cinq minutes de la place Saint-Sulpice. Anne, pressant le pas, m'entraînait. Je me sentais pris de panique : il me restait si peu de temps pour me disposer à l'action. Au reste, quelle action ? Je préparai, fébrilement, l'ébauche d'un discours. Non ! Sottise ! L'action sans parole. Fallait-il saisir la femme aux épaules, ou par la taille ? Et comment se débrouiller de cette jupe ? Peut-être qu'en se jetant à genoux... Fi ! l'imbécile ! Et pourquoi non ? Me mettre à genoux et nouer mes bras autour de ses jambes, ce qui simplifiait les choses en me rapprochant du but. Mais résisterait-elle ? Oh ! alors tant mieux ! Rien de plus simple. Une lutte et tout s'arrange. Mais allait-elle crier ? Oui, vraiment, se mettrait-elle à crier ? En supposant qu'elle ne résiste pas, quels gestes suffisamment adroits et audacieux...

La place Saint-Sulpice ! Je fus saisi d'une peur hideuse, désarmante. Le ventre dur et glacé. Je devais être tout pâle, sur le point de défaillir. Par bonheur, la nuit m'assistait.

J'ai, depuis, retrouvé la peur. Trois ou quatre

fois, j'ai vu la mort avancer sur moi, mâchoires ouvertes. Pourtant, je crois n'avoir éprouvé jamais effroi comparable à celui qui m'assaillit, ce soir-là, sur la paisible place Saint-Sulpice.

Anne habitait, au quatrième étage, une grande chambre meublée, dans un appartement sous-loué par un vieux couple. L'escalier était étroit et, comme on ne pouvait monter deux de front, Anne me dit :

— Vous n'avez qu'à me suivre : le gaz n'est point encore allumé. Il fait bien sombre.

Je me mis à gravir les degrés. Je n'étais pas content de moi : ces jambes molles, ces mains moites et cette bouche desséchée. Cependant la machine aux images continuait son office : « N'était-ce pas le moment d'aborder ? Si je la saisissais aux hanches... Si je la prenais à bras-le-corps, à l'aveuglette... Si je serrais, de toutes mes forces, ce qui, de l'adversaire, se trouvait juste à mon niveau, devant moi... » Anne venait de s'arrêter. Je faillis la heurter du nez et crus que j'allais crier. Mais était-ce bien Anne ? Je ne la voyais plus, je ne l'entendais plus. Je luttais désespérément avec une ombre.

Soudain, je pénétrai dans une chambre ténébreuse. Une allumette craqua. La lueur molle d'une petite lampe à pétrole se répandit sur divers objets que je ne parvins même pas à identifier : taches colorées, semées au hasard, dans l'espace. Je songeais : « Le monde est en ordre. Il ne s'est encore rien passé. Mais, dans cinq minutes, j'aurai fait quelque chose de grave, de définitif. L'ordre du monde sera changé. »

Anne — non plus Anne, mais une femme, cette femme que j'avais élue pour adversaire — allumait un réchaud, préparait une bouilloire. Je regardais les mains d'Anne, dans la lumière, comme le noyé regarde, à quelques brasses de soi, des bouées de sauvetage qu'il faut atteindre sous peine de périr. Mon choix venait de se fixer sur la main droite. Comme elle était nue ! Comme elle était effrayante ! Pourtant, il fallait la saisir. Non, pas la main, le poignet, plus ferme, plus accessible. Non, la main d'abord ! Ah ! qu'il est difficile d'être l'homme que l'on veut être ! Courage ! Se jeter sur cette main droite et alors...

Alors, Anne fit une chose extraordinaire. J'étais ramassé comme un chat qui va bondir : poil raide, échine arquée. Juste à ce moment, Anne se tourna vres moi et me prit la main, elle saisit l'une de mes mains entre les doigts de sa main droite. Sa main droite ! Puis elle s'assit à mon côté.

Je ne crois pas que jamais contact humain m'ait procuré sensation plus intense. Ce fut une chute vertigineuse, un plongeon dans l'eau fraîche, du haut d'une tour incendiée. Les idées qui me harcelaient depuis une heure s'évanouirent toutes ensemble, troupe de fauves en déroute. Je me réveillai dans un fauteuil bas. Mes genoux tremblaient l'un contre l'autre. Anne me pressait doucement la main. Anne, et non plus un spectre. Mon amie, et non plus mon adversaire. Un soulagement mystérieux et si profond me fut accordé que j'en frissonnai des pieds à la tête.

Une heure plus tard, reposé, détendu, pleinement maître de moi, je remontais, seul, la rue de Médicis et m'appliquais à débrouiller mon aventure : « Que m'était-il arrivé ? A quoi reconnaître l'amour ? Aimais-je Anne, ce qui devait expliquer bien des choses, ou ne l'aimais-je point, ce qui ne laissait pas d'expliquer presque tout. Mais alors, la femme... »

J'eus la sagesse de remettre à plus tard définitions et commentaires.

Ce petit événement, s'il ne m'apporta pas le calme, marqua du moins une trêve partielle, me rendit, en ce qui concernait Anne, et Anne seule, quelque équilibre. Je résolus de faire, à la jeune fille, une place exceptionnelle dans mon esprit. En faveur d'Anne, je jugeai nécessaire de donner un appendice à ma théorie de la femme. Rien de plus simple : il y aurait la femme, toujours, et, dans un coin réservé, Anne. Aussi bien m'apparaissait-il, chaque jour plus clairement, qu'Anne n'était point une femme « comme les autres » et qu'elle méritait un chapitre particulier.

Souvent, notre journée de travail terminée, j'accompagnais Anne chez elle. J'y avais ma place, mon fauteuil, ma tasse, mes habitudes. A voir la jeune fille errer dans la chambre, je goûtais une volupté confuse, profondément enfouie et dont j'aurais affirmé qu'elle était surtout spirituelle. Il m'arrivait de feindre un malaise pour qu'Anne me prît encore la main. Elle n'y manquait point. Je demeurais de longues minutes sans bouger, serrant cette main

dans la mienne avec une force progressive, jusqu'à ce que je fusse envahi d'une torpeur toute semblable à celle de l'alcool ou de l'opium.

Vers ce temps, j'eus mes premiers soucis d'argent. Je devais, le quinze de chaque mois, recevoir le mandat nécessaire à ma subsistance. Le vingt décembre arriva : j'attendais encore. Je n'en fus pas trop surpris : mon père était souvent gêné. Mais soixante francs ! Que l'insouciance fût cause de ce retard, je n'en pouvais douter et j'en conçus de l'irritation.

Pour dépeindre les rapports que j'entretins avec mon père jusqu'à son dernier jour, il me faudrait abandonner ce récit, en commencer un autre. Non.

Mon premier mouvement avait été d'écrire. J'eus l'énergie de m'y refuser.

Chaque matin, après le passage du facteur, j'entr'ouvrais la porte de la loge et demandais, d'une voix que j'eusse voulue plus détachée, s'il n'y avait rien pour moi. La concierge, brune à bigoudis, me répondait avec un sourire insolent : « Non ! absolument rien ! Pas le moindre prospectus. » Et cela sonnait comme : « Vous devenez fou ! Pourquoi voulez-vous recevoir une lettre ? Vous imaginez-vous donc que quelqu'un pense à vous ? »

J'entamai ma dernière pièce de cent sous.

Depuis plusieurs semaines, nous avions accoutumé, Anne et moi, de déjeuner ensemble, à petits frais, chez d'infimes traiteurs. Cette dépense me fut interdite.

J'alléguais une course, un rendez-vous, une invi-

tation et j'allais, seul, dans un coin du Jardin des Plantes, avaler un cornet de frites. Je sentais approcher le moment qu'il ne me resterait plus rien, absolument plus rien. Pourtant ma volonté de ne rien réclamer demeurait aussi ferme. Au lieu de m'accabler, l'idée que j'allais peut-être éprouver la faim exaltait en moi un orgueil nouveau. Mes camarades bien vêtus et bien nourris, je les considérais avec un farouche dédain. J'invoquais à voix basse tous les hommes de génie qui ont payé la gloire au prix d'une jeunesse misérable.

Un fâcheux incident vint ajouter à ma gêne.

Cyrille, en même temps que garçon de salle, était concierge de l'amphithéâtre. Il habitait, avec sa famille, un pavillon qui donnait sur la courette d'entrée. Là, jouaient deux bambins, de cinq à sept ans peut-être, qui, souvent, s'aventuraient jusqu'à relancer leur papa dans le jardin ou dans les pavillons. Ce fut un grand étonnement pour moi de voir ces deux enfants circuler parmi les cadavres avec l'indifférence que montrent les gamins d'un jardinier pour les plates-bandes ou les carrés de choux.

Or, le bruit se répandit, un jour, que, selon la coutume annuelle, on allait souhaiter la fête de Cyrille et que ses enfants feraient une quête.

A la fin de l'après-midi, nous vîmes entrer les deux petits garçons. Ils semblaient intimidés, par les vivants, non par les morts. Ils portaient des tabliers gris, tout propres pour cette occasion.

Pendant le travail, les élèves jetaient les menus débris de graisse ou de peau dans des écuelles de

fer blanc, disposées un peu partout, sur les tables. Cyrille vida deux de ces écuelles, les essuya d'un coup de torchon et les mit entre les mains de ses fils qui commencèrent à se promener d'une table à l'autre, tels des enfants de chœur dans une église.

Il me restait, ce jour-là, quarante-quatre sous. J'avais résolu d'en donner dix, ce qui représentait un débours excessif, mais infime au prix de ce que je devais à Cyrille. Par malheur, au moment d'ouvrir mon porte-monnaie, je m'aperçus avec terreur que je possédais, outre le billon, juste deux pièces de vingt sous. Je me sentis devenir pourpre et, sans hésiter, je laissai tomber un franc dans l'écuelle.

Je ne pourrais affirmer qu'Anne m'observait, à cette minute. Je dus pourtant me retourner pour lui dérober ma rougeur : nous avions, depuis longtemps, changé de « sujet » et nous nous trouvions face à face, travaillant chacun « sur un bras ».

Le soir, après un cours qui me parut mortellement long et dont je n'entendis pas un mot, Anne m'offrit une tasse de thé. Je fus sur le point de refuser. J'avais le ventre quasiment vide et les nerfs tendus à gémir. Anne insista. J'acceptai.

Pendant que chantait la bouilloire, je vis Anne disposer sur la table une grosse brioche, puis une pile de tartines beurrées, puis un pot de confiture. Une faim d'enfant, une joie d'enfant me soulevèrent. Je fis un effort illusoire pour montrer visage impassible et, soudain, me jetai sur ces nourritures.

J'en avais à peu près englouti la moitié quand je m'aperçus qu'Anne ne mangeait rien et me re-

gardait. Je n'osai tout d'abord lever les yeux, saisi de honte, un restant de tartine aux doigts. J'avais la bouche pleine. Au risque de m'étrangler, j'avalai tout, d'un coup de gosier. Une bonne minute, je restai tête basse, me demandant quelle contenance adopter. Enfin, d'une voix sans timbre, je laissai tomber :

— Quelle gourmandise !

A ce moment, je rencontrai le regard d'Anne et les larmes me vinrent aux yeux. Par bonheur, je pus me maîtriser. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais pleuré et m'en croyais incapable. Mais comme j'étais bouleversé ! Détresse, gratitude, humiliation. —

Je dois signaler une autre chose, bien futile en apparence et qui, pourtant, trouvait place dans mes préoccupations. Depuis longtemps, je n'avais pu rendre visite au coiffeur. En ce temps-là, mes cheveux étaient relevés et naturellement bouclés ; j'apportais à leur ordonnance un zèle pointilleux. Presque tout mon personnage me semblait tenir à l'arrangement de ma chevelure. J'avais une profonde aversion pour les coiffeurs qui disent toujours des choses désobligeantes et prétendent imposer leur goût. Je n'obtenais jamais d'eux la coupe ni les soins que j'en demandais. Encore me fallait-il agréer leurs détestables services. Or, à force de remettre, de jour en jour, la dépense d'une coupe convenable, mes cheveux étaient trop longs, indociles : bien que rabattus en arrière, ils devaient, à mon goût, me défigurer.

Ce soir-là, comme je venais de reposer sur la table le fameux bout de tartine, que j'avais résolu de ne pas finir, Anne, du doigt, m'effleura la tête :

— Il faudra, dit-elle, porter toujours vos cheveux longs. Vous ne pouvez savoir comme cela vous va bien.

Je fis, malgré moi, de la tête, un imperceptible mouvement pour rejeter mes cheveux en arrière. Chère Anne ! que du moins, ce soir, je m'incline bien bas devant votre ombre.

Le lendemain, j'étais encore au lit quand j'entendis frapper à ma porte. Mon père entra. Je me levai pour le recevoir et commençai de m'habiller.

Mon père portait un long pardessus de voyage un peu râpé. Il avait cette maigre figure jaune que je lui ai toujours connue et dont une barbe sans grâce, sans couleur précise, augmentait encore l'expression chagrine.

Il s'assit au bord de mon lit, d'un air accablé, puis il se mit à faire craquer les articulations de ses doigts, manie qui me mettait hors de moi.

— Eh bien, dit-il, tu n'es pas mal ici. Tu n'as jamais été trop soigneux. Oui. Ta mère, la pauvre femme...

— Au fait, dit-il, voici l'argent de ton mois. Je ne me suis pas pressé. Je devais venir à Paris et savais qu'en cas de besoin...

Mon père ne finissait jamais les phrases. Pour une fois, je lui en sus gré. Comme je rangeais l'argent sans répondre, il prit son chapeau :

— Veux-tu déjeuner avec moi, Antoine ?

— Non, papa. Je suis invité.

Il allait partir. Il avait la main sur le bouton de la porte et le tourmentait distraitement. Il revint jusqu'à moi, m'embrassa comme il faisait toujours, en soupirant, et dit encore :

— Les femmes, tu sais... Mais j'espère bien qu'à ton âge...

Il était déjà dans l'escalier. J'eus envie de rire.

X

Simon me disait parfois :

— Vous êtes bien sauvage, Rességuier. Venez donc bavarder cinq minutes à la table des Russes. Ils sont intéressants.

Je résistais sans trop de peine à cette invitation. Une secrète répugnance muselait ma curiosité. Simon le sentait, me considérait en riant, haussait les épaules :

— Vous avez tort. Le monde vient à vous. C'est une heureuse fortune. Faites au moins deux pas pour le voir.

Ces deux pas n'arrêtaient guère Simon. Il s'installait des heures entières à la table des Russes et engageait des controverses délirantes qu'il essayait de reprendre avec moi :

— Vous n'aimez donc pas à discuter ? disait-il. Avez-vous la tête si froide ? Vous ! Un jeune homme.

— Je vous demande pardon. Au contraire, je ne déteste pas les échanges d'idées, Simon. Mais ces disputes inutiles...

— Inutiles ! Qu'en savez-vous ? Et quand bien même. Ecoutez nos voisins : ils disent énormément de sottises. N'empêche qu'ils peuvent bouleverser le monde avec leurs paroles. Franchement, Ressé-

guier, les conversations de Marat ou de Saint-Just, en 1787 ou 1788, ce n'était peut-être ni très reluisant ni très malin. En 82, j'ai eu l'honneur de rencontrer Hippolyte Taine, chez mon oncle, Azarias Lévy, l'historien. J'avais un peu plus de vingt ans. Imaginez mon émotion. Je m'attendais à quelque palabre inouïe sur l'art de la Renaissance ou sur la littérature anglaise. L'illustre philosophe n'a parlé que du prix des pommes de terre. L'important, ce n'est pas ce que nous disons : l'homme le moins bavard et le plus judicieux lâche encore, dans une seule journée, un nombre respectable de niaiseries. L'important, c'est ce que les événements peuvent nous amener à faire. Il est toujours émouvant de contempler un peuple à la veille du grand chambard. Quand je regarde un de ces pauvres bougres, tenez, Iankélévitch ou Poliakoff, par exemple, je me demande toujours si ce n'est pas lui que le sort doit choisir et qui, dans dix ans, imposera ses lois à cent millions d'êtres humains. Iankélévitch, premier ministre ! Iankélévitch, dictateur ! Qu'est-ce que vous en dites ?

— Oh ! Simon, soyez sérieux. Iankélévitch...

— Pourquoi non ? Vous vous faites, de l'homme d'Etat, une idée glorieuse parce que vous n'avez jamais fréquenté dans les milieux où ces gars-là se manifestent. Soyez raisonnable. Elever Iankélévitch jusqu'à votre type du ministre, c'est peut-être aventureux. Alors ramenez votre type au niveau de Iankélévitch, et tout s'arrange. D'ailleurs Iankélévitch est très intelligent. Je lui trouve une tête politique.

Simon dit encore, avec un soupir d'envie : « Iankélévitch possède une mémoire prodigieuse. »

Iossif Iankélévitch n'était pas un tout jeune homme. Mille rides se tordaient sur son visage gros comme une pomme. Le crâne, bossué, chauve à demi, était assez beau. Parfois, Iankélévitch, cessant de travailler ou de discourir, tombait dans une méditation somnolente : l'un de ses yeux restait fixe, tandis que la prunelle de l'autre remontait lentement et s'allait cacher sous la paupière ; les lèvres, disjointes, laissaient entrevoir une mâchoire gâtée ; de seconde en seconde, un spasme imperceptible secouait les oreilles. A de tels moments, Iankélévitch m'inspirait un véritable effroi.

Chef reconnu du petit groupe, il avait pour lieutenant un garçon nommé Poliakoff, jeune, élégant, toujours bien rasé, poil crépelu, binocle d'or. La voix de Poliakoff, qui semblait prendre naissance dans la concavité du palais et s'extérioriser par le nez, s'entendait de fort loin et me donnait sur les nerfs.

— Ils ne sont pas tous juifs, m'expliquait Simon. Ce grand rouquin, Tchernitchev, est un Russe-Russe, un ancien ouvrier de Samara. Il paye ses frais d'études en travaillant ici, comme masseur, dans un hammam. De toute la bande, Tchernitchev est, seul, exilé politique. Les autres viennent en France chercher un diplôme qui leur donnera droit de mener là-bas une existence humaine. Iankélévitch et Poliakoff sont juifs, évidemment. Rubinrot aussi ; mais, celui-là, vous ne l'avez même pas remarqué. C'est

qu'il possède au suprême degré le don de passer inaperçu. Tous ces garçons, qui ne sont pas, Iankélévitch à part, beaucoup plus âgés que vous, ont déjà souffert, soyez sûr, même le séduisant Poliakoff. Des souffrances que vous ne pouvez guère imaginer : celles de l'orgueil surtout, au prix desquelles toutes autres ne sont rien. Nous autres, juifs français, nous sommes si tranquilles, maintenant. Depuis l'Affaire, notre position est admirable. C'est presque inquiétant. Nous sommes trop heureux. Je dis « nous », ce qui ne signifie pas qu'il s'agisse de moi. Oui, nous allons nous avachir. Nous engraissons, moralement surtout. Engraisser, c'est bon, voyez-vous ? C'est dangereux quand même. Ceux de Russie n'en sont pas là. Ce que vous voyez ici, ce n'est qu'une image inversée de la Russie : un Tchernitchev pour dix Poliakoff. Là-bas, c'est un Poliakoff pour cent Tchernitchev. Il n'en faut pas plus. Une toute petite cartouche de fulminate pour faire péter le gros tonneau de poudre. Ah ! Ah ! nous sommes le sel de la terre ! Allons, Rességuier, dites-moi donc, encore une fois, les branches de l'artère humérale. Vous êtes très calé, il faut me donner une petite leçon. Vous le voyez, avec vous, je joue franc jeu. Je vous recherche, d'abord parce que vous me plaisez, ensuite parce que vous êtes capable de m'apprendre quelque chose.

Simon me donnait des bourrades cordiales. Il ajouta :

— Voilà nos Russes qui retournent leur « sujet ». Tant mieux pour vous.

— Et pourquoi donc ?

Simon crut bon de lancer vers Anne un coup d'œil discret et de parler plus bas.

— Vous n'aurez qu'à lever les yeux pour voir Daria Herenstein. Elle est très belle. La suavité d'Esther, la noblesse de Judith !

Je secouai la tête d'un air indifférent. L'œil de Simon s'éclaira :

— Vous ne comprenez pas, mon petit. Quand les femmes de chez nous sont belles, l'univers entier peut se jeter à genoux.

Je dus convenir que Daria Herenstein était belle. Depuis le début de nos travaux, la jeune fille était placée de telle façon que je la voyais à peine. Une nuque laiteuse sur laquelle se tordaient de grosses nattes d'un noir velouté. Parfois, j'apercevais le profil : pureté peut-être un peu froide, mais parfaite. Il m'arrivait aussi de rencontrer Daria Herenstein soit au vestiaire de l'amphithéâtre, soit aux conférences de la Faculté. Je l'admirais comme une figure de marbre, une créature d'un autre monde.

Les Russes changèrent donc de place et je vis Daria Herenstein. Entre le museau de Mariéton et la silhouette drolatique de Mazurkiewicz, la jeune fille brillait d'un éclat limpide : joyau dans le bric-à-brac.

Etait-ce la nouveauté du spectacle ou les propos enflammés de Simon, je me surpris à songer, le scalpel en l'air, et à contempler Daria Herenstein. Elle n'était pas fort attentive à sa besogne et travaillait du bout des doigts, qu'elle avait longs et

fuselés. On eût dit une souveraine réduite à des pratiques de sorcière. L'insistance avec laquelle je l'observais lui fut sans doute sensible : elle arrêta sur moi des yeux d'un noir trouble et profond. Un regard qui m'arrivait à travers des siècles de légende, à travers mers et continents.

Il est facile, après coup, d'interpréter à pressentiment les émotions où nous retrouvons le principe d'une aventure. Je veux quand même signaler l'anxieuse délectation que ce regard fit naître en moi.

Je m'y abandonnais encore quand Anne se leva pour partir. Je la suivis avec empressement. Aussitôt dans la rue, je me mis à parler, à plaisanter, à fredonner, à raconter mille anecdotes saugrenues. Anne m'écoutait d'une oreille, souriait, rêvait. Et soudain, m'interrompant au milieu d'une diatribe que j'improvisais contre notre prosecteur :

— Cette jeune fille est belle, dit Anne à mi-voix.

Je feignis l'étonnement :

— Quelle jeune fille ?

— La Russe, notre voisine.

— Vous trouvez ? répondis-je avec une moue d'indifférence. Ce genre de grâce exotique dissimule souvent un vide inquiétant.

Anne secoua la tête.

— Grâce ? Oh, non ! Elle n'est pas gracieuse : elle est belle. Elle est, en outre, intelligente.

— Qu'en savez-vous ?

— Je lui ai parlé, plusieurs fois, ces jours-ci. Quel visage étonnant ! Et cette bouche, quand elle s'anime...

— Vraiment, dis-je avec un peu d'irritation, ce qui me surprit moi-même, vraiment, je ne vous croyais pas si minutieuse observatrice.

— Je suis comme tous les myopes, répondit Anne. Je vois peut-être mieux que vous et que la plupart des autres hommes, parce que je suis obligée de regarder plus attentivement.

Je n'aurais su dire pourquoi cet entretien me donnait de l'humeur. Je fis en sorte de le détourner et j'y parvins.

Le reste de la soirée ne m'a laissé qu'un souvenir incolore et mélancolique. En revanche, ma nuit fut détestable, traversée de rêves exténuants que je pourrais encore raconter, jusque dans les moindres détails. Nous sommes à Clamart. Simon se chamaille avec Iankélévitch et Poliakoff. La salle entière se met à vociférer. Soudain, gagnés par notre délire, les cadavres entrent en danse, nous accablent de reproches puis de coups. Grondement d'émeute. Bourbasse et Toïvo Anttila, dominant le tumulte, entonnent un duo dramatique. Anne me saisit la main : « Antoine ! Antoine ! au nom du ciel, suivez-moi. Laissons ces furieux. » Mais il me serait impossible de bouger le petit doigt : je suis pétrifié, fasciné. Je ne détacherai plus mes yeux de Daria Herenstein. Elle trône, sur le grand poêle, splendide et parée, telle la Reine de Saba proposant des énigmes au roi Salomon. Cadavres et vivants se prennent par la main, nouent autour de la salle une farandole forcenée. Et, tout à coup, la porte s'ouvre : les enfants de Cyrille paraissent, couronnés de fleurs. A leur

vue, les cadavres terrifiés rampent jusqu'aux tables et s'y couchent comme des chiens. Anne gémit : « Je ne peux pas croire que je ne serai pas heureuse. » Mais Daria Herenstein s'est dressée, sur le grand poêle. Ses vêtements royaux viennent de tomber à ses pieds...

Je me réveille, échiné. Je souffre beaucoup de la tête. La matinée languit à travers maintes besognes douloureuses. Anne est souffrante et ne dit mot. Nous arrivons à l'amphithéâtre. J'ai le ferme propos de travailler comme une brute, de m'acharner sur ma besogne et de ne pas lever le nez.

La journée d'hiver est blême et pesante. Il a plu : nos vêtements sentent le mouton mouillé. Des coups de vent rabattent la fumée des poêles. L'odeur de la cendre humide se mêle aux relents du phénol. Je suis encore tout imprégné de mon cauchemar. J'ai l'impression qu'il se prolonge dans ma vie, qu'il déteint sur la sinistre réalité. Je retrouve mes angoisses nocturnes. Nos préparateurs sont absents, comme d'habitude. Plus de la moitié des élèves braillent, en chœur, une complainte à la fois barbare et grotesque. Mariéton, debout sur une table, jongle avec les seaux à charbon, contrefait le bateleur, feint d'avaler des éclats de vitre et s'enfonce de longues épingles dans le gras des bras. Mes voisins de gauche eux-mêmes, « les paysans », comme je les appelle, semblent divisés par une sourde chicane. J'entends Huc gronder : « Vous n'êtes que des hommes de peu, des chiens lubriques ! Pouah ! Vous pouvez courir à vos saletés. Vous vous en mordrez les pou-

ces. » Bourbasse, armé d'une pince de dentiste, se promène d'une table à l'autre et demande qu'on lui permette d'extirper les dents aux cadavres, soi-disant pour se faire la main. Les « pommes à l'huile » s'entretiennent d'un bal et des habits qu'il conviendra d'y arborer. La table des Russes semble en pleine effervescence ; mais Daria n'est pas encore là. Je le remarque tout de suite. Je ne vois plus que cela. Malgré mes résolutions, je ne peux m'empêcher de surveiller la porte. Sale journée ! Mon travail ne parvient pas à me retenir. Je le sens, et m'injurie en secret : « O lâche ! Lâche ! Cœur lamentable ! Volonté de coton ! »

Ah ! Voici Daria Herenstein.

Elle s'assied à sa place et, tout aussitôt, — je ne m'abuse pas — me cherche des yeux. Elle incline légèrement en avant un beau front blanc sur lequel glissent d'épais bandeaux. Ai-je pris la résolution de ne pas regarder Daria Herenstein ? Je ne vois qu'elle. Mais doigts s'agitent au hasard. Je viens de couper le gros nerf que j'avais si soigneusement disséqué la veille. Ma préparation sera gâchée. Pourquoi s'obstiner ? Je me lève. Je fais craquer, d'un geste machinal, les articulations de mes doigts. Comme mon père ! Oui, tous ces imbéciles ont bien raison : je ressemble à mon père. Quelle humiliation ! Pas plus d'énergie que mon père !

Daria cause avec Simon. Ils tournent, de temps en temps, la tête vers moi. Eh ! pourquoi s'occupent-ils de moi ? De quoi se mêle donc Simon ? Tiens, il me fait signe. Il sourit. De l'index, il m'appelle. Irai-je ?

Je suis debout. Mon indécision doit se voir. Anne l'a déjà devinée. Elle me lance, par-dessus le cadavre, un regard que je ne comprends pas très bien, mais qui me meurtrit le cœur. Qu'ordonne la volonté ? N'est-ce pas, justement, de me délier de ce regard, de faire acte d'homme affranchi, d'aller rejoindre Simon ?

J'y vais. Me voici devant la table des Russes. L'invisible Rubinrot — ce ne peut être que lui — me glisse un tabouret sous les fesses. Simon vient de me présenter :

— Notre ami Rességuier. Un homme que vos idées ne manqueront pas d'intéresser.

Iankélévitch m'examine à la dérobée. Déjà, son œil fantôme remonte dormir sous la paupière. L'autre œil regarde attentivement quelque chose qui doit être derrière moi. Non, non, je n'aime pas cet homme !

Tchernitchev me serre la main, si fort qu'il me fait très mal. Je vais pâlir. Non. Poliakoff est déjà sur moi. Je me redresse. Le beau garçon se tient très raide, la nuque bandée, le menton hautain. Son sourire, qui veut être aimable, est offensant. Il parle un français correct, mais que le nasonnement rend presque incompréhensible.

— Simon, dit-il, nous a donné grande envie de vous connaître. Vous devriez nous faire le plaisir de venir parfois à nos réunions du jeudi. N'est-ce pas, Iossif ?

Iankélévitch approuve, de la tête, sans une parole. Je suis très embarrassé. Simon me presse :

— Acceptez l'invitation, Rességuier. Nos camarades ont organisé un petit phalanstère. Il faut voir ça. Vous êtes curieux et intelligent, vous ne perdrez pas votre temps.

Je vais répondre « non ». Daria Herenstein me lance un regard sérieux, presque sévère. J'ouvre la bouche et m'entends dire :

— Merci. J'irai, jeudi prochain.

— Vous vous intéressez aux problèmes sociaux ? reprend Poliakoff.

Je suis bien étonné de ma réponse :

— Oui. Passionnément.

Poliakoff ébauche un doucereux sourire :

— Vous avez lu votre Proudhon ?

— Proudhon ? Non, pas encore.

— Mais vous avez lu Fourier ?

Je me sens mal à l'aise. Je suis obligé d'avouer que je ne connais ni Fourier, ni Blanqui, ni Leroux, ni Bazard, ni Marx, ni Kropotkine. Je n'ai rien lu. Poliakoff a l'air de me faire passer un examen.

— Alors, que lisez-vous ?

Je me ressaisis et réponds avec orgueil :

— Verlaine et Rimbaud.

— Oh ! siffle Poliakoff, ce ne sont pas des sociologues.

Iankélévitch sort de sa torpeur :

— Ce sont de grands poètes, murmure-t-il, mais des hommes dangereux.

— Dangereux ?

— Oui, votre Rimbaud est un redoutable individualiste.

Il ébauche un geste de répudiation :

— Nous nous défions des poètes.

— Comme Platon ?

— Peut-être.

Poliakoff ne cesse de sourire. Je vois toutes ses dents. Très blanches, inquiétantes. Il revient sur moi, proie facile :

— C'est égal, ils ne sont pas nombreux (il prononce noummbré) les Français qui s'intéressent aux questions sociales, même en amateurs. Nous serons heureux de vous recevoir chez nous.

Vais-je éclater de rire au nez de Poliakoff, lancer une impertinence et m'esquiver ? Non. Daria Herenstein s'est mise à parler. Comme sa voix est mélodieuse !

— Iachka, dit-elle, il n'est pas nécessaire d'avoir lu tous vos livres pour penser comme un homme. Tchernitchev n'a pas lu plus de vingt lignes de Kropotkine et, pourtant, nous l'aimons tous. N'est-ce pas, Tchernitchev ? — Le rouquin secoue la tête avec un rire débonnaire. — Monsieur Rességuier, venez nous voir si vous avez de la sympathie pour nous, voilà tout.

Daria me tend la main. Je m'incline, prononce des paroles inintelligibles et retourne à ma place. Je ne pourrai tout de suite remettre de l'ordre dans mes traits qui doivent être grimaçants. Mon visage me fait mal. Je n'ose regarder Anne et, cependant, je sens, sur moi, glisser quelque chose d'aussi réel, d'aussi charnel qu'une main. Je saisis mon scalpel et tombe dans une méditation confuse qui ressem-

ble à mon cauchemar. Quelle singulière, quelle misérable journée !

La fraîcheur de la rue me tira de cette léthargie. Un grand vent s'était élevé qui semblait mettre en déroute les dernières lueurs du jour. Tout près de nous, un réverbère qu'on venait d'allumer se prit à chanter : une longue plainte d'orgue, coupée de sanglots. Je respirais profondément, pour me laver l'intérieur, me purifier l'âme. Et je marchais vite. Alors, Anne :

— Où allez-vous, Antoine ?

— Où vous voudrez.

Je ne pourrais reconstituer l'itinéraire de cette promenade : il se tordit, se replia, se noua vingt fois sur lui-même dans ces ruelles qui courent, pressées, furtives, au flanc de la colline Sainte-Geneviève. Je m'enivrais de paroles creuses. Petit à petit, cette fièvre tomba et nous ne disions plus rien depuis longtemps quand nous parvînmes au milieu de la rue toujours déserte qui descend vers la Seine, entre le Jardin des Plantes et la Halle aux vins.

Succédant à l'exaltation, une détresse profonde s'était emparée de moi. Ma lassitude fut soudain telle que je m'arrêtai pour l'éprouver, pour la savourer. Je dus m'adosser à une muraille. J'avais, sous le bras, une serviette pleine de livres. Des livres ou du plomb ? J'enlevai mon chapeau, pour recevoir le grand vent sur mon front.

Je revois avec exactitude les moindres circonstances de cette scène. La partie de la rue où nous nous trouvions alors n'était que faiblement éclai-

rée. Anne se tenait immobile devant moi. Je distinguais mal son visage ; mais, dans ses pupilles dilatées, se concentrait toute la nuit.

Anne était plus petite que moi. Je la vis grandir. Elle venait de se dresser sur la pointe des pieds. Son haleine m'arrivait, toute chaude, dans le vent glacé. Et, soudain, Anne me couvrit le visage de baisers.

Je me rappelle que ma serviette tomba ; le contenu s'en répandit sur le trottoir. Je balbutiais : « Anne ! Anne ! » Mais, déjà, la jeune fille, agenouillée sur les dalles humides, ramassait mes cahiers et mes livres, sans répondre.

XI

J'ai longtemps cru que Robinson avait instruit un perroquet pour se procurer l'illusion d'entendre une voix humaine. J'ai relu le cher vieux livre et l'admiration que je porte à Daniel Defoe s'en trouve accrue. Nul doute : si Robinson forma patiemment cet oiseau, c'est pour avoir un auditeur. « Tout en travaillant au logis, dit-il, je m'amusais à parler à mon perroquet. » Je voudrais reproduire ici la charmante gravure où l'on voit Robinson narrant son infortune à la bête attentive.

La rue Saint-Jacques n'est pas une île déserte ; pourtant je me sentis cruellement seul, en revenant chez moi, le soir de ce jour-là. Anne ! Daria ! Quelle anxiété ! Quelle richesse dans mon cœur ! A qui me livrer ? A qui m'offrir ? A qui demander lumière sur moi-même ? Que n'avais-je, à défaut d'amis, une humble société, un perroquet, un chien, un chat ! Je ne pouvais quand même raconter mon histoire aux murailles.

Il n'y avait pas de cheminée dans ma chambre. J'allumais, par les trop grands froids, un petit réchaud à pétrole qui fredonnait comme une guêpe, répandait une odeur délétère et ne donnait point de chaleur.

Je n'allumai ni mon poêle ni ma lampe. Pendant

plus de deux heures, enveloppé dans une couverture, je me laissai bercer par une demi-somnolence qui n'était pas un vrai repos. J'avais, d'abord, tiré de ma pipe quelques bouffées dont je fus écœuré. Que pouvait le tabac ? Il faisait si noir que je ne voyais même pas ma fumée. Anne ! Daria ! Les deux visages comparaissaient à mes yeux. Les deux noms couraient sur mes lèvres.

J'avais le cœur gonflé d'une émotion qui ressemblait tantôt à la félicité, tantôt à la consternation.

Je commençai de grelotter et de claquer des dents. Dormir ? Il n'y fallait pas songer. Que faire ? Sortir ? Errer seul dans les rues nocturnes ? Non. La brasserie ? Je ne m'y plaisais guère. Je n'avais nul besoin de bruit. Mais connaître quelqu'un à qui parler ! Eh ! de qui, de quoi ? De moi. Je le compris obscurément. Je n'avais personne à qui parler de moi. Et cependant pouvais-je, sans assistance, penser à toutes les choses extraordinaires qui m'étaient arrivées déjà, qui ne pouvaient manquer de m'arriver encore ? A l'aide ! A l'aide !

De l'autre côté du couloir, j'entendis fermer une porte. La servante du premier étage ! Je la connaissais, je la rencontrais souvent dans l'escalier et nous échangions un salut amical. C'était une fille vieillissante, maigre, minable. L'idée me vint d'aller frapper chez elle, sous un prétexte quelconque, — demander une allumette, un morceau de bougie, — et de lier conversation. Entendre une voix !

Il fallait que ma disgrâce fut grande, car j'entrepris de réaliser ce projet et me glissai dans le couloir.

La chambre de la servante était ouverte. Une lampe brûlait sur la table. La pauvre fille, debout sur une malle, regardait, par la fenêtre, une chose que je ne voyais pas et qui devait se passer dans la maison voisine. Elle regardait, le cou tendu, et sanglotait tout bas en déchirant entre ses dents le coin de son châle.

Une seconde, je restai là, décontenancé devant cette douleur incompréhensible. Et je rentrai chez moi sans bruit.

A ma surprise se mêlait un sentiment de honte. Ainsi donc, Antoine Rességuier, le fier, l'indomptable, souffrait de l'abandon au point de rechercher la société d'une malheureuse servante. Quelle leçon ! Parler de moi ! Je voulais parler de moi ! N'avait-elle point assez d'elle-même, cette femme ? N'avait-elle point assez de sa propre douleur ? Oh ! comme j'étais dépourvu de caractère ! Je ne pouvais supporter le rude climat de la solitude.

Je fis quelques tours sur place. Décision. Allumer ma lampe, ouvrir un livre, travailler, en dépit du froid, me châtier. J'en étais là de ce jugement quand j'entendis tousser, de l'autre côté de la cloison. Soulagement et volte-face. Avais-je donc oublié « ma belle voisine » ? M. Aimé Lefaur était chez lui. La providence avait placé, près de moi, le compagnon choisi pour une soirée de malaise. Mes résolutions de travail s'effondrèrent et j'allai frapper à la porte du vieillard.

Une voix me répondit, si faible que j'hésitai d'abord à faire tourner la clef. La voix s'éleva de nouveau. J'entrai.

La chambre de M. Lefaur était pleine de fumée. Le bonhomme, à croupeton devant la cheminée, soufflait sur un monceau de paperasses en feu.

— Ah ! c'est vous, dit-il. Vrai ! Je ne vous attendais pas. Ça ne fait rien, entrez quand même.

— Je vous demande pardon...

— Entrez ! Vous ou quelque autre, je n'ai pas de secrets. Je ne vois pas...

Il fut interrompu par un accès de toux.

— Vous êtes souffrant ? demandai-je avec embarras.

— Non, pas souffrant. Malade, très malade. Et cette fumée m'irrite les bronches. Tant pis ! Tout y passera.

Il gémit et montra du doigt son armoire :

— Voyez, monsieur Recélier. — Non, ce n'est pas Recélier, c'est peut-être Régissier, je ne sais plus, ma mémoire faiblit. — Voyez, j'ai déjà presque tout brûlé. Oui, les rouleaux, le travail d'une vie ! Toutes mes pensées !

— Est-il possible ?

— Possible ? Mais c'est fait. L'humanité ne mérite pas que je lui laisse mes documents. Je ne dis pas que M. Jusseaume soit un méchant homme. Il ne m'avait jamais, jusqu'ici, traité de façon déshonnête. Et voilà, ce matin, il m'a parlé plus durement qu'on ne parle aux bêtes. Alors, je brûle tout. Au fait, vous ne connaissez pas M. Jusseaume. C'est mon chef de rayon. Un imbécile, un pitoyable imbécile. Je brûle tout. Non, pas tout...

Il s'était remis à quatre pattes et, entre deux

phrases, soufflait sur le feu. Les rouleaux flambaient mal. L'âcre fumée me corrodait les paupières. Le bonhomme reprit :

— Pas tout ! Celui-ci ne sera brûlé qu'avec moi. Car je veux être incinéré, monsieur, je crois vous l'avoir déclaré déjà.

Il alla, sur les genoux, jusqu'à sa table, en ouvrit le tiroir.

— J'ai mis, là-dedans, une lettre où sont formellement exprimées mes dispositions dernières. Puisque vous êtes ici, ne l'oubliez pas, monsieur Régissier.

— Avez-vous, lui dis-je, besoin de quelque chose ? Puis-je vous être utile ?

Il secoua la tête.

— Ce que je peux vous dire ne vous intéresserait pas. La fumée vous incommode. Allez, monsieur ! Et pardonnez-moi cette médiocre réception. Il me reste encore une dizaine de rouleaux à détruire.

Le plus grand don que l'on puisse faire aux hommes est celui d'une oreille ouverte. Que de fois j'ai couru, dans la hâte de répandre mon cœur. Que de fois j'ai dû ravaler mon message, me taire, écouter. Il m'a fallu plus de vingt ans pour adopter, en définitive, cette affligeante sagesse : je ne fais plus de confidences, j'en reçois. Et c'est peut-être par besoin d'un dédommagement infini que je me délivre en secret sur ce papier désert. Encore ne suis-je pas certain que ce papier n'a pas envie de me raconter son histoire.

En revenant dans ma chambre, pour me mettre au lit, je compris que tous les êtres ont leur fardeau,

qu'il est illusoire de prétendre les en soulager et que vouloir les intéresser à notre drame personnel est une entreprise encore moins indiscrète que chimérique.

Cette pensée sans issue me procura quand même un sombre apaisement qui me conduisit au sommeil.

Je me réveillai bien avant le jour. Anne ! Daria ! Les deux images surgirent aussitôt devant moi. Que m'arrivait-il ? Qu'allait-il m'arriver ? Que signifiait ce ragoût de plaisir et de tristesse ? Prendre la vie plus simplement ? Hélas ! Appelais-je Anne, dans mon cœur, et je voyais apparaître aussitôt le blanc visage de Daria. Anne m'aimait. Elle me l'avait témoigné. Quelle muette éloquence ! Deux mois plus tôt, la certitude qu'une femme pût m'aimer m'eût rempli de gloire. Non sans étonnement, je constatai que cette certitude ne me procurait qu'une tendre impression d'inquiétude et de mélancolie. Aussitôt j'entrevis, en pensée, la silhouette de Daria. Elle se tenait devant moi, majestueuse, lointaine. Oh ! Daria ! L'idée que je pourrais toucher le bas de sa jupe... Je me mis à trembler.

Le jour parut. Je sautai du lit et courus devant mon miroir. J'étais beau ! Peut-être un peu romanesque, avec ces cheveux en désordre, ces yeux meurtris, ce teint mat. Mais beau. Comme il ne faisait pas encore très clair, je m'approchai de la glace jusqu'à la toucher et fis, de mes traits, un examen plus sévère. J'avais le nez court, la bouche trop charnue, le front trop bombé, les oreilles larges, la peau râpeuse. Comme je me déplaisais. Je fis deux

ou trois grimaces et détournai la tête. Je me vis, alors, jambes nues, chemise flottante. Oui, j'étais laid et, ce qui est plus grave, ridicule. Vite, une punition : l'eau froide, sur tout le corps ! C'était encore un plaisir.

Je devais retrouver Anne sous les galeries de l'Odéon. Elle était la première au rendez-vous et me tendit la main, comme d'habitude. J'espérais et redoutais un entretien qui n'eut pas lieu. Au moment de traverser une rue, Anne me prit le bras et peut-être le serra-t-elle un peu fort. Pourtant elle semblait sereine, allégée. Nous passâmes, à l'hôpital, une matinée sans histoire.

L'après-midi fut moins limpide. A peine au pavillon, je reçus la visite de Poliakoff.

— Nous comptons sur vous, jeudi soir, dit-il. Venez. Notre amie, mademoiselle Herenstein, me prie d'insister pour que vous nous fassiez ce plaisir. Je pourrai vous prêter des livres.

Daria semblait suivre, de loin, la démarche de Poliakoff. Elle fit, des sourcils, qu'elle avait fort noirs et lustrés, un signe imperceptible, comme pour dire : « Oui, j'insiste. »

— C'est convenu, répondis-je à Poliakoff.

Anne avait entendu. Je ne pus remarquer, dans toute sa personne, le moindre tressaillement, et pourtant j'eus la conviction qu'elle souffrait. Je souffris avec elle.

Poliakoff s'en fut. Je fis l'impossible pour m'intéresser aux muscles de l'avant-bras.

Dix minutes plus tard, j'étais assis à la table des

Russes. Je passai près d'eux la majeure partie de l'après-midi. Vers quatre heures, ils partirent, tous ensemble, et je revins à ma place. Les élèves s'en allaient. Cyrille, armé d'une seringue, injectait de la cire fondue dans le cœur d'un « sujet ». Juché sur un tabouret semblable à ceux des bars américains, membres reployés, genoux aux dents, M. d'Etagnac regardait Cyrille opérer. La blouse du vieillard pendait jusqu'à terre, comme une aile, si bien qu'il avait l'air d'un oiseau triste. La nuit approchait, l'ombre opaline dans laquelle tous les souvenirs de cet hiver-là sont à jamais noyés. Soudain mon cœur se serra, je retins mon souffle : Anne s'était mise à chanter. Une voix frêle et basse que je ne lui connaissais pas.

— Anne, qu'avez-vous ? murmurai-je.

Elle répondit, sans me regarder :

— Je n'ai rien, je chante.

Nous restâmes ainsi près d'un quart d'heure. Notre « sujet », encore presque intact, était un homme, jeune, très maigre, avec de longs cheveux bouclés. « Il y a six mois, trois mois, moins peut-être, pensai-je, celui-là riait, pleurait, chantait, s'agitait comme nous. Quel repos maintenant ! »

Les hommes ont tout éprouvé, tout dit, tout écrit. Qu'importe, puisque chaque homme doit, en dépit des livres, refaire, seul, son expérience. J'étais alors à l'âge romantique ; mes vaines méditations, je les rapporte, par scrupule d'exactitude, et ce même scrupule m'incline à leur conserver, dans la forme, l'emphase juvénile qu'elles avaient alors. Je n'ignore

pas que des millions d'hommes ont, avant moi, célébré la même tristesse. Je sais aussi que tous ceux de l'avenir seront, en leur temps, introduits à la connaissance de la mort et qu'ils la chanteront, comme nous, avec leur âme nouvelle, avec nos vieux mots.

Le soir, au moment de quitter Anne, sur le seuil de sa maison, je dis, avec une feinte hésitation :

— En définitive, je ne sais si j'irai là-bas.

Cette fille extraordinaire ne me répondit qu'un mot :

— Où ?

Je haussai les épaules et m'éloignai.

Plusieurs jours passèrent. Chaque matin, je retrouvais mon amie, l'admirais tendrement et prenais la résolution de ne plus regarder Daria Herenstein. A peine à l'amphithéâtre, je perdais la maîtrise de mes pensées et de mes actes. J'allais m'asseoir chez les Russes et j'y fumais pipe sur pipe en discutaillant. Les mots m'enivraient. Je commençais de produire « mes idées » et les défendais avec enthousiasme, avec intransigeance. Il me serait bien impossible de dire aujourd'hui ce qu'étaient ces fameuses « idées ». Daria m'approuvait de la tête. Je devenais éblouissant. Simon, planté devant nous, les mains dans la ceinture de sa blouse, m'observait avec insistance.

Un soir, je vis Anne ranger sa trousse bien avant l'heure habituelle.

— Vous partez déjà ? lui dis-je. Attendez-moi.

— Non, j'ai quelques courses à faire.

Je la laissai partir.

Ce soir-là, comme j'allais quitter le vestiaire, je me trouvai face à face avec Huc, un des « paysans ». Il portait un macfarlane hors d'usage, de gros souliers, un feutre sans forme. Il me considéra d'un œil enflammé :

— Alors, quoi ? fit-il. Tu n'en as pas assez d'une ! Après la blonde, la noire ! Je te croyais un homme et tu n'es qu'un salaud, comme les autres. Un pisteur de femelles !

Digne de ses pures doctrines, Antoine Rességuier fût peut-être tombé sur Huc à coups de poings. Tout au contraire, je baissai les yeux et me sentis pénétré d'un délicieux opprobre.

— Oh ! dis-je, la voix dramatique, tu ne peux pas comprendre.

— Pas comprendre ! Rien de plus simple. Tu as le feu au derrière, comme les autres.

— Quels autres ?

— Les autres, mes copains : Bourgelat, Chabot, Delbosse, la Boule. Surtout la Boule ! C'est Bron qui leur a tourné la tête. Nous étions encore en philosophie, au lycée de Belfort, qu'il se vantait déjà d'aller au claque...

— Huc, je peux t'affirmer...

— Affirmer quoi ? Oui ! Je sais : toi, c'est le grand sentiment, le tra-la-la, l'œil à l'envers. Va donc ! Tu n'en as pas moins le feu quelque part. Eux, les autres, c'est franc : la bouche baveuse et le nez qui renifle. Bron est une grande fripouille. Ah ! Satan ! Les autres se traînent comme des larves derrière

lui. Quand nous sommes arrivés ici, au mois d'octobre, je les avais bien en main. Pendant plus de six semaines, ils se sont comportés comme des hommes. Ils ne connaissaient pas Paris, ils étaient timides, beaucoup trop timides. Le soir, nous allions nous promener jusqu'au pont Saint-Michel. Pas plus loin. Pendant six semaines, ils n'ont pas même osé franchir la Seine. Et puis, Bron est arrivé. Nous habitons, tous ensemble, au coin de la rue d'Ulm et de la rue Lhomond. Ça devient tout doucement l'enfer, là-dedans. Je ne peux plus les tenir. Des bourriques ! Ils vont jusqu'aux grands boulevards et, depuis la semaine dernière, jusqu'à Montmartre. Et ça ne parle que de poules, ça ne rêve que de poules. Ça se met du cosmétique, du « sent-bon », des saletés. Et maintenant, voilà Bron qui nous amène son brancard...

— Son brancard ?

— Oui, son espèce de femme.

— Vraiment, Huc...

— Non, pas Huc. Tout le monde m'appelle Biel, le Biel. C'est comme la Boule, dont le nom est Tallegrain. Ah ! cochonnerie ! Toi, je te croyais un homme. Vois-tu ? L'avenir est aux chastes. Il faut être chaste ! Viens prendre un bock.

Nous allâmes boire un bock. Le Biel ne cessait de gronder. Il me plaisait cependant. Comme j'allais le quitter, il me serra la main d'une manière brusque et cordiale qui me ravit. Je fus sur le point de glisser aux effusions. J'avais si grand besoin d'effusions.

— Biel, lui dis-je, ne me juge pas sévèrement : je suis très malheureux.

Je n'étais pas très malheureux, mais croyais l'être à cette minute.

— Ah ! pauvre gars ! dit-il en me ressaisissant la main.

Il me repoussa tout de suite :

— Va bosser ! Il faut être fort.

Toute la soirée, je me répétai les paroles du Biel et je songeais : « Celui-là, c'est un fort ! Il a raison, mille fois raison ! L'avenir est aux chastes. Soyons pur ! »

Je m'endormis sur ces grandes pensées. Par malheur, on n'est pas maître de ses rêves et, la nuit même, j'en fis un qui manquait de pureté. Je me réveillai très las, très déçu : « Il ne suffit donc pas de vouloir être chaste ! »

C'était un jeudi. Dès le matin, je me persuadai que je n'irais pas chez les Russes, encore que je fusse parfaitement sûr d'y aller. J'eus le beau courage de travailler toute l'après-midi. Rubinrot vint me voir :

— Nous vous attendons ce soir, dit-il, parlant bas.

— Peut-être. Donnez-moi l'adresse.

Il me la glissa dans un souffle, avec des précautions de conspirateur.

Je quittai l'amphithéâtre derrière Anne et lui dis tout de suite :

— M'offrirez-vous une tasse de thé ?

— Venez, répondit-elle.

Quelle heure pleine de douceur et d'abandon

nous passâmes à prendre ce thé ! J'étais si content, si sûr de moi. Au moment de m'en aller, je dis avec un sincère élan :

— Ne nous quittons pas, voulez-vous ? Ma soirée est libre.

Anne m'effleura la joue d'un baiser rapide :

— Non, dit-elle. Je dois sortir.

Je soupai sur le pouce, regagnai mon logis et me mis au lit, avec des livres, des cahiers, des crayons.

Un quart d'heure plus tard, j'étais debout et je m'en allais chez les Russes.

Ils avaient loué, rue Claude-Bernard, un grand appartement dans une maison qui donnait sur des jardins. Je pense que les locataires réguliers étaient au moins une quinzaine, dont toute la tablée du pavillon A. Il y avait, en outre, des hôtes de passage qui restaient là huit jours, quinze jours, et qu'on ne revoyait plus. Certains n'y venaient passer qu'une seule nuit, comme à l'auberge, et disparaissaient. Je ne sais pourquoi Poliakoff faisait un cas particulier de la réunion du jeudi. Tous les soirs, il y avait « rasgovor », c'est-à-dire conciliabule. J'ai fréquenté quelque temps dans cette maison de la rue Claude-Bernard. J'y suis arrivé souvent à l'improviste et toujours pour tomber en plein « rasgovor ». Les membres de cette confrérie n'étaient pas tous étudiants. On y voyait deux ouvriers horlogers, les frères Kochelevitch, qui travaillaient en chambre près d'une fenêtre, et le soir à la lueur d'un bec Auer ; ils quittaient volontiers l'établi pour prendre part aux entretiens, boire un verre de thé, fumer des cigarettes. Il y avait un journaliste dont je n'ai jamais

su le patronyme et que tout le monde appelait Sémia. Il y avait enfin deux ou trois gaillards sans profession apparente et qui passaient la plus grande partie de leur temps couchés sur des sophas.

Ce fut Rubinrot qui vint m'ouvrir. Il me serra la main en s'inclinant très profondément et s'évanouit comme une ombre : Poliakoff était devant moi.

— Ah ! cher ami, dit-il, vous tombez bien. Vous allez voir Aïsik. Il nous a fait l'amitié de sa présence. C'est la fleur des philosophes. Notre futur Spinoza. Entrez donc.

Il m'introduisit dans une grande pièce dont j'eus d'abord quelque peine à distinguer les occupants, tant y était épaisse la fumée du tabac.

Les présentations se trouvaient à moitié faites ; il y avait là tous nos compagnons de l'amphithéâtre : Daria, qui se tenait, droite, près de la cheminée où brûlait un feu de coke, Iankélévitch, assis à l'orientale sur une couchette, entre son lieutenant Poliakoff et un étudiant de notre pavillon que je connaissais de vue et qui s'appelait Berlinsky. Aïsik était une sorte de nain : les mains énormes, les pieds toujours posés à angle droit, de longs cheveux jaunes et frisés. Sur un petit lit divan, dans un coin, se tenait une femme au visage souriant, jeune encore, mais envahi par la graisse ; au moindre mouvement, sa poitrine frémissait dans une blouse de soie bariolée. Les frères Kochelevitch et Tchernitchev étaient assis par terre, au milieu de la pièce. Deux portes s'ouvraient, à droite et à gauche, sur des chambres également éclairées, également enfu-

mées, et d'où sortait une rumeur de conversations.

— Pour finir, dit Poliakoff, il faut que je vous présente à notre éminent camarade Katz, chef de clinique adjoint, et que vous connaissez sûrement de nom. Il est notre hôte pour la soirée.

Poliakoff ajouta :

— Vous voyez, Katz, que nos jeunes condisciples français prennent intérêt aux réunions de notre groupe.

Katz fit, des épaules, un geste évasif. Il se tenait debout, dans l'embrasure d'une porte. A ma grande surprise, il était en blouse blanche, comme à l'hôpital, les bras nus, une petite calotte de velours sur la tête. Il me serra les doigts d'un air distrait et protecteur.

J'allai m'asseoir dans un coin de la pièce, sur un tabouret qu'on fit passer de main en main. La conversation, qui se faisait en russe à mon arrivée, reprit aussitôt, mais en français.

— Vous n'avez pas lu Feuerbach ? me dit Poliakoff avec son plus aimable sourire.

Je secouai la tête.

— Oh ! poursuivit Poliakoff, nous non plus. Qui peut encore perdre son temps à lire Feuerbach ?

— Je vous demande pardon, articula d'une voix obstinée le minuscule Aïsik. Je vous demande pardon : Feuerbach a posé le grand principe. Il a prouvé que, pour tuer l'Homme-Dieu, il ne suffit pas de tuer Dieu, il faut aussi tuer l'Homme.

Berlinsky fit un bond :

— A condition que vous transportiez, comme

Feuerbach, l'au-delà dans l'ici-bas. Ce n'est pas une solution.

— Non, certes, dit Poliakoff. Vous, monsieur Rességuier, que pensez-vous de cette idée ?

J'étais interdit. Je pris un instant de réflexion et consultai Daria du regard. Elle n'était pas aussi pâle qu'à l'habitude. Ses joues et son front s'échauffaient, se teintaient de rose.

— Parlez librement, dit-elle. Ici, toutes les opinions sont admises.

— C'est, murmurai-je, que je ne suis pas sûr d'avoir une opinion. En tout cas, je ne vois pas la nécessité de tuer qui que ce soit.

Aïsik se tourna vers moi, tout d'une pièce :

— Ne pas tuer ? Mais si vous admettez que le véritable divin soit inclus dans la personne humaine ! L'admettez-vous ?

Je ne répondis pas. Depuis quelques minutes, une voix de femme s'était élevée dans le fond de l'appartement et parvenait jusqu'à nous, dominant le tumulte du « rasgovor ». Une plainte sanglotante, une lamentation dans laquelle revenait sans arrêt le même mot, quelque chose comme « Gospodi ! gospodi ! »

Personne, autour de moi, ne semblait y prêter attention. Katz, sans trop de hâte, fit demi-tour et disparut.

— Aïsik, dit Iankélévitch, vous retardez de cinquante ans, avec votre Feuerbach. Dans les affaires qui nous occupent, il n'y a plus aucune place pour les vieilles théories de l'affranchissement ou du libéralisme. C'est de l'histoire ancienne.

Iankélévitch ne parlait français qu'avec difficulté. J'eus l'impression qu'il y éprouvait en outre une certaine répugnance..

— Vous avez tort, Iossif, répliqua le nabot dont j'admirai le paisible entêtement. Vous ne pourrez établir votre société nouvelle que si vous avez, une fois pour toutes, éclairci les rapports du divin et de l'humain.

Iankélévitch secouait la tête de façon méprisante, Poliakoff intervint :

— J'admets encore que l'on porte intérêt à Stirner.

— Non ! fit Iankélévitch sans douceur.

— Vous savez bien, Iossif, que je suis tout à fait de votre avis, mais je me place au point de vue d'Aïsik. Si l'on considère Stirner...

— Individualisme ! s'écria Berlinsky d'une voix perçante.

Les plaintes qui m'inquiétaient si fort venaient de se calmer. Katz reparut dans l'encadrement de la porte. Il s'essuyait les mains à une serviette sur laquelle je vis, avec stupeur, une tache de sang.

— Individualisme peut-être, prononça Daria dans un silence surprenant. Mais nous ne pouvons pas oublier ce que nous devons aux individualistes.

— Rien ! cria Iankélévitch.

— Certes, reprit Poliakoff. Ils n'ont propagé qu'une dangereuse erreur. Néanmoins, un homme comme Stirner, par sa vie, par son exemple...

Aïsik reprit la parole.

— Et pour son œuvre ! Il a démontré l'absurdité des théories de l'intérêt général et du bien public.

Il a prouvé que le moi est un animal antipolitique, apolitique, antisocial, asocial. Il a fait le procès de la Nation-fantôme au profit de l'Unique. Sans lui, pourriez-vous dire maintenant : *Bei allgemeiner Arbeitspficht, nach gleichem rechte...*

A ce moment les plaintes reprirent, plus pressantes. Katz s'éclipsa de nouveau. Rubinrot parut, portant des verres de thé qu'il fit circuler dans toute l'assistance. Il avait l'air d'une ombre obséquieuse, d'un valet, d'un lutin, d'un bouffon. De temps en temps, il s'arrêtait, écoutait une ou deux phrases, le visage extasié, approuvait de la tête et se reprenait à verser le thé, à porter, ici et là, une grande boîte de cigarettes au tabac jaune. Les plaintes devenaient de véritables cris : « Gospodi ! gospodi ! » J'éprouvais un malaise indéfinissable. Et, cependant, personne, autour de moi, n'avait l'air de percevoir cette lamentation douloureuse.

— Vous n'avez sans doute pas lu, me demanda Poliakoff, *L'Unique et sa propriété ?*

— Non, fis-je d'une voix étouffée. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est, dit Aïsik, l'ouvrage qui place Stirner au sommet de l'humanité. Sans Stirner, Kropotkine n'est rien.

— Kropotkine ! Et Berlinsky se mit debout, Kropotkine se moque de Stirner. Kropotkine est un constructeur et votre Stirner un néant stérile. Par sa faute, il a fallu revenir en arrière. *Zurück auf Kant !* Vous ne connaissez peut-être ni Paulsen ni Vorlander.

— Je les connais mieux que vous, dit posément Aïsik.

— Vous en restez pourtant à Stirner ?

— Pourquoi dites-vous que je reste ? J'avance.

— A reculons.

Poliakoff se jeta dans la querelle.

— La vérité, c'est Rodbertus qui l'a comprise. Et c'est Schaeffle qui l'a formulée. Rappelez-vous : *Ein potenzierter Individualismus.*

— Parfaitement, fit Iankélévitch, approuvant de la tête.

— Et cet individualisme suprême qui est un renoncement à l'individualisme, s'écria Poliakoff, vous savez comment nous l'appelons ?

A ce moment, la plainte, qui ne cessait plus de retentir, devint un affreux hurlement. Je devais être fort pâle. « Ils sont fous, fous à lier, pensai-je, et cependant quel drame se passe au fond de cette caverne ? »

Aïsik reprit, d'une voix posée :

— Appelez-le comme vous voudrez. Vous n'aboutirez à rien si vous n'admettez la grande vérité de Stirner : « Le moi est le créateur de l'esprit et non sa propriété. »

Rubinrot venait de rentrer en scène. Il souffla quelques mots dans l'oreille de Berlinsky. Tout aussitôt, celui-ci se leva, enjamba les corps de Tchernitchev et des Kochelevitch qui s'étaient allongés par terre pour mieux écouter le débat, et disparut.

— Prenez un autre verre de thé, me dit Daria.

Je la regardais anxieusement. Je ne crois pas qu'elle comprit mon désarroi. Elle me sourit toutefois, vint me serrer la main et s'installa près de moi.

— Comme c'est intéressant ! fit-elle.

— La création du moi-pensant doit émaner du néant, psalmodiait Aïsik.

Iankélévitch gronda :

— Laissez-nous tranquilles, avec le moi-pensant.

Un bizarre silence tomba. Les hurlements venaient de cesser. A travers les cloisons, nous percevions, très assourdies, les voix de Berlinsky et de Katz. Rubinrot, se glissant derrière Iankélévitch, lui dit quelques mots en russe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tchernitchev en se mettant sur son séant.

Iankélévitch sourit :

— Notre camarade Berlinsky vient d'avoir un garçon. Lola est délivrée.

Quel soulagement ! Quelle belle envie de rire me chatouilla le diaphragme ! Ainsi donc, ces cris... Mais, déjà, le « rasgovor » reprenait de l'élan. Des profondeurs de l'appartement arrivait un violent parfum d'oignon frit.

— Sokoloff est enfin de retour, dit Rubinrot avec une componction de sacristain. Il se dépêche de dîner pour venir nous rejoindre.

Aïsik, maître provisoire du terrain, proclamait :

— Contre le moi, contre l'innombrable, se brise l'empire de la pensée, l'empire de l'esprit.

— Oh ! dit Poliakoff, n'exagérez pas avec Stirner.

— C'est l'impensable, articulait Aïsik, qui me délivre de la possession.

— Allons, taisez-vous, Aïsik, dit impérieusement Iankélévitch.

En russe, il ajouta une phrase que je ne compris pas, mais qu'il répéta plusieurs fois, furieusement, et dans laquelle revenait sans cesse le mot « rastrellial ».

— Que dit-il ? demandai-je à Daria.

Elle fit semblant de ne pas m'entendre ; alors Poliakoff, avec un sourire gêné :

— Ça n'a pas d'importance, monsieur Rességuier.

Tchernitchev se mit debout, étira ses longs membres en ricanant et se tourna vers moi :

— « Rastrellial ! Rastrellial ! » Il dit que s'il rencontrait des disciples de Stirner, il les ferait fusiller.

Suivit une âpre discussion en russe, à laquelle je ne pouvais prendre aucune part. Délivrés de la contrainte que leur imposait une langue étrangère, ils parlaient tous ensemble, avec passion, avec rage. Je croyais parfois qu'ils allaient se jeter les uns sur les autres ; mais, tout aussitôt, ils éclataient de rire ou s'offraient un verre de thé. Ils ne semblaient plus se soucier de ma présence.

Katz reparut, une seconde, à la porte. Sa blouse était pleine de sang.

— Tout s'est bien passé, dit-il.

— Nous vous remercions, Moïcha, fit Iankélévitch, avec un blême sourire.

Le chef de clinique rougit :

— Je vous ai déjà demandé, Iankélévitch, de ne plus m'appeler ainsi.

— Comme vous voudrez, monsieur Katz.

Katz haussa les épaules et s'éloigna.

— Pourquoi, demandai-je à Daria, pourquoi M. Katz ne veut-il pas qu'on l'appelle Moïcha ?

— C'est, me répondit-elle tout bas, c'est que Katz a honte de ce petit nom familier qu'on lui donnait autrefois dans nos milieux. Katz est un excellent médecin ; mais il s'est détaché de nous. Il a épousé une Française. Il commence à gagner beaucoup d'argent. Il ne retournera jamais là-bas.

Daria se replongea dans le « rasgovor ». J'eus bientôt l'impression qu'elle m'oubliait et que, d'ailleurs, tout le monde m'oubliait. La conversation, toujours en russe, allait s'exaspérant. De nouvelles figures avaient surgi. La chambre regorgeait. Je fis de mon mieux pour atteindre la porte et rencontrai Poliakoff en chemin.

— Vous partez ? dit-il.

— Oui, je veux encore travailler, une ou deux heures, ce soir.

— Eh bien, allez, mais revenez nous voir. Il faut établir une liaison.

Comme il me serrait la main, sur le seuil, il ajouta, la voix cordiale :

— Revenez. Nous vous apprendrons à penser.

Le lendemain, en sortant de l'hôpital, avec Anne, je dis, sans préambule et d'un ton détaché :

— Je suis allé là-bas, hier soir.

Je ne voulais ni dissimuler ni mentir.

Anne fit entendre un « Ah ! » indistinct. Une seconde plus tard, elle murmura « Bien » et ce fut

tout. J'en éprouvai de la colère. Je me sentais environné de ténèbres. Je souhaitais et redoutais à la fois de tout éclaircir.

Le même jour, dans le jardin de Clamart, je rencontrai Simon.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, quoi ?

— Vous êtes allé chez les Russes, hier soir ?

— Comment le savez-vous ?

— Je le devine.

— Vous êtes malin.

— Ce n'est pas trop difficile. Vous avez l'air furieux et transporté.

Je regardai Simon bien en face. Il y avait, dans ses paroles et sur son visage, une imperceptible ironie qui me contrariait. Sans nul doute, il avait deviné juste : j'étais mortifié, mécontent, et fier malgré tout.

— Oh ! fis-je, ce Poliakoff ! Je ne pourrai jamais le digérer.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien. On n'est pas plus aimable.

— Alors ?

Je baissai la tête :

— Cet imbécile m'a dit : « Nous vous apprendrons à penser. »

Simon se mit à rire :

— Et vous voilà tout penaud, tout humilié. Comme vous êtes jeune ! Comme vous êtes bien Français ! Bah ! Il ne faut pas leur en vouloir. Vous êtes un fils du vieux monde ; vous avez des traditions.

Il y a longtemps que l'on pense pour vous. La culture ne vous monte jamais à la tête : vous l'avez dans le sang depuis des siècles. Mais eux, ces Asiatiques, ils en sont à la découverte. Ils sont pleins d'orgueil. Donnez-leur le temps et faites-leur crédit.

— C'est égal, je ne les aime guère, pas plus Iankélévitch ou Berlinsky que ce Poliakoff.

Simon répliqua d'une voix mordante :

— Alors, pourquoi, diable, allez-vous chez eux ?

XII

Les propos de Simon, je devais me les rappeler maintes fois, pendant le mois qui suivit cette soirée historique.

La passion de l'amour s'alimente à des veines si ténues, si peu manifestes, si peu certaines que nous la croyons susceptible de vivre de son propre jeu, de se nourrir de sa ruine, de brûler, comme les astres, dans un vide sublime. Mais, plus que de ressasiement, elle a besoin de décors et de costume. Elle fait songer à ces histrions exigeants qui ne sauraient s'animer par la seule vertu du verbe, n'étaient le fard, la pourpre et les cothurnes.

L'incohérente passion que, vers ce temps, je commençai de ressentir pour Daria Herenstein, trouvait, je le sais aujourd'hui, le meilleur de son coloris, le plus vif de sa chaleur dans une infinité de circonstances conjurées pour mon enchantement. Ainsi les vapeurs de l'encens pressent l'extase du néophyte, ainsi les violons du mélodrame nous déterminent aux sanglots. Belle comme je la vis, Daria ne pouvait manquer de surprendre un cœur assoiffé ; cependant, à tous mes élans, se mêlait je ne sais quelle ardeur intellectuelle. La puberté de l'esprit ne me tourmentait pas moins que l'autre.

Daria m'arrivait des confins du monde. Elle avait

traversé tout le vieux continent, fréquenté les hommes de dix nations différentes, souffert avec les uns, combattu parmi les autres. Elle parlait quatre langues dont je n'entendais pas une syllabe. Elle symbolisait, à mes yeux, les douleurs, les espoirs et les appétits de cette Europe que j'entrevoyais à peine et qui naissait avec le siècle. Des plis de sa robe, s'échappait un parfum complexe, chair inconnue, essences étrangères, mais où je distinguais aussi l'arome inquiétant des idées.

J'eusse aimé Daria dans le silence et dans la solitude, et je faisais d'incroyables calculs pour l'y attirer ; pourtant, je l'adorais dans son tumulte, dans son tourbillon. C'est bien pourquoi je me mis à fréquenter assidûment la rue Claude-Bernard. Tout m'y blessait, tout m'y devint cher. Tout y concourait à la gloire de Daria. Il me fallait, pour atteindre les sommets de l'amour, même l'affreux regard de Iankélévitch, même les familiarités de Tchernitchev, même les discours coriaces de Poliakoff. Je ne suis pas sûr que l'insidieux frétillement de Rubinrot n'était pas, lui aussi, par quelque point, nécessaire à ma passion. Daria me semblait la reine du « rasgovor ». Dans la fumée des cigarettes, au milieu des verres de thé, Daria brillait de tout son éclat. Et si j'ai parfois rêvé de la baiser sur les dents, de la serrer dans mes bras et de la prendre, avec des cris, je dois avouer que ce triomphe m'est toujours apparu comme la conclusion, au petit jour, d'une controverse éclatante d'où je fusse sorti victorieux.

Je ne sais trop pourquoi les psychologues et la

sagesse commune considèrent l'aveuglement comme une conséquence infaillible de certains désordres. Je dois peut-être à ma qualité de Français d'avoir gardé, dans cette exaltation, un intraitable sens critique. J'étais entraîné, non dupe. Singulière mesure de notre race : si nous nous saoulons, par aventure, nous ne déifions pas le vin. Nous nous laissons égorger pour des mots que nous avons, depuis longtemps, vidés de toute substance. Nous sommes dévots et impies. On pourrait me faire grief d'étendre à la riche cohue qui peuple mon pays certaines manières d'être que d'autres jugeront très étroitement personnelles. Cela me remémore un petit fait qu'il n'est sans doute pas superflu de joindre à cette narration vagabonde. Il m'est arrivé, jadis, passant des vacances chez l'un de mes oncles, de le seconder dans la préparation matérielle d'une campagne électorale. Bien que ma position politique fût alors, comme elle est restée, tout à fait indépendante, cet oncle représentait, à mes yeux, une société déchue dont les revendications ne pouvaient que m'exaspérer. J'étais fort jeune. J'aidai mon oncle, par esprit de famille, en formant, pour son échec, mille vœux dans le fond de mon cœur. Il fut battu, malgré nos peines. J'en ressentis, pendant huit jours, un véritable dépit, bien qu'à part moi j'en éprouvasse une folle satisfaction.

Tout cela ne laisse pas d'éclairer les détours et les replis de ma passion pour Daria. Souvent, l'écoutant disputer avec ceux de son clan, je sautais de l'enthousiasme à l'agacement, de la ferveur à l'iro-

nie. « Comme elle est belle ! pensais-je. Quelle femme extraordinaire ! Et comme elle manque de bon sens ! » Parfois, au fort de la querelle, j'avais grande envie de rire : « Ils ont raison, mais qu'ils sont bêtes ! » Les idées me séduisaient, les hommes ne parvenaient pas à ne me point irriter. Ou bien je leur donnais, dans le secret, une adhésion que je leur refusais dans mes propos. Pour plaire à Daria, j'aurais tout fait, sauf à reconnaître, en secret, que j'avais tort.

Les gens qui professent, au sujet de l'amour, des opinions légendaires vont penser que je n'aimais pas Daria. Je l'aimais, comme on le peut faire à dix-huit ans, avec la frénésie malhabile, avec l'appétit de souffrance que, seul, cet âge connaît bien. Et le moment allait venir où je me serais tué pour Daria, non sans penser, toutefois, que je faisais une sottise.

Mais plaire à Daria ! Le désir m'en devint si vif que je mis tout en œuvre pour y parvenir. Parmi les obstacles entrevus, celui qui m'arrêta d'abord était l'obligation de faire souffrir Anne. Cette crainte me tortura huit jours, et je ne peux avouer sans honte qu'elle perdit rapidement de son efficacité. Les plus spécieux sophismes intervinrent. Qu'y avait-il, entre Anne et moi ? Nulle parole n'avait été prononcée. Je ne m'étais pas engagé. D'ailleurs, Anne se gardait bien de me faire le moindre reproche. Souffrait-elle, en vérité ? J'en arrivai, pour alléger mes remords, pour ne pas souffrir moi-même, à supposer, contre toute évidence, qu'Anne ne souffrait point.

Pas une seconde, l'idée ne me vint qu'il eût été loyal de m'éloigner d'Anne, de déraciner, fût-ce au prix de quelque cruauté, le sentiment qui la reliait à moi.

Perdre Anne m'eût été parfaitement intolérable. Sa souffrance exaltait en moi une tendresse d'autant plus curieuse qu'elle n'avait rien de fraternel. Dans mes meilleurs moments, je prenais parti pour Anne contre moi-même et j'étais tenté d'aggraver mon injure pour avoir prétexte à redoubler de sympathie.

Je n'avais pas cessé de la voir. Aurais-je pu m'en passer ? N'était-elle point, en prévision des déconvenues à venir, le refuge, le havre promis au navire en détresse ?

Nous allions ensemble à l'hôpital ; ensemble nous déjeunions, le plus souvent. L'après-midi, nous travaillions l'un près de l'autre, du moins quand je travaillais. Nos entretiens taciturnes changeaient de caractère. Anne avait toujours son beau sourire ; mais ce sourire, maintenant, me déchirait le cœur. Parfois, à l'amphithéâtre, Anne posait ses instruments, croisait les mains et me regardait d'une manière si anxieuse et si émouvante que je me sentais pâlir.

En fait, j'étais rarement à ma place. Je passais la plupart de mon temps chez les Russes. Ils n'étaient, pour la plupart, ni très studieux ni très doués. Leur passion philosophique les éloignait de l'anatomie. Ils sollicitaient mes conseils et je fus bientôt leur répétiteur bénévole. J'acceptais avec

zèle toute occasion de briller aux yeux de Daria. Souvent désarçonné dans les joutes oratoires, je prenais ma revanche à l'amphithéâtre.

Bientôt, je commençai de sortir avec Daria.

La première fois, j'eus à surmonter un certain embarras. J'avais rangé ma trousse. Anne, déjà, se préparait au départ.

— Anne, dis-je d'une voix indécise, voulez-vous, ce soir, me permettre...

Elle eut un mouvement des épaules et jeta non sans hauteur :

— Quoi ?

Elle se ressaisit tout de suite, tenta, pour sourire, un effort qui lui crispa les traits et murmura : « Mais oui, mais oui. »

Je me précipitai sur les pas de Daria.

Autant mes promenades avec Anne étaient paisibles et reposantes, autant celles que je faisais avec Daria m'agitaient, m'épuisaient. Non que Daria fît montre d'une grande véhémence. Elle avait une voix de contralto, régulière, bien posée, qui ne s'élevait jamais. Elle parlait sans éclat, mais avec fermeté, donnant l'impression d'un entêtement irréductible. Pour obtenir la moindre victoire, il me fallait entreprendre Daria sur des sujets où, faute de préparation, je la trouvais dépourvue. Elle cédait alors volontiers, avec une certaine indifférence. Sur toute autre question, elle ne me consentait aucun avantage. Je l'ai dit, l'amour me laissait quelque jugement, je compris tout de suite que Daria ne composait que si le débat ne l'intéressait point.

J'avais essayé de reprendre avec elle, dans le tête-à-tête, certaines des querelles auxquelles revenait volontiers le clan de la rue Claude-Bernard. J'apportais, dans nos colloques, ce bon sens frais et incisif que les enfants de mon pays cultivent presque dès le berceau.

— Oh ! disait la jeune fille avec amertume, vous autres Français, vous voulez tout comprendre avec votre intelligence d'avocat. Vous ne ferez plus rien de grand.

— Et pourquoi ?

— Vous êtes trop raisonnables.

Nul blâme ne pouvait me trouver plus sensible, d'abord parce qu'il était collectif et que les généralités me révoltent, en outre parce qu'il heurtait en moi le sentiment, hélas ! parfaitement justifié, que je n'étais pas du tout raisonnable. Par de tels propos, avec son front blanc, obstiné, son accent volontaire, Daria me jetait en rage. Oh ! cette Daria ! La vaincre deux fois ! La faire crier d'amour et pleurer d'admiration.

Trop raisonnable ! J'en vins à chercher quelle folie m'offrirait l'occasion d'un insigne démenti. Mais briller d'abord! Révéler cet homme supérieur qui s'appelait Antoine Rességuier et dont j'étais seul à connaître les exceptionnels mérites.

Je ne tardai point trop à trouver mon terrain de manœuvre. Daria qui, à mes « je », objectait des « nous », Daria m'avait dit : « Nous vous prêterons nos livres. » Je lui répondis : « Mais vous consentirez à lire les miens. »

— Quels livres lisez-vous donc ?

Je me lançai dans une énumération profuse où figuraient les noms de Mallarmé, de Rimbaud, de Flaubert, de Kipling.

— Faut-il vraiment, dit Daria, lire tous ces livres ?

Je feignis l'indignation.

— N'en connaissez-vous aucun ?

— Qu'ont fait tous ces hommes pour le salut de l'humanité ?

La question me déconcerta :

— Oh ! répliquai-je enfin, vous êtes terrible, avec « le salut de l'humanité ». Je ne sais, mais il y a mille façons de travailler au salut de l'humanité. Les hommes dont je vous parle n'y pensaient assurément pas comme vous autres. Poliakoff dit, avec raison, que ce ne sont pas des sociologues. Mais je suis certain qu'ils ont travaillé pour le bien de l'humanité, chacun à sa manière, même quand ils nous désespèrent, même quand leur enseignement nous offense ou nous irrite. Le bien...

— Alors, dit posément Daria, je les lirai.

— Pour être un homme véritable, m'écriai-je dans un bel élan, il faut avoir lié commerce avec ces rares esprits.

— C'est bon, répéta Daria, je les lirai.

Je lui prêtai quelques livres. Elle me les rendit en secouant la tête.

— Je ne comprends pas très bien. Vous êtes sûr qu'il faut avoir lu ces livres ?

J'entrepris l'apologie de mes héros. Ils furent d'autant mieux défendus que j'étais intéressé dans

leur triomphe. Leur gagner Daria, c'était me la gagner. J'espérais une part de cette admiration que je mettais mon éloquence à leur conquérir.

Daria Herenstein était d'esprit arrêté mais pratique. Elle avait un sens merveilleux de ce qui pouvait, directement ou par détour, servir aux fins qu'elle s'était proposées. Elle ne mit pas longtemps à trouver quelque bénéfice dans les lectures que je lui conseillais et je la vis, tout aussitôt, montrer de la docilité.

— Expliquez-moi, disait-elle, expliquez-moi bien bien tout ce que vous pouvez m'expliquer.

De tels coups d'éperons m'enlevaient. J'en venais à expliquer lumineusement maintes choses que je ne comprenais pas moi-même.

Anne, maintenant, quittait l'amphithéâtre de bonne heure. Il semblait qu'elle eût, après midi, résigné tout droit à mon amitié. Je la voyais, dès le déclin de la lumière, reployer sa trousse et couvrir sa préparation. Elle me serrait la main, s'efforçait de sourire. Son départ avait l'air d'une fuite.

Anne partie, je poussais un soupir de soulagement, — un de ces longs soupirs que je ne pouvais souffrir à mon père — et j'achevais l'après-midi dans la société de Daria. L'un après l'autre, les Russes aussi se retiraient, certains avec une discrétion trop ostensible. Je restais seul avec la jeune fille. Le ton de notre entretien changeait aussitôt, du moins me l'imaginais-je. Nous étions tous deux accoudés sur un cadavre et nous devisions à voix basse. Je ne peux aujourd'hui penser sans étonnement que j'ai,

dans un tel endroit et de telles conditions, vécu des heures qui sont parmi les plus belles et les plus brûlantes de ma vie.

— J'ai lu, me dit un soir Daria, j'ai lu ce livre de Baudelaire que vous m'avez prêté. Oui, je crois qu'il faut avoir lu de tels ouvrages pour être un esprit puissant et complet.

Je me mis aussitôt à réciter, de mémoire, cette *Harmonie du Soir* qui berçait alors mes mélancolies juvéniles et emportait toutes mes dilections.

— Quelle grâce, m'écriai-je, et quelle beauté !

— Certes, dit Daria, l'homme qui comprend bien toutes ces choses est plus intelligent que les autres.

— Oui, mais la joie que l'on éprouve à murmurer ces beaux vers...

Daria fronça les sourcils :

— Vous parlez toujours de la joie, comme si notre principal souci pouvait être d'éprouver de la joie. Non, notre principal souci est d'être, quelque jour, capables d'accomplir de grandes choses. Moi, j'éprouve de la joie toujours pour une cause précise. J'éprouve de la joie quand j'ai fait quelque acquisition, quelque progrès. Mais la joie pour la joie...

Daria se trouvait entre la fenêtre et mon œil. Le crépuscule approchait. Un gros nuage safrané répandait encore une lumière faible, fabuleuse, qui transfigurait le monde. Ce que je vis alors me bouleversa.

Daria, toute à sa dialectique, regards concentrés, traits tendus, venait de se pencher en avant. L'ombre, dans cette position, lui noircissait le visage.

Et ce visage ténébreux était celui d'une vieille juive.

Je n'eus pas le temps d'analyser un tel prodige. Daria s'était redressée. Comme elle était belle, et jeune, et désirable ! Elle ressemblait aux madones italiennes, aux déesses, aux fées, aux saintes.

— La beauté, dit-elle, doit d'abord nous élever au-dessus de nous-mêmes. Il faut qu'elle serve, pour être vraiment la beauté.

Que répondre à cette obstinée ? Je fus sur le point de me jeter à genoux, de crier : « Eh bien, oui ! vous avez raison. Vous êtes belle et je veux m'élever jusqu'à vous, me dépasser, devenir, pour votre gloire, un surhomme » — le mot de surhomme était fort à la mode, alors. — L'arrivée de Cyrille, portant un « sujet » sur ses épaules, comme dans les *Descentes de Croix,* m'interdit ces épanchements.

J'eus, ce soir-là, malgré toutes sortes d'embarras à réserver, le sentiment d'avoir gagné la partie, d'avoir gagné Daria. Je devais, bien des jours encore, la gagner et la reperdre.

J'allais, le dimanche, assez régulièrement, entendre les concerts du Châtelet. Daria mit, à m'accompagner, quelque résistance. J'en triomphai par la ruse.

En ce temps-là, nous assistions à la naissance de cette passion que le grand public studieux n'a cessé, depuis, de montrer pour la musique. Dès midi, je prenais rang dans la foule mystique et fébrile qui piétinait deux heures durant la boue de l'avenue Victoria pour goûter ensuite, sur les gradins du paradis, deux heures de torpeur religieuse. L'atten-

te, l'épreuve préliminaire, nous semblait à tous un stage de purification ; elle faisait, pour longue qu'elle fût, partie de notre plaisir. Nous n'avions pas tort de le croire, et maintenant que je vais écouter les concerts dans un fauteuil loué d'avance, je ne retrouve pas ma béatitude ancienne. Je n'ai pas mérité la joie et j'accepte qu'elle me soit si souvent refusée.

La société qui se rencontrait là, tous les dimanches, était assez composite. On y parlait bien des langues ; on y voyait, en particulier, beaucoup d'étudiants russes.

Daria n'était pas musicienne. Je ne l'entendais jamais chanter, ni même fredonner, ce qui m'étonnait beaucoup, car la musique accompagnait, orientait, modifiait toutes mes pensées. Je fis d'abord, pour l'entraîner à ces concerts du Châtelet, plusieurs tentatives infructueuses. L'argument efficace fut celui-ci :

— Savez-vous, lui dis-je un jour, que Friede ne manque pas un seul de nos dimanches, chez Colonne ?

Friede était un exilé russe qui jouissait d'une grande réputation dans la colonie juive, et qui montrait parfois ses lunettes verdoyantes et son front olympien aux parlotes de la rue Claude-Bernard.

— Vraiment, dit Daria, vraiment Friede consacre tous ses dimanches à la musique ?

— Demandez-le-lui vous-même. Un homme de la valeur de Friede doit comprendre la musique.

Je fus étonné d'avoir touché si juste : Daria consentit à m'accompagner.

Là, serré contre la jeune fille, dans cette foule transportée dont l'odeur charnelle ne contribuait pas peu à m'étourdir, j'ai goûté des ravissements que je ne pourrais ni retrouver ni décrire.

Les retours m'étaient délicieux, embaumés par les souvenirs sonores et par la mélancolie qui suit l'assouvissement.

Daria, qui ne partageait pas cette ivresse et ne songeait pas à la feindre, avouait une satisfaction purement intellectuelle que j'entreprenais d'échauffer. Nos discussions devenaient lyriques, j'y apportais la pieuse témérité d'un jeune clerc. Daria pliait, alanguie malgré qu'elle en eût. C'est à de tels moments que je commençai de lui parler d'amour. Je devais le faire de façon fort obscure et je doute qu'elle s'en soit tout de suite aperçue. N'avait-elle pas ses démons qui l'assiégeaient sans cesse et qu'elle entendait en croyant m'écouter ?

Je lui disais :

— Tristan ! Toutes les tortures de la passion ! Le comprenez-vous, Daria ? (Car j'avais obtenu de l'appeler par ce petit nom qui me dévorait les lèvres.)

Elle répondait, l'air sérieux :

— Oui, un esprit supérieur doit connaître Wagner. Vous avez raison.

Vers ce temps, j'eus, avec Simon, une petite prise de bec qui me laissa perplexe. Depuis quelques jours, Simon me marquait de l'humeur. Il ne me fuyait pas ; mais il me harcelait de boutades blessantes et son rire me donnait sur les nerfs.

— Qu'est-ce qui vous prend ? me dit-il, un jour que nous devisions, dans le jardin de Clamart.

Je jouai la candeur :

— A moi ? Rien.

— Allons, dit-il, soyez donc franc. Vous venez de voir passer Daria Herenstein et vous vous tenez à quatre pour ne pas courir sur ses traces.

— Et quand cela serait ? ripostai-je, encore plus courroucé que surpris.

— Oh ! dit-il avec une grimace nerveuse, vous êtes à l'âge où l'on prend la responsabilité de ses bêtises.

Et soudain, son visage tout près du mien, il poursuivit d'une voix méchante :

— Vous ne voyez donc pas qu'elle n'attend de vous qu'une chose : des leçons de français gratuites.

J'étais atterré. Je me rebiffai quand même :

— C'est à moi de vous dire : qu'est-ce qui vous prend, Simon ?

Le visage de Simon se détendit tout d'un coup :

— Oh ! fit-il, je plaisante, je vous taquine. C'est un des petits amusements de mon âge. Vous êtes un tout frais garçon ; moi, bientôt, je ne serai plus qu'un vieux sac. Sans rancune, Rességuier.

Il me tourna le dos.

Mon amitié pour Simon ne pâlit point de cette singulière noise ; mais j'eus, depuis, beaucoup de mal à le regarder en face. J'éprouvais un trouble analogue sous l'œil farouche et railleur du Biel. Parfois, il m'entraînait à l'écart, me serrait le bras dans sa rude poigne et grommelait :

— Alors, ce n'est pas fini, le méli-mélo ? Toujours les yeux blancs, toujours la romance ? Ah ! va donc !

Je bredouillais de vagues explications, je poussais des soupirs. Alors Huc, d'un ton bourru :

— Viens prendre un bock.

Un soir, il m'emmena chez lui ; je devrais écrire « chez eux », car il dit :

— Viens chez nous. Viens visiter ce repaire de malandrins.

Les « paysans » occupaient l'appartement du premier étage, dans cette vieille maison qui existe encore au coin de la rue d'Ulm, en face de l'ancien collège des Jésuites.

Nous y arrivâmes à la tombée de la nuit. L'appartement était vide. Huc fit craquer une allumette.

— Pas un chat ! Et où penses-tu qu'ils sont ? Au cours, peut-être, ou à la bibliothèque ? Non, non, homme naïf ! Ils sont à rôder sur le boulevard Saint-Michel, comme de vrais putassiers. Quelle déchéance !

L'appartement que le Biel me fit visiter, un bout de bougie au poing, était meublé de façon rustique : des lits-cages, des tables, des malles et quelques sièges qui perdaient leurs entrailles. Une véhémente odeur de seaux de toilette s'élevait sur nos pas.

— Voici, dit le Biel, la turne de l'infernal Bron. Voilà celle de Bourgelat, celle de Delbosse, celle de Charlot. La Boule doit, pour atteindre la sienne, passer chez moi. Ça me permet de le surveiller, c'est-à-dire d'enregistrer toutes ses turpitudes. Voici la cuisine. Les premiers temps, nous mangions ici, tous en chœur, comme des moines. Je faisais cuire, deux fois par semaine, un grand sac de haricots. C'était pur ! Aujourd'hui, ces messieurs vont au restaurant. Ils disent que c'est pour leur estomac. Mensonge !

C'est pour la bonne. Grâces au ciel, elle a la vérole. Je le sais. Je les ai prévenus. Viens dans ma chambre.

C'était une assez belle pièce dont les murs étaient couverts d'affiches de Mucha.

— Je travaille ici, dit le Biel, tel saint Antoine au milieu des diables. Regarde mon écritoire.

Il avait scellé, dans un large bassin humain, béant comme un coquillage, un encrier de porcelaine tout constellé de taches.

— C'est original, dit-il, avec un sourire enfantin.

Puis il revint à son dada :

— La jeunesse française, s'écria-t-il, en fichant sa bougie dans le trou d'une vertèbre, la jeunesse française se divise en deux classes : d'une part, les bûcheurs, les abrutis. J'en suis. D'autre part, les cochons, la multitude infinie des cochons.

Du doigt, il désignait successivement tous les points de l'horizon. Il ajouta :

— Pour que ça change, il faudrait un tremblement de terre. C'est à pleurer.

— Tu as raison, fis-je d'un ton pénétré. Cette jeunesse ne comprend pas que notre principal souci doit être : faire de grandes choses.

La phrase partit dans une bouffée de tabac ; j'eus le sentiment furtif que je ne l'avais pas prononcée tout seul. Mais Huc approuvait, de la tête, et je fus quand même content de moi.

Nous causâmes une heure ou deux. En me reconduisant à la porte, Huc dit, d'une voix solennelle :

— Si ça craque, tes fariboles, et que tu aies besoin de serrer la main d'un homme, viens me voir !

J'étais à cent lieues de penser que ce qu'il appelait mes « fariboles » pût, comme il disait, « craquer ». Après la poésie, après la musique, je venais d'appeler à l'aide la peinture et la statuaire. J'emmenais Daria Herenstein au musée. Là, j'improvisais des discours pathétiques ; un observateur pénétrant aurait pu les résumer et les traduire en ces termes : « Si vous ne m'aimez pas, vous ne comprendrez jamais Rembrandt. »

Je ne peux dire que Daria éludait l'ultimatum ; il est plutôt à croire qu'elle ne l'entendait point. Je préparais, dans la solitude, de ces phrases à double tranchant qui me semblaient révéler toute ma passion, qui devaient me trahir, provoquer un éclat. Je les insérais, non sans adresse, dans nos colloques. Elles faisaient long feu, à ma grande surprise.

Les arts plastiques, en vérité, ne me furent pas de grand secours. C'est une chose que je signale aux jeunes hommes de l'avenir, si tant est qu'ils tombent jamais dans les transes romantiques dont nous avons presque tous souffert, à l'aurore du siècle présent. Les peintres, qui ont si fastueusement illustré l'histoire du libertinage ou des grandes jouissances charnelles, les peintres, dis-je, ne semblent guère avoir éprouvé ce délire mélancolique dont s'enivre l'adolescence. Cela tient sans doute à ce qu'au contraire des musiciens et des poètes, ils atteignent la maîtrise de leur talent à l'âge où l'animal rassis ne se nourrit plus de viande creuse.

N'importe, je les enrôlais, je les attachais à mon char.

— Voyez, disais-je en montrant l'*Antiope* du Corrège. Quel sommeil ! Quelle voluptueuse douceur ! Quel abandon ! N'en êtes-vous pas gagnée, comme je le suis moi-même ?

— Oui, répondit Daria, c'est bien.

— Non, c'est beau !

— Beau ! Bien ! Ne soyez pas si susceptible. Et, dites-moi, comment appelez-vous cette maladie qui fait dormir la bouche ouverte ?

De telles questions me jetaient en fureur.

— Ne mêlons pas tout, disais-je. La science est une chose, l'art en est une autre.

Et Daria :

— Vous en parlez à votre aise. Je dois, vous entendez ? je dois passer tous mes examens dans le moins de temps possible. Alors, quel mal y a-t-il à parler anatomie au sujet de ces chefs-d'œuvre ?

Et Daria parlait anatomie. Elle considérait avec soin une statue de Rodin et jetait, au milieu de mes dithyrambes :

— Ce que l'on voit là, c'est bien l'apophyse styloïde, n'est-ce pas ?

Nous avions d'interminables querelles de mots. Daria se montrait plus procédurière qu'un Normand. « Oh ! pensais-je, elle m'aurait compris depuis longtemps si son oreille et son esprit étaient sensibles aux finesses de notre langue. » Cette réflexion me rappela le rire irritant de Simon : « Eh bien, pourquoi non ? Oui, des leçons de français ! Daria ne pouvait refuser. »

Elle en accueillit l'offre avec une satisfaction ma-

nifeste. Et les leçons commencèrent aussitôt. Elles avaient lieu chez Daria, rue Claude-Bernard, entre cinq et sept, c'est-à-dire quand le caravansérail était presque désert. Je n'avais aucun titre à donner un tel enseignement. Pour m'en rendre capable, je passais une partie de mes soirées dans des bouquins de location ; je revoyais et ma grammaire et mes auteurs. J'apprenais la veille ce que je devais professer le lendemain. Je ne dormais plus guère et sentais croître, de jour en jour, ma faiblesse et mon agitation.

J'étais payé de mes peines : le sang courait sous le marbre. Daria s'assouplissait un peu. Elle avait des moments d'abandon pendant lesquels je la trouvais toute puérilité gracieuse et sourires. J'eus le tort de l'en féliciter.

— Merci, fit-elle, le visage soudain fermé. Ce que vous appelez charme, je l'appelle faiblesse.

Je maudissais ma sottise, mais n'entendais pas battre en retraite.

— Faiblesse ! répétai-je. Pensez-vous que l'amour aussi soit une faiblesse ?

Daria baissa quelque peu la tête et fronça les sourcils. O visage obstiné ! Comme je la connaissais bien, cette manière de se mettre en garde.

— L'amour, dit-elle enfin, peut n'être pas une faiblesse.

— Et quand ? Et comment ?

— Quand il permet à deux êtres de joindre leurs forces pour faire de grandes choses.

— Ah ! fis-je avec désespoir, toujours vos « grandes

choses ». Mais l'amour, en soi, est une grande chose.

— Non, dit Daria Herenstein avec une parfaite sérénité, l'amour n'est rien, mais il peut faire que de grandes choses soient.

— Et qu'entendez-vous par de « grandes choses » ?

Cette question, qui m'échappa dans un gémissement, signifiait : « Dites-moi quelles sont ces grandes choses, que je voie, du moins, si je les trouve à ma mesure. Dites et je tenterai ma chance. »

— Oh ! répondit Daria, vous appelez parfois « grandes choses », vous, des morceaux de poésie ou des statues. Non ! non ! pour nous, accomplir une « grande chose », c'est... c'est...

— Mais parlez donc.

— Eh bien, par exemple, détruire une société corrompue, changer le régime du monde, ou, peut-être, plus simplement... Vous ne pourrez pas comprendre.

— Dites, dites quand même.

— Plus simplement, tuer un homme.

— Tuer un homme ?

— Oui, si cet homme trouble la vie d'une multitude. Je vous l'avais bien dit : vous ne comprenez pas.

— Si, fis-je à voix basse, je commence à comprendre.

— Voyez-vous, reprit Daria quelques instants plus tard, je ne peux penser sans tristesse à ce qu'ont fait Riva Goldberg et Genia Varchawsky et tant d'autres.

— Qu'ont-elles donc fait ?

— Les deux que je viens de citer, je les connais

personnellement. Nous étions amies, jadis. Elles sont arrivées à Paris trois années avant moi. Et maintenant...

— Maintenant ?

— N'imaginez rien d'absurde. La réalité est encore plus grave que ce que vous pourriez penser. Riva et Genia se sont mariées en France. Elles ont même fait de beaux mariages. Ce sont, maintenant, d'heureuses mères de famille. Elles sont perdues, perdues pour nous.

Daria tomba dans une grande rêverie. J'étais atterré.

— Mais vous, dis-je enfin, vous, Daria, ne vous marierez-vous jamais ?

Elle ouvrit tout grands ses yeux d'un noir brumeux :

— Moi ? Je ne sais pas. Peut-être. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'homme dont je ferai mon mari sera mon compagnon de lutte.

— On peut lutter ici comme partout.

— Ici ? répéta-t-elle avec un regard étonné. Non ! Non ! On ne peut lutter que là-bas.

Elle faisait un geste vague, comme pour montrer, loin derrière elle, ce « là-bas ».

Je résolus de poser une question dont, me semblait-il, toute ma vie allait dépendre.

— Daria, fis-je tout bas, aimerez-vous jamais ?

Contre toute attente, Daria se mit à rire, un vrai rire de femme et de coquette.

— Oh ! dit-elle, je ne sais pas. C'est sans importance.

La nuit qui suivit cet entretien marque encore dans mon souvenir. Sommeil et veille, rêves et méditations. J'étais prêt à tout : exil, luttes, complots, cachots, Sibérie, peloton d'exécution. Je sentis clairement que mon destin m'échappait. Je le résignais d'avance.

A quelques jours de là, comme nous quittions l'amphithéâtre, Daria me dit :

— Ce soir, et jusqu'à la fin de la semaine, vous ne me donnerez pas de leçon.

Je fus vivement déçu. Ces leçons épuisantes étaient ma vie, ma joie, ma nourriture. En outre, j'avais, à force de bouquins, préparé certain « Voltaire » que je craignais de voir s'évaporer, faute d'un usage immédiat.

— Vraiment, fis-je, et pourquoi ?

— J'ai prêté ma chambre.

— A qui ?

— Des camarades que vous ne connaissez pas.

Un fol espoir m'assaillit.

— Si ce n'est que ça, murmurai-je d'une voix que j'eusse voulue plus franche, si ce n'est que ça, nous pourrions...

— Quoi ?

— Nous pourrions travailler chez moi.

— Soit ! Mais pas ce soir.

J'allais crier : « Oh ! si ! ce soir ! tout de suite ! » J'eus le bon sens de me taire. Ma chambre était dans un état de désordre tel qu'il eût été presque incivil d'y recevoir qui que ce fût.

— Demain soir, si vous le voulez, reprit Daria.

Ma joie fut si grande qu'elle m'abasourdit.

— Ainsi, dis-je avec une gratitude bégayante, ainsi vous viendrez chez moi ?

Daria retrouva ce rire malicieux qui m'avait surpris si fort.

— Mais bien sûr, dit-elle. Pourquoi non ?

Cette réponse pouvait me refroidir. Elle me transporta.

XIII

J'ai sans doute omis de noter que, depuis longtemps déjà, la « douce Angèle » ne s'intéressait plus à mon petit domaine. Négligence, économie, j'avais fini par renoncer aux soins d'une femme de charge. Ma cellule tournait au taudis. Tous les objets avec lesquels je n'avais pas un contact quotidien étaient veloutés de poussière. Le lit, toujours ouvert, et les draps en tapon. Les tiroirs de la commode offraient l'aspect qu'ils eussent eu, sans doute, après le passage d'une troupe d'invasion. Sur le dossier du fauteuil s'entassaient mes hardes : pantalons crottés, vestons luisants. Les pièces détachées de mon demi-squelette et mes livres gisaient, de-ci, de-là, tantôt sur les meubles et tantôt dessous.

Réveillé dès le petit jour, je commençai de tirer mes plans et d'organiser cette journée bénie.

Daria m'avait donné rendez-vous pour cinq heures précises. Elle n'était pas sûre d'aller à l'amphithéâtre ce jour-là. Je résolus de n'y point aller non plus et de me consacrer à l'embellissement de ma demeure, au recueillement. Ce rendez-vous d'écoliers, j'en fis, dans mon cœur, un rendez-vous d'amoureux.

Sept heures sonnent. Me voici debout. L'aube ajoute ses cendres à toute ma poussière. J'ai dix

heures devant moi pour, de ce galetas, faire un tabernacle. Dix heures. C'est bien court ! Comme ce sera long !

J'entends ne reculer devant aucune des dépenses somptuaires qu'exige une telle solennité sentimentale. En chemise, les doigts de pied écarquillés, le cheveu sec, l'œil gonflé, je me livre à d'affligeantes supputations.

Nous sommes le 7 mars. Mes réserves sont à peu près épuisées. Les jouissances de l'art ne sont pas souvent gratuites, ni les démarches de l'amour. Certains bouquets de violettes m'ont parfois coûté mon café du matin. L'abonnement de lecture me réduit à la famine. Il me reste quatre ou cinq francs pour subsister une grande semaine, en cénobite. Mais qu'inventer aujourd'hui ? Je veux être royal, rien de moins. Ecrire à mon père ? Il est trop tard. D'ailleurs, j'aimerais mieux voler. Je ne volerai pas. Je ferai, le plus simplement du monde, une chose qui, trois mois plus tôt, m'eût abreuvé d'humiliation.

Une, deux ! Mes vêtements ! De ma rue Saint-Jacques à la rue d'Ulm, il n'y a guère que deux minutes, en marchant comme nous savons marcher pour de telles circonstances. Je sonne chez les « paysans ». Silence. Je sonne à briser la sonnette. Léger glissement de savates. On ouvre. Huc est là.

— Ils dorment, me dit-il. Ils dorment tous, comme des pourceaux.

Je baisse la voix. Le Biel éclate de rire.

— Ah ! non ! Se gêner pour cette illustre racaille ! A l'heure qu'il est, tu devrais les trouver tous de-

bout, l'œil limpide, le cerveau net, barbotant dans l'eau glacée, comme des pingouins. Hier soir, il y a eu, dans ce capharnaüm, une énorme ribouldingue. On va nous flanquer le congé, ce qui simplifiera tout. Ils ont biberonné, chez Bron, et dansé, je ne te dis que ça. L'épicier qui habite au-dessous est monté faire du chambard : les brosses, les petits balais et boîtes d'insecticide se décrochaient du plafond et tombaient, dru comme grêle, dans sa boutique. Les murs tremblaient. On pouvait se croire à Babylone. Qu'est-ce qui t'amène ?

Il n'y a plus à reculer. Je risque, les lèvres sèches :

— Huc, peux-tu me prêter dix francs ? Je te les rendrai dans une semaine.

Huc exhibe un grand mouchoir de cotonnade rouge et se met à dénouer les coins. Trois piécettes d'or apparaissent.

— C'est la réserve, en prévision des mauvais jours. Quand les autres viennent me taper, je dis que je n'ai plus de blé. Mais, pour toi, c'est différent. Veux-tu que je te donne un louis ?

— Non, Biel, merci. Dix francs, c'est assez.

J'ajoute, non sans emphase :

— Sois sûr, Biel, que toute ma gratitude...

Mais lui, grincheux :

— Va donc !

Me voici dans la rue. Aux emplettes ! Sucre, thé choisi : deux francs. Gâteaux : deux francs. Peut-être un flacon de porto ? Oui : trois francs. Mais je n'ai pas de petits verres. J'en aurai : un franc. Ah ! des cigarettes de luxe : deux francs. La petite

pièce d'or est volatilisée. Et les fleurs ? Puis-je renoncer aux fleurs ? Non ! Faites donner la garde ! Attaquons les ressources suprêmes. Trois belles branches de lilas. Ci : un franc quatre-vingt-dix.

Je remonte au gîte avec mon chargement. Le lilas de serre exhale une frêle et maladive odeur, une ombre d'odeur. Déposons toutes ces choses fragiles en lieu sûr : ce coin de table par exemple. Et que la grande purge commence !

J'ouvre la fenêtre. J'ouvre la porte. Courant d'air. Coup de balai général. Bien balayer, ce n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire ; ce n'est pourtant pas aussi laborieux que le disait cette « douce Angèle ». L'opération se termine sans autre malheur qu'une longue fêlure à mon vase de nuit. Tant pis ! Où cacher ce vase de nuit ? Je n'ai pas de table spéciale. Alors, sous le lit. Adieu !

Et, maintenant, en avant brosse et torchon ! Ces besognes d'astiquage développent une merveilleuse vertu d'oubli. Sur l'encaustique fraîche, les heures glissent avec une aisance vertigineuse. Je me suis mis à siffler. Comme il est tendre et sauvage, cet air que chantent parfois les gens de la rue Claude-Bernard ! Ah ! disgrâce ! je n'ai fait que déplacer la poussière : elle abandonne mon lit pour voleter jusqu'au fauteuil. Je l'y poursuis. Elle se réfugie sur la table. Ouste ! Je la retrouve, en fin de compte, sur le parquet. A moi le balai ! Cette fois, c'est bien fini ! Que la poussière aille au diable ! Elle y va.

Allons, bon ! Une pile de livres s'écroule sur mon lilas. Les deux plus belles branches sont un peu

pilées. C'est égal, elles font encore assez bon visage dans cette bouteille pleine d'eau claire. Ah ! Daria ! Daria ! Sauras-tu jamais ce que peut inspirer un amour véritable ? Frotter un lit, hélas ! ce n'est pas une « grande chose ». Et pourtant !

Ce lit m'arrête. Je sais fort bien qu'il serait fou d'espérer... Ça ne fait rien. Je vais le refaire, ce lit. Je n'ai que deux draps de rechange. Je les déploie avec componction. Ils sont quelque peu reprisés. Je ne sais pourquoi, je voudrais les baiser, les porter à mes lèvres, ces draps blancs qui, peut-être... Non, non ! Pas d'extravagance ! Le lit est refait. Bel oreiller blanc, gonflé comme une joue ! C'est dans ce lit que je suis né. C'est dans ce lit que, paraît-il, ma mère est morte. Je ne suis pas un profanateur. Rien de trop beau ! Rien de trop pur ! C'est avec une ferveur sacrée que, de la paume, j'aplanis les moindres plis des couvertures.

Je ne déjeunerai pas. Pour ces grandes émotions, il est préférable d'avoir l'estomac libre. D'ailleurs, l'état de mes finances... Deux ou trois de ces petits fours ? Oui, trois, et n'en parlons plus. Mais pas de pipe. Que je me garde l'haleine pure !

La chambre est nette et luisante. A moi, maintenant ! Une toilette méticuleuse. Evidemment, il n'y a pas lieu d'espérer, du moins aujourd'hui... Quand même ! Mon meilleur linge : chaussettes irréprochables, le caleçon bleu, la chemise neuve. Elle est un peu raide. On s'y fera. Et le visage ? Heu... Si je me rasais ? Ce peu de poils épars... Je me rase et me coupe profondément. Regrettable. Il me faut un bon

quart d'heure pour étancher le sang. Dommage que je n'aie pu m'offrir quelques gouttes d'eau de Cologne.

Et me voilà propre, pincé dans le meilleur de mes deux complets. Il est trois heures de l'après-midi. Daria doit venir à cinq heures. En mettant les choses au mieux, il se peut que, vers quatre heures et demie, je l'entende monter l'escalier .

Si la pipe m'est interdite, la lecture est recommandable. Pas d'anatomie, par exemple ! Il faudrait un courage de fanatique pour s'intéresser à l'anatomie pendant ces minutes augustes. Non ! les grands : Shakespeare, Gœthe, Hugo, Cervantès ! Je lis, d'un œil, et remarque avec stupéfaction que tous ces hommes admirables ont, très exactement, dépeint les émotions que j'éprouve à cet instant même. Quelque livre que j'entr'ouvre, il n'y est question que de moi.

Et cependant, grands dieux ! Que faire pour bousculer le temps ? Balayer la poussière est un jeu ; mais balayer les secondes, ces milliers de secondes !

Enfin, quatre heures et demie. Dix horloges me crient, par-dessus les toits, que je suis en droit d'attendre. Ils ne sont pas rares, les gens que l'on voit arriver aux rendez-vous avec une demi-heure d'avance. Moi, par exemple, en pareil cas...

On a marché dans l'escalier. Toute résolution de calme sera vaine. Si la serrure veut résister, je la briserai plutôt. Elle cède ; elle fait bien. Me voici penché sur la rampe, la moitié du corps dans le vide.

Quelqu'un monte. Dans la profondeur ténébreu-

se, j'entrevois une main blanche qui glisse le long de la rampe, tourne, s'élève. La rampe tout entière vibre comme les cordes de la lyre. Hélas, la main disparaît ! Le cher bruit de pas s'est tu. Coup de timbre voilé. On ouvre une porte, au second étage, je crois.

Je reviens dans ma chambre pour entendre sonner cinq heures. Il n'y a rien de perdu. L'attente officielle commence. Daria, dans quelques minutes, va franchir cette porte, s'asseoir dans ce fauteuil. Elle va vous respirer, lilas défaillants, te boire, thé qui, déjà, chantonnes sur le réchaud, vous manger, mes petits gâteaux. Heureux gâteaux qui connaîtrez les lèvres de Daria !

Je n'ouvrirai pas la fenêtre.

Il est à croire qu'elle s'est ouverte toute seule. Le jour épuisé se meurt. Un large caniveau m'empêche d'apercevoir le trottoir étroit qui rampe au pied de ma maison. Mais je peux, au prix d'une gymnastique périlleuse, observer le trottoir d'en face. Il est tout à fait inadmissible que, pour venir ici, Daria prenne le trottoir d'en face. Elle aura sa jupe grise, sa toque à rubans grenat. D'ailleurs, la voici. Son maintien, sa démarche. Il ne fait plus très clair dans le creux de la rue ; mais je ne peux m'y tromper.

J'ai poussé la fenêtre pour courir à la porte. D'une oreille aiguisée, j'ausculte l'escalier sonore. Il est comblé d'un silence que rendent plus pesant, et même sépulcral, les grondements d'un piano, prisonnier au fond de l'abîme. Dix minutes passent. Personne.

Je vais regagner la fenêtre, mais laisser la porte ouverte. Le vacarme de la rue me gêne. Peut-être que, tout à coup, pendant que je guette à cette fenêtre, Daria va franchir mon seuil sur la pointe des pieds. Ne bougeons pas. Qu'elle me surprenne dans cette attitude suffisamment éloquente. Elle va me toucher l'épaule, du bout de son doigt fuselé. Je me retournerai. J'ouvrirai les bras. Ah ! cinq heures et demie... C'est anormal. C'est inquiétant.

Non, rien d'inquiétant : l'exactitude n'est pas vertu capitale chez les Russes. Je ne m'inquiéterai qu'à partir de six heures. On allume les becs de gaz et les lampes des magasins. Ah ! cette ombre qui s'avance en courant... Non ! l'ombre a passé. Daria, Daria, si tu pouvais me voir à cette fenêtre, si tu pouvais éprouver ce que j'éprouve, tu courrais, plus vite encore que cette ombre inconnue. Retournons à l'escalier.

Je vais dans l'escalier, je descends un étage, deux étages et m'assieds sur les degrés. Le calme est profond, si profond que j'entends distinctement sonner six heures.

Six heures ! Désormais je vais m'abandonner à l'anxiété. Je peux frissonner dans le courant d'air, entre la porte et la fenêtre. Je peux aussi, pour l'instant, éteindre ce réchaud dont le ronflement m'exaspère. Daria viendra, sûrement. Elle ne peut pas ne pas venir. Nulle raison pour qu'elle manque au rendez-vous. Mais nous aurons perdu le meilleur de notre temps, j'aurai cruellement souffert, je ne serai plus heureux. Plus heureux ? Qu'elle paraisse,

et le bonheur des dieux, au prix du mien, ne sera que fable enfantine.

Il me fallut, après bien des prodiges d'équilibre à la fenêtre et bien des plongées dans l'escalier, il me fallut entendre sonner sept heures pour comprendre que Daria ne viendrait peut-être pas.

Vers huit heures, ce soupçon fit place, non sans douleur, à la certitude. J'avais la bouche amère, l'estomac vide et serré. Je bus une ou deux tasses de thé, je mangeai la moitié des gâteaux. Tout cela me donna mal au cœur.

J'attendis encore jusqu'à huit heures et demie, ce qui était pure démence. Je fus secoué par un accès de fureur ; je cassai les verres à porto et piétinai, longuement, les trois branches de lilas, holocauste qui ne me soulagea point.

A la colère, succédait la consternation. Comme j'étais seul ! Que ma chambre était petite et pauvre ! J'étais oublié, trahi. Daria, sans doute, à cette heure, se gaussait de mon personnage avec tous les pantins de la rue Claude-Bernard.

Je pris mon pardessus, mon feutre, poussai, dans le verre de la lampe, un soupir qui fit la nuit et descendis, à pas lents, mes six étages.

Au moment de gagner la rue, j'eus un dernier scrupule et frappai chez la concierge.

— Madame, dis-je en retirant poliment mon chapeau, il n'est venu personne me demander, cette après-midi ? N'avez-vous pas vu, en particulier, une demoiselle...

La concierge me toisa de la tête aux pieds :

— Non, pas la moindre demoiselle.

— Si, par hasard, poursuivis-je, cette personne venait maintenant, voudriez-vous lui dire...

La mégère fit cliqueter l'armature de sa tignasse :

— Si cette personne, glapit-elle, si cette personne vient demander quoi que ce soit, je lui dirai que nous ne recevons pas de femmes dans la maison.

J'eus, un moment, l'envie de faire une « grande chose », c'est-à-dire d'immoler cette femme à bigoudis. Mais j'étais trop recru, trop découragé. Je tournai le dos et sortis.

Pas de choix. Les paroles du Biel me revenaient à l'esprit : « Si tu as besoin de serrer la main d'un homme... » J'éprouvais un besoin tel.

XIV

Nouvelle déception : Huc était absent. Bron, qui vint ouvrir la porte, me l'annonça tout de suite :

— Il est sorti, notre révérend, Gabriel Huc, le Calvin du pauvre. Sorti pour toute la soirée. Il est allé au Théâtre-Français, si ce n'est à l'Odéon, je ne sais plus, entendre *Horace*, ce chef-d'œuvre immortel qui fortifie les grandes âmes.

Je connaissais un peu Bron que je rencontrais, soit à Clamart, soit à la Faculté. Il eut un rire du bas-ventre, un rire qui lui montait jusqu'aux lèvres en glougloutant, et il me saisit par le revers de mon paletot.

— Allons. Entre quand même. Vous tomberez, seigneur, en noble et joyeuse société.

Je suivis Bron jusque dans sa chambre. A l'exception du Biel, le groupe des « paysans » se trouvait au complet. Verre fendu, mèche en deuil, une lampe fumaillait sur la table, entre plusieurs flacons d'une liqueur bronzée. Les « paysans » jouaient aux cartes et poussèrent, en me voyant, des braillements de joie dont je fus abasourdi.

— Tu les connais tous, dit Bron ; du moins, tu crois les connaître, car tu n'as pas encore pénétré dans les sombres cavités de leur âme. — Style Biel. — Celui-là, dont le front magnifiquement développé

révèle une exceptionnelle aptitude à la manille, c'est Bourgelat. Ce petit homme dont nous apprécions tous la voix grave et le regard limpide, c'est Chabot : une volonté de fer jusque dans l'erreur. Voici Delbosse, qui se fait médecin par terreur de la maladie, comme on se ferait officier pour éviter la guerre, Delbosse qu'une récente tentative amoureuse voue, pour l'instant, à l'hébétude. Voici la Boule, pygmée musculeux, grand passionné, grand sensuel, un homme perdu, comme dit l'autre chien. Et, dernier de la brochette, ton serviteur, Joseph Bron, un monsieur qui comprend la vie.

Cette tirade, coupée d'éclats de rire, ne parvint pas à me dérider. Je tombais, me semblait-il, des sommets de la mélancolie dans les bas-lieux de la réjouissance. Allais-je plus longtemps polluer mon noble tourment au milieu de cette bamboche ? Non, certes, et, déjà, je reculais d'un pas quand Bron me saisit aux épaules :

— Assis ! Assis ! Et le verre en main !

— Non, fis-je, excuse-moi, Bron : je ne suis pas tout à fait bien.

— Raison de plus, mon fils. Reste avec nous et tu seras tout à fait bien dans un quart d'heure. Huc lui-même, je te l'affirme, n'y pourrait trouver à redire. Pas de femmes ! Nous avons brisé, pour un soir, avec ce sexe frivole. Pas de femmes : du malaga. Rien que du malaga. Je viens d'en recevoir un léger tonnelet que nous allons proprement tarir. Une soirée exclusive, une soirée au malaga. Ton avis ?

Ce disant, Bron me tendit un verre plein jusqu'au bord. L'arome du bon vin me chauffait les narines. J'étais si las. Je saisis le verre et le vidai, d'un trait.

— Bien, bien ! disait Bron en me flattant le dos avec la paume de sa main, comme pour aider à la descente du malaga. Bien ! Nous sommes sage, obéissant.

Un flot de sang me vint aux joues. Comme c'était exquis ! Bron remplissait un autre verre.

— Ton avis, mon fils ?

— Magnifique !

— N'est-ce pas ? Recommence.

— Non, dans un petit moment.

— Tout de suite ! Nous serons peut-être morts dans un petit moment.

Je bus un second verre.

— Ça va, dit Bron. Nous y reviendrons. Toi, Delbosse, prends mes cartes et veille à mes intérêts. Je veux goûter en paix l'entretien de ce jeune philosophe.

Il m'offrit son lit pour siège, s'y accroupit auprès de moi, me tendit une cigarette et se mit à discourir, sur ce ton de lyrisme burlesque en honneur chez les jeunes hommes de ce temps-là.

— Non, pas de femmes ce soir ! Il faut se priver parfois des choses les plus savoureuses pour augmenter la convoitise qu'on en a. Dormir avec une femme, Rességuier, tu ne peux imaginer ce que ça représente. Je ne dis pas faire l'amour. Je dis, je répète dormir. Faire l'amour, c'est tout bête. Mais dormir ! Elle est là, contre toi, tantôt à ta droite,

tantôt à ta gauche : rien de plus agité qu'un tel sommeil. Elle est chaude, avec des surprises, car tu sauras qu'elles ont, presque toutes, les fesses fraîches et les genoux glacés. Une grande loi physiologique : les zones de flexion sont tropicales, les zones d'extension polaires. Tu dors, mais ce n'est pas un sommeil imbécile : tu comprends et ressens tout, beaucoup mieux qu'à l'état de veille. Tes sens sont déliés, miraculeusement ouverts. Tu rêves, avec tes mains ; tu rêves, avec ta bouche. Et ce n'est pas Hortense ou Mireille ; c'est la femme, la femme par excellence, toute la femme. Et l'amour ? L'amour, tu le fais parfois sans même te réveiller. Tu le dors. Une nuit, j'ai rêvé, de cette façon, que je faisais l'amour et je me suis réveillé le faisant. Quel désenchantement ! Une des grandes déceptions de ma vie.

Bron jeta sa cigarette au plafond où, déjà, demeuraient collés un grand nombre de mégots.

— Bois, dit-il. Tu as, je le vois, besoin de te purifier.

Je bus un troisième verre de malaga. Fureur, désespoir, fatigue, tout cela s'était fondu dans une parfaite béatitude. « Rien n'était perdu. La vie me réservait de belles revanches. Daria ? Oh ! Daria ! Ce nom vénéré ne devait pas même être prononcé dans une telle sentine. »

— La grande pureté, reprit Bron, consiste à ne pas mélanger les liqueurs. Pour les femmes, tout le contraire. Impur qui s'enchaîne à une seule. Il faut les connaître toutes pour en extraire la quintessence. Aimer une femme, quelle basse erreur ! Mais

aimer la femme, grande affaire ! Il y faut du génie, mon fils.

Il s'étira longuement, saisit une bouteille de malaga, but au goulot.

— J'espère bien, dit-il, parvenir à quelque chose dans cette carrière ardue. Il m'en est déjà beaucoup passé par les mains, car je les aime toutes, entends-tu ? toutes ! Les maigres, celles dont les os vous poignardent et qu'on a peur de casser ; les grasses, dont les seins ne sont jamais à la place où tu les cherches ; les brunes, qui sentent le phosphore ; les blondes, qui fleurent la crème fraîche et les foins; les froides, qui se mettent parfois à roucouler, et les chaudes, que tu ne peux pas toujours dégourdir ; les sentimentales, qui se déshabillent à l'heure où l'on n'y compte plus. Toutes ! Je te dis toutes ! Les bavardes, celles qui parlent politique quand on leur met la main sur le ventre ; les muettes, qui poussent de longs soupirs en te regardant le fond de l'œil ; les enragées, qui te mordent inutilement ; les soumises, que tu mords sans résultat : les intelligentes, qui sont si bêtes, et les pauvres d'esprit, qui disent toujours des choses très bien.

Il ouvrit la fenêtre de la chambre et poursuivit, enflant une voix d'ivrogne :

— Regarde le monde, Rességuier ! Des millions d'hommes ! Et à quoi donc t'imagines-tu qu'ils pensent, tout autant qu'ils sont ? A faire l'amour. Un point, c'est tout. Celui-ci, qui marche doucement, sait qu'il ne trouvera pas de femme dans son lit, et celui-là court à toutes jambes parce qu'il est en

retard au rendez-vous. Ce nabot qui traverse la chaussée n'a pas fait l'amour depuis 1899, et il en est très malheureux. Ce monsieur à chapeau haut de forme pense qu'il fera l'amour samedi soir et, par avance, il rassemble ses esprits. En voilà un, tout jeune, qui se demande quand son tour viendra, tandis que ce vieux coco songe avec chagrin que son tour ne reviendra plus. Lorgne ce couple placide. De vrais rentiers du plaisir : l'amour trois fois par semaine. Placement sûr. Et là-bas, là-bas, le célèbre industriel : deux mille ouvriers pour l'aider à faire l'amour richement. Et le ministre qui prononce son grand discours sur les équipements militaires et qui pense exclusivement à sa sténodactylographe. Et le président de la République... Et même l'épicier d'en dessous, qui monte nous engueuler tous les soirs parce que, nous, nous savons faire l'amour et qu'il n'est pas, lui, fichu de le faire convenablement. Ah ! vingt dieux ! que c'est bon, l'air frais !

On venait de frapper à la porte et je vis, dans un léger brouillard, entrer deux figures nouvelles : un gros gaillard rebondi, traînant une petite femme brune dont l'expression normale comportait une perpétuelle moue de dégoût.

— Ah ! s'écria Bron, charmante visite ! Rességuier, salue Waterspiel, un acteur d'avenir, mieux connu dans la société des théâtres sous le nom de Garçon. Regarde cet homme de mérite. Il joue les « rondeurs » et, au besoin, les « avantageux ». Et voici l'incomparable madame Garçon, notre impureté de

la soirée. Car nous avions, sachez-le, chère dame, organisé la typique soirée sans femme.

— Voulez-vous que je m'en aille ? flûta la mijaurée.

— N'en faites rien : j'ai mille choses à vous dire. Malaga, Waterspiel ?

Waterspiel possédait une voix de clown, une large bedaine et des paupières au bord enflammé, si bien qu'il avait toujours l'air de rire. Il se curait sans cesse les dents et mangeait d'un air rêveur et délicat ce qu'il en tirait. Il but un verre de malaga. J'en pris un pour lui faire raison. Et je commençai de sentir rouler et tanguer sous moi le lit de Joseph Bron.

— Tu permets, dit Bron, tu permets, Waterspiel, que je fasse la cour à ta femme ?

— Fais-lui la cour, fais-lui tout ce que tu voudras, et même un enfant si le cœur t'en dit, rugit Waterspiel en s'emparant du jeu de cartes.

A partir de cette réplique, je ne perçus plus que des bribes de phrases, des cris, des éclats de rire. « Il mange ma poudre de riz ! » glapissait la petite brune. « Il boit mon flacon d'héliotrope ! Il me chatouille dans le creux de la main ! » Et Bron lâchait des grognements : « J'ai faim ! J'ai soif ! J'aime les femmes, toutes les femmes ! Même vous, femme improbable. »

Un dernier regard lucide me permit d'entrevoir Bron à genoux devant la donzelle. « Il bave sur mon sac à main ! » criait-elle d'une voix languissante. Et je tombai dans le sommeil.

De violentes secousses m'en tirèrent. Quelqu'un m'avait pris le bras et tentait de me soulever. J'ouvris un œil. Huc !

Il était debout devant moi, dans son macfarlane râpé, un large foulard jaune au col. De ses vêtements, s'échappait, par bouffées, un air froid et salubre.

— Qu'est-ce tu fais là ? dit-il, terrible.

J'ouvris, cette fois, tout grands, les deux yeux. Les joueurs de cartes, pipe au bec, sacraient dans un nuage épais. Bron tenait sur ses genoux la femme de Waterspiel et lui récitait des vers. Je me sentis couvert d'opprobre. Mais, surtout, quel mal d'estomac !

— Biel, dis-je d'une voix lamentable, j'ai du chagrin.

Il me prit sous le bras et me conduisit à la porte.

— C'est bon ! Va te coucher.

J'y fus sans discuter. Mon lit me fit, avec ses beaux draps propres, un accueil ironique mais indulgent. Je dormis quatre ou cinq heures et fus réveillé par un rêve : je marchais seul, sous bois, à l'arrière-saison et mangeais une cornouille mûre. Ce rêve innocent fut si fort que le goût de la cornouille me vint dans la bouche.

Je ne me rendormis pas. Avec les aigreurs du malaga remontaient toutes mes misères. Mon univers était devant moi, déployé : mes douleurs d'enfant, mon adolescence cloîtrée, le collège, les camarades féroces, les examens, mon père, traînant ses savates, avec sa robe de cachemire toute reprisée,

enfin la liberté parisienne, ce noir hiver, Clamart, les cadavres — un entre tous, à qui M. d'Etagnac avait insufflé de l'air dans les yeux pour les faire saillir et qui nous regardait de manière intolérable — ma chambre solitaire, ma pauvreté — ne pas oublier que je devais dix francs au Biel — Anne, Anne ! — Oh ! tout, plutôt que ce douloureux sourire ! — Et Daria...

XV

Il me fallait voir Daria, tout de suite, oui, ce matin même, et m'ouvrir, me déclarer à tout prix. Couper les ponts derrière moi. « Je suis Antoine, l'audacieux Antoine. Je lui prendrai les poignets et, visage contre visage... »

Je savais que Daria travaillait, le matin, à l'hôpital Necker. J'avais déjà conçu le projet de m'y faire présenter. Je savais aussi que Daria s'y rendait toujours à pied. Quel que fût son itinéraire, elle m'avait dit traverser régulièrement le jardin du Luxembourg. Il fallait l'attendre là.

J'y étais dès huit heures. Je connaissais assez bien la topographie de ce jardin, tant de fois traversé en la société d'Anne. Je savais qu'il comporte, des bâtiments du Sénat à l'avenue de l'Observatoire, une partie rétrécie qu'avec de bons yeux il est facile de surveiller. J'allai donc me poster sur ces gradins qui tracent un arc délicat entre deux petits lions de pierre. Daria ne pouvait venir que de l'ouest. En regardant de ce côté, j'avais à ma droite un large terre plein bordé de marronniers sans feuilles, à ma gauche des pelouses, le grand bassin, le jet d'eau.

Le vent de mars poussait avec rage un ciel limoneux, gros d'averses. J'en reçus une, puis une autre. Je ne possédais pas de parapluie. Que mon pardessus fût pesant, gorgé d'eau, mon feutre déformé,

mes cheveux en déroute, cela ne me déplaisait pas. J'eusse voulu paraître devant Daria plus défait qu'Oreste, plus pâle que Werther, plus farouche qu'Othello.

Peu de passants dans le jardin. J'étais bien sûr de ne pas laisser échapper cette robe grise si chérie, cette toque à rubans grenat.

La robe grise parut quelques minutes avant neuf heures. Daria — sa démarche, ses vêtements, la tache pâle de son visage, oh ! pouvais-je m'y tromper ? — Daria traversait le large terre-plein, tout au bout, le long des grilles. Je pris ma course.

Je pense qu'elle entendit et reconnut mon pas. Dans l'allée déserte, le gravier criait ; et j'eus l'impression qu'elle accélérait son allure, qu'elle ne voulait pas se retourner. Un pressentiment m'étreignit, si pénible que j'eus envie de m'arrêter net et de la laisser fuir.

C'est alors qu'elle se retourna. Nous étions séparés par une dizaine de mètres, peut-être plus. Il n'y avait personne dans cette région du jardin. Pendant une minute, notre silence fut tel que j'entendis les gouttes d'eau tomber des arbres sur la terre détrempée.

— C'est vous ! dit enfin Daria.

Elle parlait d'une voix presque basse et que je percevais aussi distinctement que j'eusse pu le faire dans les profondeurs d'une crypte.

— Oui, c'est moi, moi, moi, répondis-je sans élever le ton.

J'étais tête nue, le visage trempé de pluie. Je tenais mon chapeau de la main gauche. La droite

tremblait si fort que je la cachai dans mon paletot, contre ma poitrine.

— Que voulez-vous ? dit encore Daria.

En quatre bonds je fus sur elle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

Son regard noir était si froid que j'en perdis tout courage et poursuivis, d'une voix plus faible :

— Je vous ai attendue. Oh ! plus de quatre heures. Comment avez-vous pu m'infliger pareille torture ?

Elle eut un geste évasif :

— Je n'étais pas libre.

— Pas libre ! Vous m'aviez promis. Je vous attendais.

Elle répéta, détachant durement tous les mots :

— Je vous dis que je n'étais pas libre.

— Mais ce soir ? Ce soir, vous viendrez ?

— Non, dit-elle en reculant d'un pas. Je n'irai pas ce soir.

Et, tout à coup, avec son accent obstiné, l'accent des mauvais jours :

— Pensez-vous donc que vous me ferez faire, à moi, ce que je ne veux pas faire ? Non ! Je n'irai jamais. Vous m'entendez ? Je ne veux plus vous revoir, ni chez vous, ni chez moi. Laissez-moi seule. Allez-vous-en !

Ses lèvres pâlissaient. Une colère glacée fusait dans son regard. Je craignais de l'indifférence et rencontrais de la fureur. Ah ! tout n'était pas perdu. Je fis front, comme un jeune bélier.

— Je ne m'en irai pas tout de suite. A coup sûr,

je ne m'en irai pas sans rien dire. Vous êtes assez intelligente pour avoir compris que je vous aime.

Ses yeux dans les miens, Daria répliqua :

— Je le vois bien.

J'allais sauter, la saisir à pleins bras et, que sais-je ? la mordre, la battre, la déchirer. Rien de tel. Je laissai tomber mon chapeau, balbutiai des syllabes sans suite : « Je... Je... Oh !... Mais... » Je me pris à trembler de tout mon corps et j'eus si grand'honte que je me cachai le visage dans les mains. Je ne pleurais pas. Je ne savais pas pleurer. Non ! Mais cacher mes yeux, mes joues, mes lèvres frémissantes. Me cacher tout entier, m'effacer du monde. Ainsi demeurais-je, respirant avec peine, quand je me sentis prendre par le bras. Daria m'entraînait doucement. Elle me fit asseoir sur un banc, s'assit à côté de moi, me toucha le front d'un doigt furtif.

— Oh ! disais-je, Daria, je n'ai que dix-huit ans, je ne peux commencer ma vie sur une telle douleur. Qu'avez-vous à me reprocher ? Je suis violent, vous ne me connaissez que timide. J'étais orgueilleux, vous m'avez vu m'humilier. Vous pouvez me faire tel que vous me voudrez. Vous ne savez pas quelle confusion et quel bonheur j'éprouve à vous avouer de telles choses.

Elle murmura :

— Non, non ! Soyez ce que vous devez être.

— Dites-moi, Daria, que vous ne me refusez point. Faites un signe, et je me lève. Je marche derrière vous, je lutte avec vous. Vos soucis me tourmentent déjà, toutes vos haines deviendront mes haines. Je peux quitter mon pays, je n'aime personne ici.

— En êtes-vous sûr ? dit-elle soudain, l'œil brillant, la voix rude.

— Non, personne. Mais vous suivre et que votre vie soit ma vie ! A nous deux, nous pourrions accomplir ce que vous appelez de « grandes choses ».

Elle recula quelque peu, m'enveloppa d'un regard attentif et, soudain, se mit à sourire.

— Non, rien n'est possible à nous deux. Nous ne sommes ni de la même race ni de la même époque. J'ai trois ans de plus que vous ; mais vous êtes, sans le savoir, plus âgé que moi d'un siècle.

— Oh ! fis-je encore, pouvez-vous renoncer sans regret à tout ce que vous allez perdre ?

Elle baissa les paupières et répondit très bas :

— Je ne dis pas que j'y renonce sans regret.

— Mais, alors, rien n'est fini. Laissez-moi marcher dans votre ombre, vivre dans votre souffle...

Peu d'hommes, assurément, ont protesté de leur amour avec plus de sincérité que je n'en montrais ce jour-là. Toutes mes paroles — je me les rappelle encore avec une minutieuse exactitude — étaient soutenues par le feu le plus franc. Et j'étais étonné, les prononçant, de les trouver si faibles, si pauvres, si profondément usées par toutes les bouches qui les avaient prononcées avant moi.

Daria venait de se lever. Elle fronça les sourcils :

— Vous n'êtes pas homme à souffrir le ridicule. Non ! C'est fini. Ma vie, votre vie : deux choses qui ne peuvent se rejoindre. Allez-vous-en. Plus un mot. Plus un regard.

— Oh ! fis-je, accablé, vous en demandez trop. J'ai

tant à vous dire encore. Je vous écrirai. Je veux vous écrire.

Elle avait fait deux pas. Elle se retourna. Je crus qu'elle allait revenir et, déjà, j'avançais les mains.

— Certes, dit-elle avec un grand soupir, je ne vous empêche pas de m'écrire.

Elle s'éloigna, très vite, la tête dans les épaules, comme quelqu'un qui craint de recevoir un coup. Elle s'enfuit. J'espérai, tout d'abord, qu'elle allait se retourner quand même. Un geste, et j'étais à ses pieds, à genoux dans la boue.

Elle disparut sans faire le moindre geste.

Je passai plus d'un quart d'heure sur ce banc, me roulant de droite à gauche et de gauche à droite, comme un dormeur harcelé par les rêves. Puis je me mis à marcher dans les allées du jardin. Pour la première fois de ma vie, je souffris autrement que les bêtes. Pour la première fois, j'éprouvais la certitude qu'il pouvait être doux de ne plus vivre. Le repos ! La délivrance ! M'arracher de moi, me rajeunir de six mois, me retrouver seul et vaillant comme j'étais, à la fin des dernières grandes vacances, quand j'allais tirer des tourterelles, avec ma petite carabine, dans la forêt de Villers-Cotterets.

Que j'étais seul ! En serait-il ainsi de toute ma vie ? Des compagnons de hasard, des étrangers, et ce père, plus lointain que les étrangers, ce père qui ne m'avait jamais regardé, jamais entendu. J'aperçus un inconnu traversant l'allée, devant moi, un bonhomme falot, sans âge, qui poussait les petits cailloux avec la pointe de sa canne et chantonnait. J'eusse

mieux aimé me raconter à cet homme-là qu'à mon père. Mais non ! je ne pourrais me raconter à personne. A quoi bon, d'ailleurs ? Il me fallait boire, tout seul, jusqu'à la dernière goutte, l'affreuse drogue. Daria ! Oh ! Daria ! Quel changement ! Avait-elle pu prendre seule cette résolution incompréhensible ? Et qu'aurait-on pu lui dire de moi ? Je n'avais pas encore d'histoire. Je ne connaissais personne. Contre ce mot « personne » venaient, à tour de rôle, buter toutes mes pensées.

Mes souliers me faisaient mal. Mes vêtements mouillés me faisaient mal. Tout, hors de moi comme en moi, me faisait mal. Daria ! Oh ! Quelle honte ! Dominant ma douleur, m'apparut le sentiment de mon échec. Après celui-là, j'en entrevis d'autres : je ne serais peut-être pas un grand savant, je ne serais peut-être pas un grand homme. Etait-il possible qu'Antoine Rességuier ne parvînt jamais qu'à faire un homme quelconque, faible et misérable, un homme manqué ? C'était, hélas, parfaitement possible.

Et, de nouveau, Daria ! Que je m'en débarrasse une bonne fois, bon Dieu ! Daria, ça ne pouvait donc pas s'enlever comme un vêtement ? Alors, il faudrait saigner, il faudrait crier. Que je saigne, que je crie et qu'elle me lâche ! Qu'elle sorte ! Délivrance !

Et, de nouveau, l'autre chanson. Où aller ? Personne ! Personne ! J'évoquai la torpeur voluptueuse que m'avait parfois, vers ma treizième année, procurée la prière. Ce temps-là n'était plus. A moi, maintenant, de me débrouiller tout seul. Un homme

parmi les hommes. Et, sans trop savoir pourquoi, je me rappelai cette vieille paysanne de chez nous, qui avait perdu ses enfants et ses biens et s'en allait répétant : « Dieu, s'il me voyait arriver, il aurait honte ! »

Qui pouvait me secourir ? Il y eût fallu quelque miracle. Il n'y avait pas de miracle.

A ce moment même, le miracle se produisit. Marchant, courant de-ci, de-là, m'élançant, revenant sur mes pas, j'avais atteint la roseraie. Une fois de plus, les yeux au sol, je murmurais « personne », quand je sentis que quelqu'un venait de s'arrêter devant moi et me regardait. Je relevai la tête. Anne !

Etais-je lamentable, grotesque ? Anne rougit si fort que les larmes faillirent lui sauter des yeux. Tout de suite elle se reprit, vint à moi et me saisit par le bras :

— Venez ! Venez tout de suite.

Je ne pouvais que répéter d'une voix plaintive :

— Oui, oh oui ! Allons, allons !

— Vous êtes malade ?

— Oui, je crois, malade.

— Je vais vous conduire chez vous.

L'idée de me retrouver seul dans ma chambre me remplit d'effroi :

— Je vous en supplie, pas chez moi.

Anne réfléchit une seconde et changea de direction :

— Bien ! Allons !

Dix minutes plus tard, j'étais chez Anne, assis, presque couché dans ce fauteuil qui avait été « mon

fauteuil ». Anne avait allumé le réchaud. La bouilloire, comme naguère, chantait, lèvres closes. Et pendant que le thé s'infusait, Anne revint à moi, m'essuya le visage et m'enleva mes chaussures.

Je n'éprouve aucun scrupule à rapporter ce détail dans une histoire qui, d'ailleurs, n'est pas à ma gloire. Je voudrais n'oublier aucun des faits, si menus soient-ils, qui peuvent encore vous donner quelque vie, ô mes ombres, ô vous tous, chers fantômes d'un autre temps.

Anne m'enleva mes chaussures, étendit mes vêtements mouillés sur des patères, me fit avaler, gorgée par gorgée, quelque chose d'odorant et de chaud et s'assit en face de moi. De temps en temps, elle prenait une de mes mains et la réchauffait dans les siennes. Qu'il y eût, une grande tendresse, une grande bonté, cela ne pouvait plus me surprendre, mais j'y voyais paraître aussi certaine flamme inconnue, une résolution sévère, quelque chose comme un reflet de l'âme obstinée de Daria. Cela, je ne devais me l'expliquer que plus tard.

Les heures passèrent. Il me souvient que la nuit tombait et que j'avais dû, déjà, m'assoupir à deux ou trois reprises quand je dis, d'une voix suppliante :

— Je ne veux pas aller à l'amphithéâtre aujourd'hui.

Anne sourit, tira sa montre. Il était cinq heures.

Un peu plus tard, je me levai, remis mes vêtements secs. Anne m'accompagna jusqu'à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue Royer-Collard.

Avant de me quitter, elle prit encore une fois ma main et la baisa. Puis elle partit en courant. De toute la journée, elle n'avait pas dit quatre mots.

XVI

Si l'adolescent blessé cherche volontiers refuge dans le suicide, c'est, je pense, moins pour se soustraire à l'excès de ses douleurs que pour montrer avec éclat qu'elles méritent d'être prises en considération.

Plus fort que celui de mes peines, vit encore, après vingt années, le souvenir de mes rancœurs. A l'époque des premières défaites, je n'ai rencontré quelque sympathie que chez les hommes de mon âge. Encore cette sympathie ne pouvait-elle ni me calmer ni m'assouvir. Retournant contre mes camarades cet indulgent dédain que, pour mon dépit, le reste de la société me marquait à moi-même, je leur reprochais cette verdeur et cette futilité que les hommes plus mûrs découvraient précisément en ma personne.

J'ai rencontré, environ ce temps, un petit cousin de ma mère, dur quadragénaire, grisé par ses aventures, ses affaires et son succès. Je me rappelle qu'après un bref dialogue pendant lequel je fis, à mots couverts, état de mon expérience et de mes tourments, il se leva, bâilla sans courtoisie, me dit trois ou quatre phrases désobligeantes dont le sens était, en gros, celui-ci : « Tout cela n'a pas grande importance. Vous êtes à l'âge où l'on n'est pas inté-

ressant. » Que répondre à cette injure, je veux dire à cette injustice ? Mon premier mouvement fut de tuer cet homme, ou bien de me tuer, pour lui prouver que je n'étais pas absolument dépourvu d'intérêt. Je n'en fis rien. Ma blessure en resta cuisante. L'est-elle encore ? Je ne crois pas. Au risque de blesser, à mon tour, les adolescents d'aujourd'hui, que je voudrais tant consoler, je me surprends à sourire en narrant cette anecdote. Et, de même, au risque de laisser, de mon amour et de mon affliction, une image très infidèle, j'ajoute que, la nuit qui suivit ma rupture avec Daria, je dormis d'un sommeil très profond. Plus d'angoisse : une écrasante certitude.

Je me réveillai tout endolori. Il était tard. Un dimanche. Que faire de cette longue journée vacante ? Mon premier mouvement fut de me vêtir à la hâte et d'aller retrouver Anne. Certaine pudeur m'empêcha d'écouter cette tentation. Je sentais bien qu'Anne Souvestre était de ces femmes à qui l'on peut tout demander sans esprit de retour ; je ne me décidais toutefois pas à pareil abaissement.

Le projet d'aller au concert, laver mon cœur dans un torrent de musique, ne me retint pas longtemps ; cette salle du Châtelet ne pouvait que me rappeler trop de belles heures heureuses.

Comme la solitude m'épouvantait, je me rabattis sur le Biel. Un dimanche matin : il devait être au gîte.

Je trouvai la rue fraîche et lumineuse. Dans ce grand ciel lavé, toutes mes peines d'enfant, naguère encore, se fussent allègrement évaporées. Je com-

mençai d'entrevoir que les caprices du soleil ne régiraient plus ma liesse, que j'allais porter en moi mes nuages, mes clartés, mes étoiles, mes saisons. Daria ! Parler de Daria ! L'user, la réduire en mots.

Debout, devant la porte des « paysans », je restai d'abord indécis. Le silence de la maison me troublait. Dormaient-ils tous encore, une heure avant midi ? Je frappai très doucement.

Deux ou trois minutes passèrent et je vis enfin le battant tourner, sans le moindre bruit, sur ses gonds. Huc parut, un doigt devant la bouche.

— Entre, souffla-t-il tout bas.

Il me prit par la main, referma la porte et, ses lèvres à mon oreille :

— Pas de raffût ! Et tu vas voir, comme dit Gœthe, la bestialité dans toute sa candeur. Si ça ne t'en dégoûte pas pour le restant de tes jours, il n'y a plus qu'à cracher par terre et à tirer l'échelle. Enlève tes grolles.

Sous l'œil impérieux du Biel, je retirai mes chaussures, avec des précautions de cambrioleur.

— Suis-moi. Fais ce que tu me verras faire, et regarde.

La chambre de Bron donnait quelque jour au vestibule par une imposte ménagée sous le plafond. En pénétrant dans ce vestibule, j'aperçus, juchés sur une grande table, trois de mes « paysans » qui, le nez à l'imposte, regardaient de l'autre côté.

— Monte ! chuchota le Biel.

Une chaise était là, pour servir de marchepied. Je montai donc, le Biel derrière moi. Nous étions

cinq sur la table et, pour garder l'équilibre, je dus me cramponner aux moulures de la cloison.

— Et maintenant, dit le Biel, regarde !

A peine tamisée par un bout de rideau, la lumière était abondante dans la chambre et j'aperçus, tout aussitôt, au-dessous de nous, sur un grand lit de fer, Joseph Bron qui tenait à bras le corps la petite femme de Waterspiel. Ils étaient, tous deux, complètement nus et Bron disait d'une voix entrecoupée : « Non ! mais dis-moi ce que tu en penses ! Non, mais dis-le donc ! »

Mon saisissement fut tel que je restai là quelques secondes, retenant mon haleine, comme les autres. Et, tout de suite, le sentiment me vint que la chose monstrueuse, la chose laide, c'était nous qui la faisions. J'ébauchai, pour m'enfuir, un geste que le Biel surprit.

— Non, dit-il, en me prenant la nuque dans sa grosse poigne. Non ! regarde et sois convaincu.

Une lutte sourde s'engagea pendant laquelle force m'était d'apercevoir Bron. Il s'agitait comme un acrobate et criait : « Du nouveau ! Voilà ce que j'appelle du nouveau ! »

A ce moment, l'une des mains du Biel vint donner contre la cloison. Bron s'immobilisa, l'oreille tendue et, soudain, leva les yeux : des yeux lourds, au regard absent.

Je ne sais ce qu'il put penser quand il aperçut, collés à la vitre, nos cinq visages blêmes ; mais il lâcha d'énormes jurons, se pencha, saisit sous le lit

un petit vase de faïence et le lança dans l'imposte, à toute volée.

Nous fîmes, d'instinct, pour éviter ce fâcheux projectile, un mouvement de retraite qui brisa notre équilibre. Le groupe indiscret s'abattit sur le sol, parmi les débris de la table, du vase et du vitrage.

Nul n'était blessé, par bonheur. Nous nous frottions un peu les reins. La Boule et Bourgelat riaient aux larmes. Delbosse poussait des hurlements. La tête de Bron parut à l'imposte béante.

— Personne de mort ? cria-t-il, goguenard. C'est dommage ! Ah ! les betteraves !

Deux minutes plus tard, j'étais assis chez le Biel.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit-il. Tu es tout pâle. Tu as eu peur ?

— Non, fis-je, secouant la tête. Pas peur.

— Alors quoi ?

— Je ne peux te dire.

Les mains aux poches, Huc parcourait sa chambre à grands pas.

— Biel, lui dis-je enfin, pourquoi m'as-tu contraint à rester, à regarder ça ?

— Vois-tu ? répondit le Biel, il n'y a que le mauvais exemple qui compte. Si je te montrais un saint, si je te montrais un ange, si même, plus simplement, je te faisais voir un homme digne de ce nom, tu braillerais, au bout de vingt secondes : « Il m'ennuie, ce zèbre-là ! Il me trotte, avec sa vertu ! » Alors, changement de système. Je te montre un cochon, un authentique cochon, et ça te frappe, tu comprends ? Ça te frappe si bien que tu ne l'oublieras jamais. Tu peux vivre encore un siècle et

faire l'amour à bride abattue : chaque fois, tu te rappelleras Bron Joseph dans les bras du paillasson à Waterspiel. Rien de tel pour te rafraîchir les idées. C'est moi qui leur ai dit de monter sur la table. Une épreuve ! La pierre de touche ! Je regardais leur visage, pendant qu'ils louchaient sur le truc. La Boule est perdu, c'est clair. Et les autres ne valent guère mieux. Toi, c'est différent : ton cas n'est pas désespéré.

Il bourra sa pipe, l'alluma, secoua la tête :

— Le propriétaire ne nous a pas encore flanqué notre congé. Ça ne peut plus tarder. C'est une affaire de minutes. Je vais louer une chambre, tout seul, dans un sixième. J'y vivrai, tout seul, comme un chien. J'ai rempli mon devoir ; je n'ai rien à me reprocher. Maintenant, je vais les laisser dégringoler dans l'ordure. On ne peut pas faire tout à la fois, des femmes et sa carrière. Il faut que je travaille. J'ai de grands projets.

Il rêvait, sourcils relevés.

— Biel, ne m'avais-tu pas dit que tu comptais reprendre la clientèle de ton oncle ?

— Justement ! Mais mon oncle est un homme sans ambitions. Moi, si je reprends sa suite, à Giromagny, je veux fonder un dispensaire, organiser des consultations gratuites, peut-être une « goutte de lait »... Ça n'ira pas tout seul. Il y faudra de la patience.

Huc me regarda longuement. Sans doute devina-t-il mes pensées, car il se mit à hausser les épaules.

— Un dispensaire ! Je te vois sourire. Qu'est-ce

que tu t'imaginais donc ! Que je voulais me présenter à l'Académie de médecine ? Ah ! Ah ! Que je fasse seulement tout ce que je veux faire, et je pourrai mourir content. L'autre jour, tu m'as dit je ne sais plus quoi, qu'il fallait accomplir de grandes choses. Les grandes choses, mon ami, ça doit se réaliser sans qu'on le sache. Pour faire une grande chose, il en faut une infinité de petites. Voilà !

Et, changeant de propos, brusquement, comme il en avait l'habitude :

— Veux-tu déjeuner avec moi ?

J'acceptai sans détours. Je formais l'espoir d'élever Huc à la dignité de confident. Il y avait sans doute, en lui, quelque chose de rude qui me choquait, mais aussi la plus charmante naïveté. « Oh ! pensais-je, qu'il est jeune ! Il n'a pas encore souffert, lui. Son cœur est tout frais. Comme il est heureux ! »

Huc tira de son armoire deux assiettes, deux couverts, puis un beau pâté de viande, puis une fiole de vin vieux.

— J'ai, dit-il, reçu ce pâté hier soir. C'est ma mère qui me l'a cuit. Je l'avais demandé bien gros : je pensais le manger en chœur, avec les autres, les bourriques. Trop tard ! Ces gars-là sont jugés. Nous allons manger le pâté tout seuls, quand nous devrions en crever. Le vin est une bonne chose ; je ne leur reprocherais pas d'en boire, même un coup de trop. Mais les paillassons ! Pas de ça !

Je mangeais avec délices. C'était un pâté de campagne, fleurant le thym, l'estragon, le basilic. Huc

m'en servait de larges tranches et disait, clignant de l'œil :

— Rien de tel pour les peines de cœur : du veau, du goret, du lapin. Toute la sauce.

— Oh ! fis-je, Biel, ne plaisante pas.

La bouteille vidée, nous allumâmes nos pipes.

Il y eut des cris, dans le vestibule : « Viens-tu déjeuner, Biel ? »

— Je n'ai pas faim ! s'écria le Biel. Laissez-moi la paix, hommes de peu.

Il mit en branle tout un petit matériel et obtint deux tasses d'un excellent café. Silence religieux. Je jugeai le moment favorable.

— Huc, dis-je, tu n'as pas été sans remarquer...

Je pris un temps, comme les acteurs. Huc leva le nez.

— Va toujours ! Si j'ai remarqué ? Oui, j'ai tout remarqué : j'ai l'œil clair.

Alors je m'abandonnai. Ah ! délectable minute !

— Biel, il faut d'abord te dire que j'ai perdu ma mère à l'âge de huit ans. Mon père...

Je crois bien que tout y passa, tout moi. Je ne pouvais remonter assez haut, chercher trop loin. J'entendais ne rien oublier, me peindre en pied, au naturel, avec le paysage, l'architecture, les comparses. Puis ce fut Paris, mes aventures, les Russes, enfin Daria.

Daria nous prit une grande heure. O soulagement ! Le Biel écoutait, secouait et rallumait sa pipe, hochait la tête et disait, de loin en loin : « Va ! va toujours ! »

Quand, à bout de souffle, je murmurai pour finir : « Et, maintenant, me comprends-tu ? » Huc se leva, fit deux ou trois tours dans la pièce et prononça d'une voix grave :

— Oui, je te comprends. Tu crois me connaître : rigide comme un pieu, froid comme un sorbet. Eh bien, écoute ! Je te comprends, parce que, moi, c'est kif-kif. J'ai connu tout ça. Tu entends bien : tout. J'avais seize ans. Mes parents voyaient assez souvent nos voisins, les Saupiquet, qui tiennent la poste, à Giromagny. Mme Saupiquet était admirablement belle. Je l'ai aimée, tu m'entends ? comme il n'est pas possible d'aimer. Mais, le jour où j'ai compris ce que je faisais, j'ai tout rompu, tout. Quelle détresse ! Et d'autant plus terrible que je n'avais jamais soufflé mot de cet amour à Berthe, c'est-à-dire à Mme Saupiquet.

Je baissai la tête d'un air pénétré. J'étais cruellement déçu. Comment Huc, garçon de bon sens, pouvait-il comparer son aventure à la mienne, Mme Saupiquet à ma Daria ?

— Ecoute, reprit le Biel. Fais comme moi : renonce et oublie. Ce que je t'ai dit, tout le monde l'ignore. Tu peux compter sur moi pour ton truc. Nous n'en reparlerons jamais.

Il frappa du poing, sur la table, avec une énergie farouche :

— Rességuier, il faut être chaste !

— Oui, répondis-je en baissant les épaules, il faut être chaste !

A peine trouvé, mon confident était perdu :

« Comme il est jeune ! pensais-je en regagnant ma rue Saint-Jacques. Il s'imagine avoir adoré cette dame de la poste. Pauvre garçon ! Quelle candeur ! Et j'ai pu croire qu'il comprendrait Daria ! »

Ce soir-là, j'écrivis ma première lettre à Daria. Je me lavai soigneusement les mains. J'eusse voulu, comme Buffon, mettre des manchettes propres. Je choisis d'immenses feuilles de ce papier écolier sur lequel je rédigeais mes « questions d'externat ». Il fallait, à ma plume, un espace infini. La lettre commençait ainsi : « Laissez-moi, Daria, vous regarder encore. Vous êtes le pain de mes yeux... » J'écrivis trois heures de suite, sans me reprendre, sans ratures, dans l'abondance de mon âme. A s'exprimer, ma douleur grandit, se sublima. Je ne l'eusse pas crue si profonde. Les mots qui, je l'ai su depuis, bornent et refroidissent les pensées, avaient, en ce temps-là, le singulier pouvoir d'amplifier et de réchauffer ma passion. N'importe, ma lettre était belle et touchante. Elle m'étonnerait peut-être aujourd'hui s'il m'était donné de la revoir. Je ne crois pourtant pas qu'elle me ferait sourire.

Je devais, par la suite, en écrire beaucoup d'autres à la même personne. Je ne me relisais jamais : la dernière ligne tombée, je courais d'une haleine jusqu'au bureau de poste. Un jour par aventure, je relus une page avant de la signer et je fus bien penaud d'y trouver d'assez grosses fautes d'orthographe, car mon premier jet manque de soin. J'en inférai que toute cette correspondance devait être assez indigne d'un professeur de français. Petite

souffrance d'amour propre qui s'en alla rejoindre, au fond de l'abîme, d'autres souffrances plus pesantes !

Dès le lendemain, je revis Anne et l'existence reprit, tout naturellement, comme au début de ce malheureux hiver. Le matin, l'hôpital, avec toutes ses misères. Puis le déjeuner, puis l'amphithéâtre. Dans cette monotonie, les heures de l'amphithéâtre étaient encore des heures bénies : je pouvais regarder Daria. Ce bonheur me fut bientôt retiré. Daria Herenstein obtint de permuter avec une autre élève ; elle changea de pavillon. Mes efforts pour l'apercevoir au vestiaire furent presque toujours déjoués.

Poliakoff, de temps en temps, venait s'asseoir à ma table. Il dit, un jour, avec un sourire équivoque :

— On ne vous voit plus, rue Claude-Bernard. Vous nous oubliez. La sociologie ne vous intéresse plus. Vous autres Français, vous n'avez pas l'esprit de suite.

— Non, répondis-je, sans lever les yeux, je ne vous oublie pas ; seulement, je commence à préparer l'externat...

Anne avait entendu ce bout de conversation. Je la vis rougir, puis pâlir.

L'événement capital de cette morne période, c'est la transformation que je pus observer dans le caractère d'Anne Souvestre. Elle était encore toute mansuétude et charité. Mais son sourire était éteint. Elle faisait, pour le retrouver parfois, des tentatives si pénibles que je me sentais au point de lui crier :

« Ne souriez pas pour moi. Ne vous forcez pas à sourire. Nul besoin de sourire entre nous. »

Ce qui me frappait le plus, c'était de discerner, sur ses traits, cette obstination douloureuse dont j'ai déjà fait mention et dans laquelle il me semblait reconnaître un reflet lointain de Daria.

A certaines minutes, ses lèvres se serraient, ses sourcils dorés venaient se rejoindre et tout son visage exprimait une résolution fière. Un tel visage m'était alors plus fermé que ne l'avait jamais été celui de Daria Herenstein.

Je pris, pour amener Anne à parler de Daria, mille détours dont la barbarie et l'ingénuité eussent exaspéré les anges. Anne était insaisissable, sur ce terrain. Un soir que je la pressais fort maladroitement, elle eut un tel regard que je capitulai. Ce regard voulait dire et disait : « Epargnez-moi ! Patience ! Le moment n'est pas encore venu ! »

Je compris donc qu'un jour futur le nom de Daria surgirait entre nous. Il fallait attendre.

J'allais, vers la fin de l'après-midi, passer une heure avec Anne. Il m'eût été doux, quand j'étais trop las, trop chagrin, qu'elle me baisât au visage comme elle l'avait déjà fait. Le besoin d'un contact humain me tourmentait. Je souhaitais obscurément deux choses : serrer très fort quelqu'un dans mes bras et pleurer.

Hormis les heures du soir, consacrées à la rédaction de ma lettre quotidienne, je dépensais donc une grande part de mon loisir avec Anne, le reste chez les « paysans ». Leur commerce ne me procu-

rait pas un contentement bien profond ; mais il m'offrait des spectacles, une vivante distraction. Je venais de lire Pascal et, saisi d'une rage sacrée, je m'efforçais de m'arracher à moi-même. C'est peut-être par horreur de ce moi dont j'étais étranglé que, vers ce temps, je ressentis quelque intérêt pour les autres hommes et que je commençai de goûter un plaisir aigre-doux dans mes observations.

Ceux qui, tel Delbosse, m'avaient d'abord paru dénués du moindre relief en prenaient à mesure de ma curiosité. Mon attention les faisait éclore, les créait de toutes pièces. Plus je creusais, plus riche était le sol et j'en arrivais à comprendre qu'une âme fervente peut toujours, dans le désert, ramasser en abondance des cailles vives et de la manne.

Prosper Delbosse était un grand garçon d'aspect lymphatique et nonchalant. Si je n'avais de la répugnance pour les simplifications, dès qu'il s'agit de l'homme, je dirais que toute la vie de Prosper Delbosse était gouvernée, dominée par la crainte. Son apathie même semblait calculée pour éviter le péril des réflexes trop prompts. A part cela, Delbosse était de ceux qu'un excès d'appréhension peut porter à l'héroïsme, je veux dire à quelque extrémité. Il prouva, d'ailleurs, beaucoup plus tard, qu'il était capable de se faire tuer, peut-être par effroi de la mort.

Delbosse avait peur de tout, des hommes, des choses, des idées. Il craignait le Biel, redoutait Bron, frémissait en face des maîtres, tremblait devant les valets. Sa plus grande frayeur était celle des mala-

dies et Bron n'avait pas tort en disant que le pauvre garçon voulait se faire médecin pour ne pas demeurer dans le clan des malades.

Nous préparions alors l'externat des hôpitaux. Il nous arrivait de répéter ensemble nos « questions », petits discours clichés qu'il fallait débiter en cinq minutes. Un jour que nous venions d'expédier ainsi la question « scarlatine », je vis Delbosse, très agité, sortir de la chambre. Je me mis à sa recherche et le trouvai dans la cuisine en train de se laver les mains.

— Qu'as-tu ? lui dis-je. Tu n'avais pas les mains sales.

Il répondit de manière évasive.

Un autre jour, que nous avions consacré deux longues heures à ressasser la « fièvre typhoïde », Delbosse gagna sa table de toilette et commença de se gargariser. Je lui dis avec empressement :

— Souffres-tu de la gorge ?

Nous étions seuls. Delbosse posa son verre, revint vers moi et, avec un sourire contraint :

— Il ne faut pas le raconter aux autres, mais, quand je prononce tous ces mots-là, ça me dégoûte et ça m'inquiète tellement que j'ai besoin de me rincer la bouche. C'est une idée, je le sais bien. Maintenant, je suis quand même plus tranquille.

A quelque temps de là, Delbosse m'aborda, la figure tirée, un gros foulard autour du cou.

— Cette fois, dit-il, j'ai mal à la gorge.

— Laisse-moi regarder.

— Si tu veux.

— Mais, fis-je après un examen scrupuleux, je ne vois absolument rien.

— C'est, répondit Delbosse, que tu regardes mal. Je suis allé, hier, au pavillon de la diphtérie. C'est abominable ! Et j'ai la diphtérie. Pas possible autrement : je souffre trop.

— En ce cas, lui fis-je observer, tant mieux : tu n'as pas la diphtérie, car tu devrais te rappeler que la diphtérie débute de manière insidieuse, si bien qu'on peut l'avoir sans même s'en douter.

— Tu crois ? dit-il d'un air inquiet.

Il revint me voir le lendemain, le masque tragique, les yeux creux.

— Ça ne va pas ?

— Non, pas du tout. Tu m'as bien dit que, parfois, au début de la diphtérie, le malade ne sentait rien ?

— Oui, c'est classique.

— Alors, j'ai la diphtérie.

— Pourquoi ?

— Je ne sens absolument rien. C'est donc bien la diphtérie.

Je partis d'un franc rire. Delbosse finit par m'imiter.

— Ah ! lui dis-je, tu ferais rire les poissons.

— C'est vrai, répondit-il, je suis ridicule et j'en souffre plus que tu ne peux le croire... Cependant, c'est plus fort que moi...

— Alors, pourquoi te fais-tu médecin ?

— J'aime mieux savoir.

Pauvre Delbosse ! La paix soit avec lui !

Bourgelat était le modèle du fruit sec et je n'ai jamais bien compris par quel concours de chances il avait pu passer son baccalauréat. Il me priait parfois, sans grande conviction, de l'aider à revoir — le mot est assurément impropre — les rudiments de l'anatomie.

Il avait un très beau front, des yeux à fleur de tête. Il paraissait m'écouter et, soudain, haussait les épaules :

— Inutile. Ça n'entre pas.

Je crois qu'en effet il lui était presque impossible d'arrêter son attention. Il n'en faisait que mieux mon étonnement quand je le voyais jouer aux cartes. Il apportait à ce jeu des facultés qu'eussent pu lui envier les diplomates ou les stratèges. Il connaissait toujours exactement le nombre et la couleur des cartes tombées. Il devinait la position des cartes restées en main, déjouait à ravir toutes les combinaisons des adversaires, calculait les points, dépistait, sur les visages, les indices les plus furtifs.

— Tu vois, Rességuier, clamait-il, moi, je ne suis pas comme les Russes.

— Comme les Russes ?

— Oui ! Ces gars-là se mettent, pour jouer au poker, un masque sur la figure. Moi, pas besoin ! Je suis impénétrable.

Il était impénétrable et, cartes en main, subtil, intelligent. Il avait de l'esprit.

— Bourgelat, lui disais-je, si tu donnais à tes études le dixième de la sagacité que tu montres dans ces barioles, tu ferais une belle carrière.

— Peut-être bien, répliquait-il en annonçant l'atout. Mais je ne m'amuserais pas.

Joseph Bron le considérait avec tendresse :

— Bourgelat a du génie, et je lui prédis un grand avenir. Il ne connaît qu'une chose, mais il la connaît bien. Il vaut mieux être champion de billard pour l'Europe que professeur de troisième à Forcalquier. La Boule aussi doit être considéré comme un être d'élite. La Boule, mon fils, tu laisseras un nom dans l'histoire de la volupté. J'ai du mérite à le prédire, car, jusqu'ici, tu n'es encore qu'un apprenti. C'est égal, tu portes les stigmates.

Depuis l'aventure de l'imposte, la Boule était enragé. Dents à l'air, poings globuleux, il partait en chasse des journées entières.

— Veux-tu que je te repasse une femme ? demandait obligeamment Joseph Bron.

— Merci ! je saurai bien me débrouiller tout seul.

— Tu vois, Biel, s'écriait Bron, les conséquences de ta sagesse obtuse. C'est toi qui leur as conseillé de m'épier par cette beuillote. Résultat : la Boule est, tout entier, sous l'empire de la déesse.

— Je le lui laisse, sifflait Huc.

Alors, Bron :

— Il ne s'embêtera pas. J'en ferai mon disciple préféré ; s'il réussit, j'en ferai mon apôtre. Toi, Biel, tu es complètement dépourvu d'imagination. Pas plus de fantaisie qu'une loche. C'est ta qualité comme ça. Moi, que je rencontre une belle femme, le matin, et je suis heureux pour toute la journée. Moi, si je soulève le bord d'une nappe, ça me fait

presque autant d'effet que si c'était le bord d'une jupe.

— Viens t'en ! disait Biel d'une voix sévère en me saisissant par le bras.

Nous allions boire un bock. Huc ne détestait pas la bière. Il en avalait volontiers plusieurs pots et s'humanisait petit à petit.

— Bron, disait-il, est un gredin. Ce n'est pas une brute. Toutes ces dégoûtations... J'aurais peut-être fermé les yeux. Si seulement il m'avait demandé mon avis. Maintenant, je ne peux plus céder. C'est intolérable. Pas d'erreur : il faut être chaste !

La Boule finit par trouver ce qu'il cherchait : une maigrichonne à chignon fauve qu'il produisit glorieusement.

Les présentations terminées, la Boule, se disposait à emporter cette proie dans sa chambre.

— Minute ! dit le Biel. N'espère pas faire passer madame chez moi.

Pour entrer chez la Boule, il n'y avait pas d'autre chemin. Huc poussa vivement sa porte, qu'on l'entendit verrouiller.

— Je veux m'en aller, pleurnichait la rouquine.

Et la Boule, l'œil incendié :

— Biel insulte ma femme ! Vous en êtes témoins. Toi, viens par ici.

Il entraîna la pauvrette dans le galetas de Delbosse, où il se barricada.

Delbosse était atterré. Huc reparut, pipe au bec, et colla dans le couloir un large placard manuscrit

sur lequel on pouvait lire : « Défense à ces messieurs d'entrer chez le Biel avec leurs brancards. »

Il répétait, secouant la tête :

— Une vieille amitié ! Quelle misère !

A la suite de telles scènes, Huc tombait en mélancolie. Deux ou trois jours durant, impossible de lui arracher une parole.

— Biel est « bâton », me disait Chabot. Viens avec moi travailler, à la bibliothèque : il y fait chaud.

Nous allions. Chabot m'inspirait confiance. Il était amène et studieux.

— Je travaille bien, m'avouait-il, je veux en profiter. Je me connais et ne me fais pas d'illusions. Le jour où la digue-digue se mêlera de mes affaires, je serai peut-être foutu.

Chabot avait une cervelle philosophique. Je retrouvais, chez lui, quelque chose de la passion des Russes, coupée de rhétorique gauloise. Le soir, au sortir de l'Ecole, nous remontions, en devisant, la colline du Panthéon. Chabot venait m'accompagner jusqu'au seuil de mon logis. Pour prolonger l'entretien, j'allais à mon tour jusqu'à la rue d'Ulm. De nouveaux débats nous ramenaient rue Saint-Jacques. Souvent, sous la pluie patiente, nous faisions ainsi dix fois le chemin avant de nous décider à poser le point final. Et quand la discussion refusait de s'éteindre, quand, vers trois ou quatre heures du matin, ivres d'éloquence, nous n'avions pas encore tout dit, nous montions, au hasard, soit chez lui, soit chez moi. Nous nous jetions, à demi dévêtus, sur le lit et poursuivions dans l'obscurité notre austère orgie d'idées.

Levé dès le jour, les reins fourbus, la tête creuse, je me débarbouillais en hâte et j'allais m'embusquer, au jardin du Luxembourg, dans un bosquet de fusains d'où je pouvais, les jours de chance, voir passer la jupe grise et la toque à rubans grenat.

XVII

L'hiver agonisait dans les bourrasques. Le grand hiver de mon adolescence. Moellon noir à la base de ma maison.

Richesse unique, vaine richesse, temps, mon temps, comme je t'ai gaspillé, prodigué, perdu. Et cependant, si je sais quelque chose du monde, je le dois à cette ardente dissipation. Toutes les heures que, plein de remords, j'ai laissé choir dans l'infini, toutes ces heures immolées ressuscitent aujourd'hui. Comme elles sont pleines ! Comme elles sont lourdes ! Et quel jus succulent sort de leur grappe écrasée ! Je vivrai jusqu'à mon terme sur le fruit de mes vieilles paresses. Mais je n'ai plus assez de jours devant mes pas pour, de toutes ces folies, faire un peu de ferme raison.

Les vacances de Pâques approchaient. Mes « paysans » se préparaient à partir. Le temps était venu pour eux, disait Huc, « d'aller se retaper les mandibules au râtelier familial ». Mon père m'écrivit deux mots : « Viendras-tu ? » Je n'en répondis qu'un seul : « Impossible. »

Depuis quelques jours, je me trouvais souffrant et, surtout, exténué. La mauvaise nourriture, les veilles, tant de secousses. Je sentais décroître, en moi, ce sentiment d'invulnérabilité qui est le prin-

cipe essentiel de l'audace. « Oh ! pensais-je, si je pouvais être malade, bien malade ! Perdre toute conscience ! Et me réveiller, un beau matin, avec une vie toute neuve devant moi. »

Je dus garder le lit quelques jours. Huc vint me voir. Il était là, debout, au milieu de ma chambre, un gros bâton de bouvier à la main, et il me regardait, avec ce bon sourire naïf et affectueux qui l'éclairait, parfois, entre deux crises de noir. Je le priai de fermer la porte.

— Bien sûr, dit-il. Mais c'est l'autre gourde...

Il retourna dans le couloir et revint bientôt, poussant devant soi un Delbosse blafard.

— Ah ! patate ! criait le Biel, puisque je te dis que ce n'est pas contagieux.

— Excuse-moi, fit Delbosse, on m'avait parlé d'une angine.

Il rit faiblement, s'assit avec circonspection et ne me serra pas la main.

— Delbosse, lui dis-je, ça ne fait rien : tu es un bon type.

— Oui, poursuivit le Biel, un bon type et un fameux médecin. Ah ! foutue bête ! Enfin, tout marche ! On va retrouver le pays. On va se mettre au pré, se purger. Les bagages sont faits. Salut, Paris ! Sainte pourriture ! Quinze jours sans voir de maquerelles. Quinze jours à marcher sur le dur, sans crainte d'écraser des marlous et des putains. Il y a, dans la grande salle de notre maison, — il prononçait mâson — une belle, grande cheminée de granit et un puits, oui, mon Jésus, un puits, avec sa poulie

et ses chaînes. Je vais revoir tout ça. Rien que d'y penser, j'en ai le cœur qui fait boum, boum. J'arriverai sur le coup de midi. Ma mère n'aura pas manqué de faire une bonne chaude, d'allumer un feu de pommes de pin. Le pâté sera sur la table et ma crêpe dans la poêle. Ah ! vingt dieux !

Huc me regardait et peut-être perçut-il une secrète envie sur mes traits, car il tourna bride, soudain :

— Assez là-dessus. Toi, vieux, tu ne pars pas ?

Je secouai la tête sans répondre. Alors Huc souleva, comme une aile, le collet de son macfarlane.

— Rességuier, j'ai là, pour toi, deux petites choses. La première, c'est moi qui te l'offre. Trois fois rien : un gâteau qu'on fait chez nous, un kougeloff, comme on dit. Pas la peine de me remercier. Tu croûteras ça dans le pieu, pour te nettoyer les dents. L'autre chose, je ne sais pas ce que c'est. Des fleurs qu'on a déposées pour toi. C'est ta concierge qui m'a prié de les monter. Cette femme charmante prétend que ça ne fait pas partie de son service.

Il me tendit un petit bouquet de violettes, noué d'une faveur noire. Je le pris en tremblant.

Au moment de me quitter, Huc se pencha sur mon lit. Je crus qu'il allait m'embrasser ; mais lui, très vite, à mon oreille :

— Tu sais, pour le truc...

— Quel truc ?

— Les dix francs, quoi ! On n'en parlera plus. Motus !

J'étais si fort remué que je ne pus lui dire merci.

Huc et Delbosse partis, j'enfonçai le nez dans le bouquet et me perdis en rêveries.

D'où venaient ces fleurs. Anne ou Daria ? Qui pouvait me le dire.

Je les baisais, les respirais. Comme elles étaient muettes.

J'écrivis, au crayon, sur mes genoux, pour Anne et pour Daria, deux billets que je fis porter par la servante du premier étage, cette grande fille triste et complaisante. Je parlais, dans les deux lettres, de mon malaise, mais n'osais faire aucune allusion, même lointaine, à ces fleurs dont je ne connaissais pas l'origine.

Trois jours passèrent. Trois jours d'attente épuisante. J'écoutais, à travers la cloison, tousser M. Lefaur, qu'une pleurésie tenait au lit. Hélas ! j'étais trop malade et trop occupé de moi pour songer assidûment à mon vieux cousin. Je n'eus pas même le courage de l'aller voir une seule fois.

Chaque matin, on frappait, et la sueur me perlait aux tempes. « Se pouvait-il... un tel bonheur... »

La pauvre fille, ma voisine, entrait et posait sur ma table un pot de lait et du pain. Je retombais au désespoir.

Enfin, n'y tenant plus, je rassemblai mes forces, m'habillai, descendis l'escalier. Impossible, en toute fierté, d'adresser la parole à l'infâme porteuse de bigoudis. C'est elle qui, me voyant passer, sortit de sa loge. Elle jeta, sur les dalles du couloir, un petit bouquet de violettes.

— Il paraît, cria-t-elle, que c'est pour vous.

— Puis-je vous demander, madame...

Elle était déjà rentrée, comme un diable, dans sa boîte.

Des violettes nouées d'une faveur noire. Je mis le bouquet dans la poche de mon paletot.

Clopin-clopant, je gagnai la place Saint-Sulpice. Il était trois heures après midi. La fenêtre d'Anne était close. Mauvais signe. Je montai les quatre étages et frappai.

Anne vint m'ouvrir. Elle me prit par les deux mains, referma vivement la porte derrière moi, me fit asseoir et me considéra d'un œil méditatif.

— Vous êtes encore souffrant ? fit-elle.

— Oui.

Il y eut un assez long silence. Vous avez reçu ma lettre ?

Anne ouvrit un tiroir.

— Tenez, dit-elle. Vous vous êtes trompé d'enveloppe. Reprenez cette lettre qui n'est pas pour moi.

Je pus voir avec stupeur que j'avais, dans mon trouble, mis sous l'enveloppe au nom d'Anne le billet que j'avais écrit pour Daria.

— Oh ! fis-je, Anne ! Pardon ! pardon !

J'allais tomber à genoux. Anne m'arrêta d'un geste si triste, si fatigué ! Et je restais là, confondu, sans force. Elle ne me chassait pas. Elle ne se détournait pas de moi. Pourtant, qu'elle avait dû souffrir !

Je la vis mettre son chapeau, passer sa jaquette, chercher ses gants.

— Vous alliez sortir ? lui dis-je.

— Non. Nous allons sortir ensemble.

— Pourquoi ?

— Je vous l'expliquerai dehors.

Nous gagnâmes le Luxembourg. Anne se mit à parler. Elle y éprouvait quelque peine. Anne la silencieuse. Et ses phrases étaient coupées de longues pauses.

— Je ne pouvais vous garder chez moi. Tout cela est affreusement bête. Ces pauvres gens, mes logeurs, m'ont défendu de vous recevoir. Ils ont écrit des sottises à mon oncle, qui s'en moque bien. Je changerai de logis dès la fin du mois. Mais, pour le moment, je ne peux vous recevoir.

— Anne, fis-je, allons chez moi.

Elle haussa les épaules :

— Oh ! non.

— Pourquoi ? Nous sommes libres.

— Non, nous ne sommes pas libres. Contre la bêtise, nous sommes, je crois, spécialement désarmés tous deux.

Je fus saisi d'un accès de désespoir puéril.

— Je suis las ! Montons chez moi. Pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Vous saviez que j'étais souffrant.

Anne s'arrêta, me regarda paisiblement et dit :

— Mais je suis allée chez vous.

— Ah ! dis-je, vous êtes venue !

— Oui. Et vous devez savoir aussi qu'on ne m'a pas laissé monter.

J'éprouvais une grande surprise, de la colère et, peut-être, tout au fond de mon cœur, un peu de déception.

— Ainsi, dis-je, c'est donc vous qui m'avez apporté...

J'hésitais. Alors Anne, avec la plus pure franchise :

— Quoi donc ?

Je secouai la tête. Impossible de rien savoir.

— Et voilà ! dit Anne après un moment. Du moins, la rue nous appartient. Nous sommes de faibles enfants, Antoine, et le monde se moque de nous. Ah ! je sais, il faudrait se défendre, riposter. Vous l'apprendrez, sans doute, petit à petit. Résignons-nous, puisque nous ne sommes pas très courageux.

J'avais fait un mouvement. Anne esquissa son plus triste sourire.

— Rassurez-vous et excusez-moi. Je veux dire que moi, moi, je ne suis pas très courageuse.

— Anne, que voudriez-vous faire pour être courageuse ?

— Oh ! répondit-elle à mi-voix, une chose, une seule chose que je serai bien forcé de faire un jour.

Je compris, à son visage, qu'il était inutile de lui demander le moindre éclaircissement.

Nous passâmes deux ou trois heures à nous promener ainsi. La nuit nous chassa du jardin. La rue nous allait recueillir quand de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

— Anne, dis-je en retirant mon feutre, vous êtes la plus généreuse des amies et j'ai de grands torts envers vous. Pardonnez-moi : je suis très malheureux.

Elle détourna la tête et murmura :

— Je commence à penser aussi que, peut-être, je ne serai pas heureuse.

Nous tirâmes chacun de notre côté.

Je revis Anne le lendemain et tous les jours suivants. Nous nous promenions, côte à côte, des heures, des journées entières. Nous traînions ensemble nos détresses jumelles qui ne pouvaient ni se fondre ni s'alléger. J'éprouvais l'impression d'être honni, chassé, bafoué de tous, dans ce tumultueux Paris qui, surtout, nous ignorait. De jour en jour, mon malaise s'aggravait. J'en venais à souhaiter, de toutes mes forces, qu'il me terrassât. Le sommeil ! Le repos !

Il nous arrivait de ne pas prononcer une seule parole, la longue après-midi durant. Il semblait que toute l'énergie d'Anne fût concentrée sur une pensée qui ne la quittait plus et qui m'était impénétrable.

— Anne, fis-je, certain soir, en m'adossant à l'un des arbres de la rue de Médicis, Anne, abandonnez-moi. Pour votre paix, laissez retomber le fardeau.

Elle répondit quelques paroles peu claires :

— Je pense que, demain, je pourrai.

— Eh quoi ? dis-je, alarmé soudain, m'abandonner ?

De la tête, elle fit signe que non.

Cette journée du lendemain, elle reste ouverte, dans ma vie, comme la plaie par laquelle s'est écoulé le plus beau sang de ma jeunesse. Que je puisse, pour la raconter, me servir fidèlement des mots qu'Anne eût, elle-même, choisis.

Nous nous rencontrâmes au début de l'après-midi. C'était un jour sans soleil, un vrai jour de décem-

bre oublié dans l'avril. J'ai, depuis, souvent pensé qu'un rayon nous eût aidés, conseillés, peut-être même affranchis.

Nous commençâmes par errer, comme les jours précédents ; mais cette course vagabonde semblait assurée d'un but. Anne était plus calme et plus silencieuse que jamais. Elle avait pris mon bras et le serrait avec force. Nous entendîmes sonner trois heures. Anne tressaillit.

— Trois heures, dit-elle. Allons.

Je ne demandai pas où.

Quelques instants plus tard, Anne s'arrêta. Nous étions parvenus au bout de la rue de Pontoise. Un hôtel d'aspect modeste étalait sous nos yeux son enseigne à lettres dorées. Anne regarda la façade en fermant à demi les yeux, comme font les myopes.

— Ici, dit-elle. Entrons.

J'étais beaucoup trop accablé pour discuter cette étonnante décision.

— Passez le premier, dit-elle, et demandez une chambre.

Le patron de l'hôtel sommeillait dans une niche ripolinée, entre deux fausses plantes vertes. Notre aspect, notre jeunesse durent l'inquiéter un peu, car il jeta, d'un ton quinteux :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je tardais à répondre. Alors, Anne, avec autorité :

— Une chambre.

— C'est possible, dit-il enfin. Mais vous devez payer d'avance.

Anne me tendit sa bourse et dit :

— Payez.

Cet homme demanda douze francs, ce qui ne laissait pas d'être excessif.

— Donnez douze francs, dit Anne.

L'hôtelier me tendit la clef.

— Le numéro dix-neuf. Troisième étage.

L'escalier virait roidement, avec son tapis rouge, usé dans le milieu. Je me surpris à compter les barres de cuivre : Vingt, vingt et une. Vingt, vingt et une. Le même nombre par étage.

La chambre que l'on nous ouvrit prenait jour sur la rue par deux fenêtres à doubles rideaux d'andrinople. On y voyait une table de toilette et, dans un angle, un grand lit chargé d'un édredon rouge. Anne ferma la porte au verrou, retira son chapeau, ses gants, et s'assit dans un fauteuil. Elle regardait toutes choses d'un air soucieux et ferme. Je me mis à genoux devant elle et cachai mon visage dans sa robe. Pendant quelques minutes, elle promena des doigts légers dans mes cheveux. Une odeur d'ambre, délicate, chaude, humaine, flottait autour de moi.

— Antoine, dit-elle soudain, je ne vous ai jamais rien demandé.

Je reconnus, d'un signe, qu'elle ne m'avait jamais rien demandé.

— Eh bien, reprit-elle, aujourd'hui, je vous demande quelque chose.

Et, comme je la regardais avec étonnement :

— Il le faut ! Il le faut ! ajouta-t-elle.

Elle me repoussa doucement, se mit debout et commença de se déshabiller.

L'hôtel était vide, à cette heure, et le silence fort grand. Parfois, quelque voiture lointaine faisait sonner les pavés et j'entendais frémir, tout à côté de moi, un verre, retourné sur le goulot de la carafe.

Un peu plus tard, d'une caserne voisine, partit un mélancolique appel de clairon.

Anne quitta ses vêtements, pièce à pièce, avec lenteur, avec ordre. Elle dénoua ses cheveux et en fit deux grosses tresses. On eût dit une jeune fille qui se prépare au sommeil. Alors elle se mit à frissonner.

— J'ai froid, dit-elle. Ne me faites pas attendre.

Quand nous fûmes étendus côte à côte, elle saisit une de mes mains. Elle la promenait sur sa gorge, comme pour dire : « Connais, une fois du moins, toutes ces choses de moi, toutes ces choses dont je n'ai que faire, puisque tu les as dédaignées ! »

Elle m'embrassa furtivement, trembla de tout son corps, et dit, d'une voix hachée :

— Il le faut ! Prenez-moi, maintenant : vous savez sans doute mieux que moi ce que vous avez à faire.

Je fis ce qu'elle me demandait. Je le fis comme un enfant maladroit et honteux. Alors, Anne me serra la tête à deux mains et me regarda longuement, d'une façon si pressante que je me mis à sangloter.

Anne se rhabillait à la hâte, je pleurais encore, la tête dans l'oreiller. Quand elle eut refait sa coiffure et boutonné son manteau, elle m'appela, tout bas :

— Antoine ! Antoine !

Je me tournai vers elle, cachant derrière mes mains mon visage trempé de larmes.

— Antoine ! dit-elle. Antoine ! J'avais dit à Daria Herenstein que j'étais votre maîtresse.

Je n'eus pas le temps de répondre à cette singulière confidence. Anne ouvrit la porte et sortit de la chambre.

XVIII

Elle sortit de la chambre, elle sortit de ma vie et je ne peux m'empêcher de penser que, peut-être, elle sortit du monde. Elle disparut comme une odeur dans un tourbillon, comme un pli sur la surface des eaux, comme un gémissement dans la solitude. Si mille souvenirs désolés ne se levaient en moi et hors de moi pour publier son image, je serais tenté de croire qu'Anne la silencieuse ne fut peut-être que la plus forte de mes pensées.

Je raconterai tout à l'heure l'infructueuse démarche que je tentai, dès le lendemain, chez le logeur de la place Saint-Sulpice.

J'ai, par la suite, écrit au professeur Souvestre, à Rennes, plusieurs lettres qui sont demeurées sans réponse et dont les dernières m'ont été retournées par les soins de la poste.

J'ai, pendant l'été de 1906, fait un voyage en Bretagne et poursuivi patiemment une enquête sans profit.

Anne n'a pas continué ses études : je n'ai retrouvé son nom ni dans les archives des écoles ni dans les annuaires professionnels.

C'est une ombre que j'appelle, sûr de l'appeler en vain.

J'en pourrais héler beaucoup d'autres qui ne se-

raient pas moins muettes. Cette jeunesse apportée par le siècle nouveau, des orages sans pareils l'ont mutilée, décimée, rompue. Je n'ai guère plus de quarante ans, mais que les souvenirs m'attaquent, et je chante dans le désert.

Huc est mort du typhus, en Roumanie, pendant l'hiver de 1916. Delbosse, médecin de bataillon au 7e corps d'armée, s'est fait tuer devant Péronne en relevant des blessés sous le feu de l'ennemi. La Boule et Bourgelat vivent encore, dans quelque coin de leur province ; je ne les revois plus. Chabot a fait une carrière brillante. Je le rencontre deux fois par lustre ; nous tutoyons des souvenirs. Bron, de bonne heure, avait quitté la médecine pour les affaires. Il a été compris, dès le début de la guerre, dans la rafle de Maubeuge. Des camarades m'ont dit qu'après trois ans de captivité dans un camp de Poméranie il s'était coupé la gorge à coups de rasoir.

La société des juifs russes a déserté Paris. Iankélévitch, Poliakoff et les autres sont maintenant chez eux, aux prises avec les faits. Daria Herenstein ne les a pas attendus. Au point où j'ai laissé mon récit, je ne devais pas tarder à savoir qu'elle avait quitté la France. J'ai, plus tard, appris qu'elle s'était trouvée compromise dans les événements de 1905. On l'avait arrêtée, jugée, mise au secret.

C'est par Simon que la nouvelle m'en fut donnée.

Nous étions alors au printemps de l'année 1906. Simon était pauvrement vêtu. Avec sa barbe fort longue, ses cheveux presque blancs, il me parut bien vieilli.

— Il y a longtemps, lui dis-je, que l'on ne vous rencontre plus à l'Ecole.

— Et pour cause, répondit-il en grimaçant. J'ai renoncé. Je ne serai pas docteur. Je resterai marchand de soupe. C'est dans l'ordre. Mais mon fils va commencer ses études au mois d'octobre. Vous êtes interne, Rességuier. Je vous recommanderai mon fils.

Je fis diverses promesses et lui serrai la main. Il s'éloigna, ratatiné, voûté, balançant mollement la tête, comme les dromadaires de ses aïeux.

Et, maintenant, il me reste à parler de moi. Je dois m'aller reprendre où je me suis laissé.

Je passai, sur ce lit d'hôtel, deux longues heures à pleurer. Mes premières larmes d'homme. Peut-être aussi les dernières ; je ne peux le dire encore.

Je me glissai dans la rue comme un larron. Il faisait nuit. Je n'avais plus qu'à rentrer chez moi.

En montant l'escalier, je fus pris aux narines par une odeur de phénol qui me rappela Clamart. On venait de laver mon couloir à grande eau. Les carreaux en restaient luisants. La porte de M. Lefaur était ouverte. Il en sortait de la lumière et un bruit de conversation. Je ne pus me retenir d'entrer chez mon vieux voisin. Ce que je vis ne me permit d'ailleurs aucun doute. Sur le lit, reposait, cousue dans un drap, une forme grêle et brève. Deux bougies éclairaient la scène en dansant. Un monceau de paperasses fumait dans la cheminée. La concierge et d'autres commères, balais et plumeaux en main, causaient avec animation. Elle avaient bu du café

dont l'arome se mêlait au parfum des antiseptiques.

— Puis-je vous demander, fis-je en soulevant mon chapeau, si M. Lefaur...

Le concierge éclata de rire :

— Le cher homme est mort, à midi. Si vous aviez un peu de cœur, vous auriez pu l'y aider.

— N'avait-il personne ?

— Non ! personne, à part ces dames et moi. On l'enterre demain matin.

— On l'enterre ? fis-je encore. Mais je croyais savoir que M. Lefaur voulait être incinéré.

La dame à bigoudis me poussa son balai sur les pieds et répondit sans ménagements :

— Incinéré ! Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Je haussai les épaules et me retirai dans ma chambre.

Ainsi donc, même dans la mort, le vieil homme serait trompé. Le plus humble de ses vœux ne serait, pas plus que les autres, exaucé. Il partirait, n'ayant sans doute rien obtenu de ce qu'il avait pu désirer, même pas ce brasier final.

J'allumai ma lampe, m'accoudai sur la table, le menton dans les paumes et me laissai glisser aux plus lugubres divagations. Moi non plus, je ne serais pas exaucé. Mes cris ne seraient pas entendus. Devais-je donc manquer ma vie dès avant le prélude ? L'ombre amassée sous mes pas, qui pourrait la déchirer ? J'avais encore tout à connaître, tout à souffrir, et j'étais si brisé déjà.

C'était le temps où tout le monde lisait Nietzsche. Sur ma table, traînait un exemplaire de *Zarathous-*

tra, que j'avais noirci de notes et que je pensais connaître par cœur. Je l'ouvris, au hasard, lus quelques lignes et tombai sur celles-ci :

« L'amour du jeune homme manque de maturité, voilà pourquoi il hait les hommes et la terre. Chez lui, l'âme et les ailes de la pensée sont encore liées et pesantes. Mais il y a de l'enfant dans l'homme plus que dans le jeune homme, et moins de tristesse. »

Cette pensée, qui n'était pas une consolation, m'escorta jusqu'au matin.

Vers dix heures, je me rendis place Saint-Sulpice. Il me fallait voir Anne sans retard. Exiger une explication.

Je fus reçu par les deux vieux logeurs. Ils se montrèrent polis, mais réservés.

— Pouvez-vous, dis-je, faire savoir à Mlle Souvestre que j'ai le plus pressant besoin de lui parler ?

Le vieux retira de sa bouche une vénérable pipe d'écume et, regardant sa femme :

— Mlle Souvestre n'est plus ici.

— C'est impossible.

— C'est pourtant vrai. Elle a fait ses bagages hier. Et voilà ! Partie sans laisser d'adresse.

— Mais, dis-je avec une sourde irritation, vous devez bien savoir quand même quelque chose.

— Non, monsieur, dit le vieux, absolument rien.

Et la vieille, entre deux prises, ajouta :

— Vous en savez peut-être bien plus long que nous.

J'arrivai chez moi pour saluer une dernière fois

la dépouille de M. Lefaur. Une délégation de ses collègues clabaudait devant le corbillard. J'eus un moment la pensée de me joindre à ces inconnus. Je ne m'en sentis pas la force. Et puis, à quoi bon ?

Je montai mes six étages et trouvai deux lettres sous ma porte. L'une était du Biel et contenait des vers de sa composition, un long poème élégiaque intitulé : *Printemps dans la sylve vosgienne*. L'autre était d'une écriture dont la vue seule manqua me faire défaillir. Je l'ouvris en tremblant : cinq lignes, et, pour toute signature, ce signe en forme de chapeau qui représente le D majuscule dans la typographie slave. Voici le texte de cette lettre que je possède encore :

« Je m'en retourne là-bas. On m'y attend. Adieu, mon ami. Ce que l'on m'a dit... je sais que ce n'était pas vrai. N'importe ! Vous êtes sauvé. Adieu ! Soyez ce que vous devez être. Guérissez-vous et pensez, pour votre dédommagement, que vous ne serez jamais oublié. »

Je relus cette lettre vingt fois. Et si le mot d'ineffable exprime l'impuissance de l'âme à traduire ses mouvements les plus secrets, c'est ineffable, en cet instant, que m'apparut ma douleur.

Deux heures après, le plus gros de mes nippes entassé dans une valise, je prenais le train à la gare de l'Est.

Il faisait nuit quand j'atteignis la Ferté-Milon. Un charretier voulut bien se charger de mon bagage. Pour moi, je partis seul, à pied. Notre maison se trouvait tout au bout de la ville, près de l'Ourcq.

Je m'arrêtai plusieurs fois en route pour m'asseoir sur une borne ou sous un porche.

C'est la vieille Alphonsine qui vint m'ouvrir. Elle tenait à la main une lanterne d'écurie qui n'éclairait que les pavés et, tout de suite, elle cria d'une voix bourrue :

— Monsieur ne peut pas se déranger.

Comme je ne répondais pas, elle mit le falot à bout de bras et gronda :

— C'est Antoine ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, fis-je. Je veux voir mon père.

Mon père était dans son cabinet, couché sur une chaise longue, une gazette aux doigts.

— Allons, bon ! dit-il en m'apercevant. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

J'étais debout, découvert, des gouttes de sueur au front.

— Papa, dis-je avec effort, je suis malade.

Mon père me considéra longuement, d'un air fâché :

— Malade ! Et moi, dit-il, crois-tu donc que je ne le suis pas ?

A ce moment, je vis se multiplier, autour de moi, d'une façon tout à fait anormale, les lumières de la pièce.

— Monsieur, disait Alphonsine, je crois bien qu'il va tomber raide.

— Eh bien, répondait mon père, emmenez-le coucher. J'y vais aussi de ce pas.

Je ne me rappelle pas m'être déshabillé moi-même. Furtive, me parvint l'odeur fraîche des draps

qui sentaient le melilot, l'iris et la rivière. Puis ce fut le délire, la fièvre, les jours pareils à de longs éblouissements, les nuits, trous d'ombre, sueurs, épouvantes. Un cauchemar sanglotant où passaient et repassaient Anne, Daria, les Russes, les « paysans », Cyrille escorté de cadavres, Simon, le triste monsieur d'Etagnac, et tout cela dans le demi-jour et la bruine d'un morne hiver parisien.

Trois longues semaines s'écoulèrent. Mon père gardait le lit dans une chambre du rez-de-chaussée. Aux minutes de lucidité, je l'entendais gémir et gourmander la servante. Le vent bourru du printemps roulait autour de la maison comme un fleuve courroucé.

Mon père, pendant ces trois semaines, ne vint pas me voir une seule fois. J'aime à croire qu'Alphonsine lui portait de mes nouvelles. Je commençais à boire sans dégoût une tasse de potage aux herbes quand, un matin, je le vis entrer enfin.

Il était roulé dans sa vieille robe en cachemire toute rongée des papillons. Sa barbe était jaune et mal peignée. Il prit mon pouls, suçota son dentier, regarda le thermomètre oublié sur la table de nuit.

— 39°, dit-il. A ton âge, 39°, ça ne veut rien dire.

Il attendit un moment et, comme je ne répondais pas :

— Plus de vingt jours, murmura-t-il, plus de vingt jours que tu n'es pas descendu savoir ce que je devenais.

— Papa... fis-je d'une voix faible.

Il me coupa la parole.

— Oh ! je ne te reproche rien.

Et il dit encore, avec amertume :

— La jeunesse, c'est le temps où l'on ne pense pas aux autres.

Je pus me lever la semaine suivante. Alphonsine m'installa dans le fond du jardin, au bord de l'Ourcq. Le plus franc soleil brillait. Une multitude de libellules, écloses de la nuit, descendaient le courant, battant faiblement de l'aile, et les poissons en faisaient ripaille. J'entendais notre voisin, le menuisier, travailler sous un appentis. Sa varlope poussait un cri long et chuintant, comme pour effrayer les chats.

Je me mis à respirer avec délices. Ce matin-là, je compris que j'allais devenir un homme : l'odeur du monde était changée.

FIN

La présente édition
constituant l'édition canadienne originale
a été achevée d'imprimer, au Canada, pour
LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
le vingt novembre mil neuf cent quarante-cinq
en vertu d'une entente privée
avec Le Mercure de France,
éditeur à Paris, France.

843
D869pi.

21871

DATE DUE

APR 9 1956
FEB 3 - 1958
NOV 16 1959

Main
PQ
2607
.U53
P45
1926

229736

amel, d'Horeb